
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06182741 0







HISTOIRE COMPLÈTE

DES

VOYAGES ET DÉCOUVERTES

EN AFRIQUE.

HISTOIRE COMPLÈTE

DES

VOYAGES ET DÉCOUVERTES

EN AFRIQUE,

DEPUIS LES SIÈCLES LES PLUS RECULÉS JUSQU'À NOS JOURS;

ACCOMPAGNÉE

D'un Précis géographique sur ce continent et des Iles qui l'environnent ; de Notices sur l'état physique, moral et politique des divers peuples qui l'habitent ; et d'un Tableau de son Histoire naturelle ; par le Dr. LEYDEN et M. HUGH MURRAY ; traduite de l'Anglais et augmentée de toutes les découvertes faites jusqu'à ce jour ;

PAR M. A. C.,

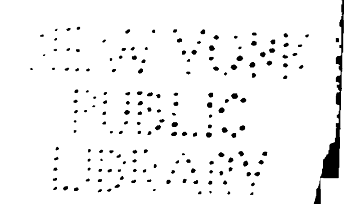
S. du S. de F.

AVEC UN ATLAS IN 4°., COMPOSÉ DE LA CARTE GÉNÉRALE DE L'AFRIQUE ET DE SIX AUTRES CARTES.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, n°. 23.

1821.



HISTOIRE DES VOYAGES

ET DÉCOUVERTES

EN AFRIQUE.

CHAPITRE Ier.

Voyages dans le Sahara et dans la Barbarie méridionale.

Description générale du Grand Désert. — Aventures de *Saugnier*. — Les Monselemines. — Les Mongearts. — *Brisson*. — Naufrage de *Paddock*. — Peinture des Arabes de la Barbarie méridionale.

Le Grand Désert, ou le Sahara, comprend tout l'espace renfermé entre les côtes de la Barbarie et cette région intérieure romantique, désignée par les Européens sous le nom de Nigritie, et par les naturels sous celui de Soudan et d'Affnou. A peu près égale en étendue, à la moitié de l'Europe, cette vaste mer de sable offre quelques terrains isolés, fertiles et

peuplés, desquels ses diverses parties empruntent les dénominations de désert de Barca, de Bilma, de Bornou Sort, etc. L'étendue de la principale région, comprise entre le Fezzan et l'Océan atlantique, est estimée cinquante journées de caravanne, (environ huit cents milles géographiques anglais) du nord au sud, et le double en longueur de l'est à l'ouest. Au milieu de cette région, les places fertiles ou *Oasis*, suivant l'expression antique, sont extrêmement rares et petites ; mais elles se multiplient vers l'est où l'on signale particulièrement celles de Fezzan-Gudamis, Tabou, Ghanat, Agadez, Augela et Berdoa. Les habitans de ces oasis sont quelquefois séparés pendant un grand nombre d'années du reste des humains. N'ayant jamais vu d'hommes autres que leurs compatriotes, d'autres contrées que les sables arides dont ils sont environnés, ils se considèrent comme la seule nation de la terre, et regardent les limites de leur île comme celles de l'univers. MM. Saugnier et Brisson qui, en 1784 et 1785, traversèrent la portion de désert bordée par l'Atlantique, ont décrit les mœurs, les

usages, les habitudes des naturels avec plus de détail qu'aucun autre voyageur.

M. Saugnier, dans un voyage au Sénégal, fit naufrage sur les roches de Wel-de-Non, dans le pays des Montgearts. Dépouillés et séparés, Saugnier et ses compagnons devinrent esclaves des Mongearts et des Monselemines. Quelques Arabes le conduisaient vers le Sénégal, mais des tribus ennemies empêchèrent ses maîtres de passer le Cap Blanc, et les forcèrent de retourner dans la partie du désert qui forme la limite entre les Mongearts et les Monselemines. Pendant ce voyage de trente jours, il n'eut, pour toute nourriture, qu'une mixtion de lait et d'urine de chameau, ou un peu de farine d'orge détrempée dans de l'eau saumâtre, lorsqu'on en trouvait. Dès le premier jour, il eut les pieds déchirés, et ne pouvait continuer sa route. Les Arabes retirèrent adroitement les épines de ses pieds, et, après en avoir raclé la plante avec leurs poignards, ils la lui enduisirent d'un mélange de sable et de goudron qui le mit en état de marcher sans peine et sans danger. Il remarqua dans cette partie du Désert, des

terrains excellens, et dont la plus légère culture aurait tiré d'immenses produits. Les truffes venaient en abondance, et les Maures se privèrent eux-mêmes avec beaucoup d'humanité pour en offrir à M. Saugnier. En arrivant à la bourgade, il fut chargé de faire du beurre en agitant du lait dans une outre, et de ramasser du bois mort. Après une assez courte résidence dans cette bourgade, M. Saugnier fut vendu, pour un baril de farine et une barre de fer longue d'environ neuf pieds, à l'une des tribus maures révoltées à cette époque contre l'empereur de Maroc. Pendant une route de neuf jours, sa nourriture se composa uniquement de quelques petits fruits sauvages semblables aux jujubes. Vendu, une seconde fois, il eut le bonheur de sauver la vie à son maître qui, dès ce moment, le traita comme un des membres de la tribu. Cependant, sur le refus fait par Saugnier de renoncer pour toujours à sa patrie, son maître le revendit au chef de la tribu de Glimi qui commandait les Maures rebelles. Là, Saugnier mieux nourri, mieux vêtu, recouvra ses forces épuisées dans le

désert. Suivant son récit, les femmes lui témoignèrent beaucoup d'intérêt, et lui fournirent tout ce qu'il demandait. Des marchands français de Mogadore instruits de la pénible situation de leur compatriote, par les marchands anglais établis à Glimi, chargèrent un Arabe de racheter tous les Français esclaves dans cette tribu. Six furent rendus à la liberté de cette manière, mais à leur arrivée à Mogadore, ils éprouvèrent les effets du bizarre caprice de l'empereur de Maroc. Deux mois auparavant, ce prince avait donné l'ordre aux gouverneurs de ses provinces voisines du Désert, d'employer tous les moyens pour tirer les prisonniers des mains des Arabes errans; il éprouva un violent dépit en apprenant que, dans ses propres états, des chrétiens venaient d'effectuer une entreprise que lui-même avait tentée vainement, et menaça de faire brûler vif quiconque, à dater de ce moment; oserait racheter un captif. Il fit restituer aux marchands français la rançon payée pour Saugnier et ses compagnons, ordonna de les conduire à Maroc, les accueillit avec une bonté sur laquelle ils étaient loin de compter, leur donna la

liberté et les fonds nécessaires pour retourner en France par Tanger, où ils s'embarquèrent le 31 juillet 1784. Les connaissances acquises par M. Saugnier, pendant son séjour dans le Désert, lui devinrent, par la suite, d'une extrême utilité lors de son voyage du Sénégal à Gallam, et lui fournirent les moyens de conserver la cargaison d'un de ses vaisseaux qui échoua sur le territoire des Trasarts, l'une des tribus maures. Dans la peinture des mœurs nomades des diverses tribus, il paraît franc, exact et dégagé des préjugés de la civilisation.

Les Monselemines. — La partie du Bilidulgérid qui confine avec Maroc, est habitée par les Monselemines, dont la religion est les mœurs diffèrent également de celles des Maures de Barbarie et des Mongearts du Désert. Cette nation, composée de descendans d'anciens Arabes mêlés avec des Maures ou Berbères fugitifs de Maroc, occupe un espace assez considérable. De hautes colonnes placées dans le Désert à de faibles intervalles, en indiquent les limites. A partir de vingt lieues de Sainte-Croix ou Agadir, leur pays

s'étend jusqu'à trente lieues par-delà le Cap Non, et quoique de diverses qualités, il est, en général, très-fertile, et produit tous les objets nécessaires à la vie, sans exiger beaucoup de soins. Les plaines, arrosées par un nombre infini de ruisseaux, sont couvertes de palmiers, de dattiers, de figuiers et d'amandiers. Les terrains cultivés donnent d'excellens raisins, que les Arabes font sécher et dont les Juifs tirent de l'eau-de-vie. Les marchés publics sont abondamment fournis d'huile, de cire et de tabac. Plus industrieux, plus actifs que leurs voisins, les Monselemines s'appliquent à l'exploitation rurale. Les chefs de familles désignent le terrain le plus propre à la culture ; on le retourne légèrement avec une espèce de pelle ; on l'ensemence après l'avoir enclos d'une haie, tant pour en indiquer la place que pour le préserver des Arabes errans et de leurs bestiaux. La récolte se fait communément à la fin d'Août, trois mois après les semailles. On ne coupe avec les épis, que six pouces de tige environ, et l'on en forme de petites bottes. Pendant le temps de la moisson, tout le

monde travaille sans relâche depuis le matin jusqu'à la nuit. On porte le grain devant la tente, on le bat, on le vanne, on le place dans le magasin. La moisson terminée, on met le feu au chaume, et l'on abandonne le champ pour deux ou trois ans. Leurs magasins sont de larges fosses pratiquées dans la terre, en forme de cônes, et dont ils endurcissent les parois en y brûlant du bois. Après les avoir remplies de grains, ils les recouvrent avec des planches extrêmement serrées l'une contre l'autre, sur lesquelles ils ont soin d'étendre une légère couche de terre, de niveau avec le sol, afin de mettre leurs provisions à l'abri des ennemis. Chacun puise dans ces magasins, à proportion du nombre d'hommes qu'il a employés aux travaux communs. Ils s'éloignent des terrains cultivés aussitôt après les semailles, et ne reviennent qu'à l'époque de la récolte. Pendant l'intervalle, ils errent dans toutes les directions avec leurs troupeaux, n'emportant que les provisions nécessaires, et recourant aux magasins lorsqu'elles viennent à s'épuiser. Cette manière de vivre, moitié pastorale, moitié

agricole, est tout-à-fait semblable à celle des habitans de l'Ecosse, de l'Irlande et du pays de Galles dans le quinzième siècle. Les riches et les artisans, livrés à des occupations sédentaires, résident dans des bourgades situées toutes sur la déclivité des coteaux; leurs maisons, construites de terre et de pierres, sont basses et surmontées de terrasses en pente à la manière des Maures; malgré cette précaution, les pluies considérables qui tombent pendant trois mois, sans discontinuer, les dégradent au point de les rendre inhabitables au bout de quinze à vingt ans. La population des bourgades se compose en général de tisserands, de cordonniers, d'orfèvres, de potiers, etc. etc., qui n'ont pas de bestiaux. Les gens opulens possèdent des troupeaux considérables de bœufs, de chevaux, de chameaux, de brebis, de chèvres, et une grande quantité de volailles, que gardent leurs esclaves à une certaine distance des villes. Les citadins font deux repas par jour, un à dix heures, l'autre au coucher du soleil. Les habitans de la campagne ne mangent que le soir. Les premiers dorment sur des

nattes dans l'intérieur de leurs appartemens, et portent du linge; ceux-ci dorment en plein air sur les terrasses. Les familles pastorales exercent gratuitement l'hospitalité envers les voyageurs comme les peuplades du Désert. Dans les villes, cet usage est impraticable; l'affluence des étrangers, surtout les jours de marchés, appauvrirait bientôt les habitans. D'ailleurs le commerce, l'amour du gain apprennent à calculer. Les sentimens hospitaliers demeurent là seulement où l'abondance des biens inspire une généreuse prodigalité : mais partout où chaque denrée trouve un acheteur, elle acquiert un prix réel et convenu, et se conserve avec le même soin que l'or.

Le gouvernement des Monselemines est républicain; ils élisent de nouveaux chefs tous les ans. En temps de guerre, les généraux sont choisis indistinctement parmi les naturels ou parmi les Maures. Leur autorité, semblable à celle des Sachems américains, finit avec la guerre : mais pendant sa durée, ils jouissent d'un pouvoir absolu. Le pays, très-peuplé, le serait encore davantage sans ses guerres

continuelles avec l'Empereur de Maroc Le Monselemine, plus riche que l'habitant de Maroc, toujours armé et bien vêtu, ne paie aucun tribut à l'étranger, aucune contribution pour les besoins de l'Etat, et jouit ainsi du fruit entier de son travail et de son commerce. Les Maures fugitifs de Maroc ne sont armés qu'en temps de guerre, tandis que le Monselemine, à la campagne, dans les marchés, aux assemblées de la nation, en visite, ne quitte jamais ses armes. Comme le pays des Monselemines est l'asile de tous les riches Maures qui veulent se soustraire à la tyrannie de l'empereur de Maroc, ils ont appris aux naturels à se mettre à l'abri de toute surprise de la part des Maures dont ils connaissent tous les usages. A peine une armée maure entre-t-elle en campagne, que les Monselemines montent à cheval et occupent tous les défilés, tandis que les femmes et les esclaves, avec une escorte suffisante, se retirent dans l'intérieur du pays, dans le Désert même, si la nécessité l'exige. Parmi les habitans des tribus pastorales, beaucoup s'adonnent entièrement au métier



des armes, et servent comme cavaliers en cas de guerre. Pendant la paix, ils escortent les caravanes, s'exercent aux évolutions militaires, au maniement des armes et des chevaux. Presque toujours à cheval et sans bottes, ils ont une espèce de loupe calleuse sur cette partie du pied qui porte contre le fer de l'étrier. Leurs chevaux, admirablement dressés, sont les meilleurs du monde; ils connaissent parfaitement leurs maîtres qui les traitent avec un soin, une douceur extrêmes; ils obéissent à leur voix et ne se laissent point monter par un étranger.

Les Mongearts. — Les plus nombreuses tribus du Sahara sont celles des Mongearts des *Trasarts* et des *Bracnarts*. Les premiers plus au nord et touchant au territoire des Monselemines, occupent cette partie de la côte qui s'étend du Cap Bojador au Cap Blanc. Pasteurs comme les Monselemines, ils n'ont ni leur goût ni leur aptitude pour le métier des armes, et se procurent des subsistances bien plus dificilement. Leurs dissentions intérieures et la stérilité du pays les empêchent d'ailleurs

et les Bracnarts qui habitent une contrée plus fertile sur la rive septentrionale du Niger, sont plus unis et, par conséquent, plus redoutables à leurs voisins. A cet égard, le rapport de M. Saugnier se trouve confirmée par Mungo-Parck qui, durant sa résidence dans le pays de Ludamar, apprit que ces deux tribus étaient, en effet, plus puissantes que celles de Gedumah, Jafnou et Ludamar; elles ne diffèrent des Mongearts que par quelques usages empruntés des nègres avec lesquels elles ont de fréquens rapports. La partie du Désert occupée par les Mongearts est inculte et brûlée; des sables mouvans, d'une ténuité extrême, soulevés et poussés par le moindre vent, forment quelquefois, en un moment, de hautes montagnes qui disparaissent avec la même rapidité; sans cesse changeans, mais constamment disposés en monceaux ou rideaux séparés par les mêmes intervalles, ces sables produisent une espèce de pluie continuelle, à moins que l'air ne soit dans un calme parfait. Lorsque la pluie de sable atteint les tentes des Arabes, ils chargent leurs chameaux et se hâtent de fuir en

tournant le dos au vent; cette précaution peut seule les empêcher d'être engloutis. Les sables mouvans sont un obstacle insurmontable à la culture, car le sol du Désert paraît susceptible de produire, en beaucoup d'endroits.

M. de Brisson, après plusieurs voyages en Afrique, échoua tout près et au nord du Cap-Blanc : cet événement le fit tomber dans les mains des *Arabes Labdesseba*. Ses compagnons et lui franchirent les hauts fonds, et, gravissant les rochers qui bordent le rivage, aperçurent des plaines immenses d'un sable blanc à travers lequel pointaient çà et là des plantes rampantes semblables à celles des branches de corail, dont la graine, extrêmement petite, avait quelque analogie avec celle de la moutarde. Les indigènes la recueillent avec soin et en forment, pour leur nourriture, une pâte qu'ils nomment *avezoud*. Les collines, couvertes de fougère sauvage, offraient de loin l'image d'une immense forêt. Pendant que les naufragés se dirigeaient vers une troupe de chameaux qui avait frappé leurs regards, ils furent découverts par quelques enfans qui gardaient des chèvres et qui don-

nèrent l'alarme. Soudain les Arabes, arrivés seulement depuis trois jours sur le bord de la mer pour y recueillir des graines, sortirent de leurs tentes et s'avancèrent rapidement pour les entourer, en faisant des gestes menaçans. A cet aspect les compagnons de M. Brisson, frappés de terreur, cherchèrent à prendre la fuite; mais ils furent bientôt atteints, pris et complétement dépouillés. Brisson et onze autres se rendirent d'eux-mêmes au *talbe* ou prêtre, qui était désarmé; il les fit conduire dans une misérable hutte située à une lieue environ du rivage. Là, pendant l'absence de Sidi-Mahomet, (c'était le nom du prêtre,) ils furent attaqués par un parti de Ouadelims, et Brisson, dangereusement blessé dans le combat, faillit de perdre la vie. Les femmes, loin de compatir à sa misérable position, l'outragèrent et lui jetèrent du sable dans les yeux, afin, disaient-elles, de sécher ses larmes. Après cette rencontre, les Arabes, au pouvoir desquels il se trouvait, allèrent regagner en toute hâte l'intérieur du Désert pour mettre en sûreté leur butin. Un guide précédait la horde, éclairant la route, et

rassemblant par intervalles de petits monceaux de pierres pour diriger le voyage à distance convenable des tribus ennemies. Après avoir traversé quelques montagnes entièrement couvertes de cailloux grisâtres, durs et tranchans comme des pierres à fusil, ils descendirent dans une plaine sablonneuse, hérissée de ronces et de chardons. Les pieds sanglans et déchirés, Brisson, incapable de se soutenir plus long-temps, fut placé sur un chameau dont le poil hérissé et la marche dure l'écorchèrent si cruellement que son sang coula bientôt en abondance sur les flancs de sa monture. Heureusement les Arabes s'arrêtèrent pour prendre leur repas. Ils délayèrent dans un vase de bois de la farine d'orge avec de l'eau recueillie au bord de la mer et conservée dans une outre goudronnée pour prévenir la corruption ; ensuite, jetant dans ce mélange des pierres brûlantes, *ils* le pétrirent avec leurs mains et en formèrent une espèce de pouding qu'ils mangèrent à moitié cuit. Au moyen du sable incandescent ils rôtirent un chevreau dont ils avalèrent d'abord la graisse toute crue ; puis après avoir dévoré la chair, ils ron-

gèrent les os et les jetèrent à Brisson et à ses compagnons, en leur ordonnant de manger promptement et de charger les chameaux, afin qu'on pût se remettre en route. En marchant vers l'est, ils traversèrent une vaste plaine semée de petites pierres blanches comme la neige, rondes et plates comme des lentilles, et sans la moindre trace de végétation. La terre retentissait sourdement sous leurs pas, et les petits cailloux leur fesaient éprouver la brûlante piqûre d'une étincelle. A l'ardeur insupportable du soleil, réfléchi par le sable, à la couleur rougeâtre de l'atmosphère, on pouvait se croire entouré de volcans enflammés; pas un oiseau, pas un insecte n'apparaissait dans les airs; un silence universel et profond portait la terreur dans l'âme, et si par intervalles il s'élevait quelque brise légère, elle produisait une langueur accablante, séchait et coupait les lèvres, brûlait la peau et la couvrait d'une infinité de boutons cuisans. Les animaux sauvages eux-mêmes évitaient cette plage de feu. Au sortir de cette plaine, ils entrèrent dans une autre dont le sol rouge et sablon-



neux, remué par les vents, formait de véritables sillons ; sur le dos de ces sillons croissaient quelques plantes odorantes que les chameaux dévorèrent avec avidité. Enfin ils arrivèrent dans une vallée dont le sol mou et crayeux contenait une eau puante et recouverte d'une mousse verdâtre. Bientôt après ils rencontrèrent une horde amie, de la tribu Rousaye. Sidi-Sellem, un des chefs de cette horde et beau-frère de Sidi-Mahomet, fit bon accueil à Brisson et offrit de l'acheter. Brisson, qui se flattait d'atteindre sous peu ou Maroc ou le Sénégal, écarta cette proposition. On se remit en route, et, après une marche de seize jours, ils aperçurent les tentes de la tribu Labdesseba, où résidait Sidi-Mahomet. Ces tentes, dressées au milieu d'un bois touffu, et les troupeaux nombreux qui paissaient alentour sur le flanc des coteaux offraient de loin l'image de la félicité et de la simplicité pastorales : mais en approchant, ces arbres si beaux, si verts dans l'éloignement, n'offraient plus que de vieux troncs à demi-pourris, presque dégarnis de branches, et tellement entourés [illegible] qu'il était à peu près im-

possible de venir chercher un abri s
leur ombrage. Les femmes s'avancèrent
poussant de grands cris, et se proster
rent devant leurs maris avec les démo
trations de la plus basse servilité ; m
elles lancèrent des pierres aux chréti
en les accablant d'injures, et leur crac
rent au visage : les enfans imitèrent fidè
ment l'exemple de leurs mères. Brisson
tous ses efforts pour gagner les bon
grâces de la favorite de son maître : no
seulement il n'y réussit pas, mais il
courut la haine de cette femme, d'un
ractère extrêmement difficile comme to
tes les Arabes. Durant son séjour chez Si
Mahomet, le malheureux Brisson souff
tous les tourmens possibles. A l'époque d
pluies, où la moindre pression fait jail
l'eau du sable, ils couchaient nus sur
terre ; plusieurs d'entre eux, malades
déjà luttant contre les angoisses de la mo
furent abandonnés à la voracité des
seaux de proie, et l'un d'entre eux pé
de la main même de son maître, po
avoir trait clandestinement un chame
Dans les grandes chaleurs, le lait d
brebis, des chèvres, des chamea

étant devenu rare, les chiens se trouvaient mieux nourris que les pauvres esclaves, réduits à subsister d'herbes sauvages et de limaçons crus.

Une tentative faite par Brisson auprès du conseil de Mogadore, par l'entremise d'un marchand juif, resta sans effet par la négligence du vice-consul : et les Arabes ne voulurent pas, pour la rançon incertaine de quelques esclaves, entreprendre une route pénible et dangereuse.

Enfin la sécheresse devint si excessive, que la subsistance des troupeaux manqua totalement. Forcées par la nécessité, les tribus Ouadelim et Labdesseba se déterminèrent à chercher une nouvelle résidence; la horde dont Brisson faisait partie resta en arrière, tandis que les Ouadelims poussèrent leurs courses jusqu'à Guadnum, à trois cents lieues de leur première habitation; ceux qui les suivaient, bientôt réduits aux plus cruelles extrémités par le manque d'eau et de vivres, se virent forcés à tuer leurs chameaux et leurs chèvres pour recueillir, dans l'intérieur de leur estomac, une eau verdâtre et d'uue saveur dégoûtante. Dans ce terrible moment Bris-

son eut le bonheur d'être acheté par Sidi-Sellem, qui partit sur-le-champ avec lui pour Maroc. Pendant le voyage, la contrée leur offrit constamment un aspect sauvage, d'immenses plaines de sable couvertes de cailloux calcinés, semblables à du charbon de terre, et bornées par une ceinture hideuse de rochers noirs et pelés. Sur un *coin* de terre blanchâtre ils remarquèrent des troncs d'arbres déracinés, amoncelés confusément, entièrement dépouillés de leur écorce, et dont les branches, fragiles comme du verre, ressemblaient à des cordes tordues. Leur bois était jaune, et l'intérieur rempli d'une poudre extrêmement dure au toucher : ce bois, cette poudre et les pierres calcinées n'avaient ni goût ni odeur aucune. A quelque distance s'élevaient des montagnes d'une hauteur prodigieuse, entassées les unes sur les autres en forme de gradins; plusieurs gros blocs détachés de leurs flancs s'étaient brisés en tombant, et ces masses, au-dessus desquelles pendaient d'autres masses énormes, formaient de vastes cavernes et comblaient presque les vallées. D'un autre côté jaillissaient deux sources : l'une, roulant

avec elle une matière noire et gluante, exhalant une odeur sulfureuse; l'autre, séparée de la première par un isthme sablonneux de douze à quinze pas, était claire comme du cristal. Dans un vallon resserré par les montagnes et par des roches éparses çà et là, Brisson fut frappé du spectacle le plus curieux. A l'entrée du vallon, il trouva la terre humide et sillonnée, comme si elle eût auparavant servi de lit à plusieurs ruisseaux. Une couche de petits cailloux recouvrait les bords de ces sillons, incrustés d'une espèce de glace nitreuse qui s'étendait aussi et se dessinait en cascades sur les rochers environnans. D'épaisses racines rougeâtres, des branches dont la feuille ressemblait à celle du laurier, se fesaient jour à travers les crevasses. En avançant il vit des pyramides de grandes roches, blanches comme l'albâtre, disposées par étage et qu'on aurait pu croire placées là comme ligne de démarcation. Du milieu de ces pyramides s'élançaient des dattiers à la tige ployante, des palmiers dont l'élévation et la couleur attestaient la haute antiquité; plusieurs gisaient sur le sol, dépouillés de leur

écorce, et tombant en pièces au moindre attouchement ; les filamens du bois étaient recouverts d'une poussière saline et brillante; les souches, qui pendaient des rochers, distillaient une espèce de gomme. Près de Maroc quelques hautes montagnes nuancées de rose, de violet, de jaune, de vert attirèrent leurs regards ; de vertes forêts se montraient dans le lointain. Brisson prétend que les arbres de ces forêts ne sont jamais frappés par la foudre, à l'exception d'un, dont la feuille est semblable à celle du gommier ou du persil commun.

Avant d'atteindre à Guadnum, ils arrivèrent auprès de la tribu de *Telkoennes* qui vit, pour ainsi dire, sous des montagnes de sable pour se dérober aux ardeurs du soleil. Il est presqu'impossible de pénétrer dans leurs retraites sans un guide familiarisé avec les étroits et nombreux défilés qui y conduisent. Les plaines adjacentes sont infestées de serpens. Enfin, ils entrèrent à Guadnum, l'asyle des plus rebelles de toutes les tribus arabes, et le marché général des habitans du Désert qui viennent y échanger des chameaux, des pelleteries, de la gomme, etc. etc., contre des

étoffes de laine blanches et cramoisies, ou contre du blé, de l'orge, des dattes, des chevaux, du tabac, de la poudre, des peignes et des miroirs. Ce sont les Juifs qui font exclusivement ce commerce. Les habitans de Guadnum vivent dans une continuelle défiance les uns des autres; d'énormes chiens gardent les maisons et leurs maîtres lorsqu'ils traversent la ville. De Guadnum ils se rendirent à Mogadore, et se présentèrent au gouverneur, qui les envoya, sous escorte, à l'empereur de Maroc. Ce prince rendit sur-le-champ Brisson à la liberté. Suivant notre voyageur, les habitans de Maroc diffèrent peu des Arabes du Désert, sous le rapport des mœurs et de la figure. Moins vigoureux, mais moins basanés, ils sont plus habitués à la vue des Européens, pour lesquels ils nourrissent toutefois la même antipathie. Le palais, environné de murailles de terre en mauvais état, présente l'aspect d'un cimetière; au-dehors, le sérail ressemble à une grange: toutes les maisons de la ville sont mesquines et mal construites. Brisson peint les Maures et les Arabes d'une ma- très-défavorable. L'esquisse générale de son

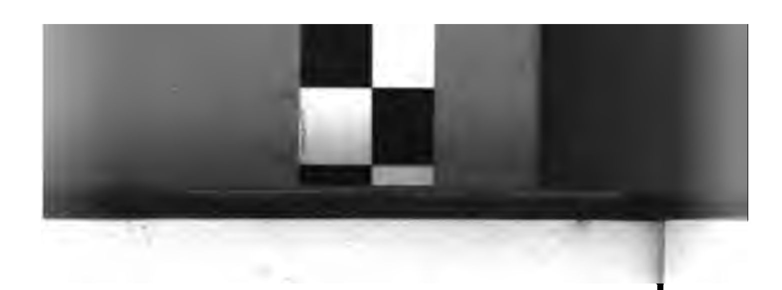
tableau paraît exacte et vraie ; mais quelques figures en détail tiennent probablement de la caricature. Semblable à certains peintres de l'école flamande, Brisson ne peut être taxé d'exagération réfléchie : mais le ressentiment et le souvenir de ses maux ont guidé ses pinceaux, et donné aux traits de ses personnages une expression toute particulière de méchanceté. Du reste, comme il a traversé quelques régions du Désert très-éloignées de la mer, ses observations sur les mœurs des Arabes qui habitent l'intérieur, sont du plus grand intérêt.

Ouadelim et Labdesseba. — De toutes les tribus qui habitent les régions intérieures de Sahara, celles de Ouadelim et de Labdesseba, ou plutôt de Woled-D'Leim et Woled-Abbusebah sont les plus formidables, au point de répandre la terreur jusqu'aux portes de Maroc. Elles se confondent souvent avec les tribus Rousedge, Rathidium, Chelus, Tucanois et Ouadeli, qui n'ont pas de limites fixes et changent de résidence à mesure que la disette de pâturage et d'eau leur en impose la nécessité. Ces Arabes sont grands, bien faits,

forts et vigoureux ; leurs cheveux hérissés, leur longue barbe, leurs oreilles larges et pendantes, leurs ongles tranchans comme des griffes, et dont ils font usage en se battant, leur donnent un air rude et féroce. Les Quadelims particulièrement sont violens, fiers et belliqueux : mais ils se découragent s'ils éprouvent la moindre résistance, et surtout s'ils ne se voient pas très-supérieurs en nombre à l'ennemi. Ils habitent par familles dans des tentes couvertes d'une étoffe grossière de poils de chameaux que leurs femmes filent et tissent sur des métiers si petits qu'elles travaillent assises à terre. L'ameublement de leurs tentes consiste en deux grands sacs de cuir dans lesquels ils serrent leurs hardes et des morceaux de vieux fers ; en une petite marmite de cuivre, quelques plats de bois, trois ou quatre outres destinées à conserver l'eau et le lait, deux larges pierres pour moudre l'orge, une moins grosse pour enfoncer et fixer les pieux de leurs tentes, des nattes d'osier servant de couchette, d'épais tapis pour se couvrir, et des toiles pour équiper et charger leurs chameaux. Celui qui,

outre ces objets, possède quelques chevaux, chameaux, brebis et chèvres, passe pour riche : le plus grand nombre des Arabes a pour tout bien quelques chèvres et quelques brebis. A l'exception des maux de tête, des ophtalmies et des coliques, les maladies sont fort rares parmi eux. Les premières affections proviennent de la réverbération du soleil sur les sables brûlants du Désert ; les secondes, du vert-de-gris dont tous leurs alimens se trouvent imprégnés : leurs marmites non étamées, jamais lavées, sont en quelque sorte incrustées de ce poison ; mais la grande quantité de lait qu'ils consomment en atténue sans doute la malignité. Lorsqu'ils séjournent long-temps dans le même lieu, ils labourent quelquefois les endroits humectés par la pluie, et les ensemencent négligemment ; néanmoins ils obtiennent souvent une abondante moisson : mais au lieu d'attendre la maturité des grains, ils se hâtent de les couper et de les faire sécher.

Selon Brisson et d'autres voyageurs, les Arabes de l'Afrique occidentale en général sont naturellement traîtres, dissimulés et cruels ; l'assassinat leur est familier. Ils ne



comptent mutuellement ni sur leur parole ni sur un engagement écrit, car ils savent que le poignard dégage de toute promesse et annulle toute obligation. Les hommes se plaisent à raconter, à exagérer leurs exploits ; quelquefois un démenti interrompt le narrateur qui se venge sur-le-champ par ın coup de poignard. Toutefois ils respectent les antiques lois de l'hospitalité et les ıratiquent dans toute leur étendue. Pillard ıt voleur en guerre, l'Arabe se montre, ;ous la tente, généreux et prodigue ; pour ui la guerre n'est qu'une occasion de butin, et la victoire se décide au premier :hoc : dépourvu du vrai courage, il attaque seulement pour piller, et lorsqu'il est ı peu près certain d'un triomphe. Après le ombat chaque parti enterre ses morts, et ouvre l'endroit de pierres entassées. On econnaît la célébrité d'un homme à l'esıace qu'occupe sa tombe. La cérémonie se ermine par une procession funèbre qu'acompagnent les hurlemens des femmes.

Les femmes ne prennent pas le nom de :urs maris et ne mangent jamais avec eux; lles sont en général très-fidèles, et ne

décret des anciens de la tribu. Les Arabes déploient leur opulence dans la parure de leurs femmes, dont les oreilles, les bras, les doigts sont surchargés d'ornemens d'or et d'argent. Des dents grandes et saillantes, beaucoup d'embonpoint, des membres très-allongés, tels sont les principaux caractères d'une beauté arabe. A la naissance d'un fils, la femme témoigne sa joie en se noircissant le visage pendant quarante jours; pour une fille, elle barbouille la moitié de la figure seulement et pendant vingt jours. Une mère porte à son fils le même respect qu'à son époux : aussitôt que l'enfant est capable de marcher, elle prépare sa nourriture, le sert et ne mange qu'après lui. Manier le poignard avec dextérité, déchirer son ennemi avec ses longs ongles, dissimuler avec adresse et sang froid, voilà ce qu'on met tous les soins possibles à montrer au jeune Arabe. Plus sauvages et plus féroces que les tribus voisines des bords de la mer, les Arabes Ouadelims et Labdessa sont aussi plus grossiers, plus ignorans, au point de croire non-seulement qu'ils sont la première nation du monde, mais que le so-

leil luit seulement pour eux. Brisson affirme qu'il en a entendu plusieurs exprimer cette idée en termes non équivoques : — Voyez, disait l'un d'eux, ce corps lumineux inconnu dans votre pays ; il nous éclaire durant la nuit, il règle nos jours et nos repas tandis que vous êtes plongés dans l'obscurité ; ses enfans (les étoiles) nous indiquent les heures de la prière. Vous n'avez ni arbres, ni chameaux, ni brebis, ni chèvres, ni chiens...... Vos femmes sont-elles semblables aux nôtres ?...... Combien de temps êtes-vous resté dans le sein de votre mère? — Le même temps que vous, répondit Brisson. — En effet, reprit un Arabe en comptant les doigts de Brisson, il nous ressemble, à la couleur, au langage près..... Recueillez-vous de l'orge dans vos maisons? continua l'Arabe, faisant allusion aux vaisseaux des Européens. — Non, dit Brisson ; nous ensemençons nos champs presque dans la même saison que vous. — Quoi! s'écrièrent un grand nombre, vous habitez donc la terre ? nous croyions que vous étiez nés et que vous viviez sur la mer !

Le quaker Judah *Paddock*, commandant l'Oswego de New-York, après avoir

relâché à Cork, partit pour les isles du Cap Vert. Incertain sur sa route, il erra, pendant quelques jours, aux environs des Canaries, et finit par échouer, dans la soirée du 3 avril 1800, sur les rescifs du cap Sabi. L'équipage parvint à gagner heureusement la terre, et Paddock, fidèle aux principes pacifiques de sa secte, fit enfouir les armes dans le sable. Cette précaution ne les empêcha pas d'être terrassés, dépouillés et horriblement maltraités par le premier parti de chasseurs arabes qui les rencontra dans l'intérieur des terres, le 7 avril. Ramenés sur la plage, ils y trouvèrent une troupe de deux à trois cents indigènes, tant hommes que femmes et enfans, tous occupés à piller, en se battant, le navire qui restait toujours sur le roc. Les intestins cruds d'une chèvre furent le premier aliment qu'on jeta au bout de trois jours à ces malheureux naufragés, exténués de fatigue, de faim et surtout de soif sous un ciel embrasé. Le 14, Paddock trouva moyen de déterminer un chef de tribu par l'appât d'une riche rançon, à l'acheter avec quelques-uns de ses compagnons, et à se mettre en route pour Mogadore.



Paddock avait simplement entendu parler à un Anglais esclave, pris avant lui, de quelques négocians étrangers établis à Suéra, sans en connaître aucun. Comment obtenir l'accomplissement de ses promesses! Heureusement, dans l'absence du consul américain qui venait d'encourir la disgrâce du souverain de Maroc, il trouva dans le consul britannique Gwin, et dans les négocians Court, Jackson et Foxcroft des hommes sensibles qui firent tomber ses fers le 17 mai.

Par un concours de circonstances fortuites, Paddock a pu faire des observations sur le caractère, les mœurs et les coutumes des Arabes de Widnoun, qui ne manquent pas d'intérêt, et confirment, sur plusieurs points, les remarques de Brisson, de Durand et d'autres Français, à l'exception de celles de Saugnier qui seul a tracé, de ces barbares, un tableau favorable; cependant, d'après Jackson, le nombre des bâtimens dont on connaît le naufrage sur cette côte funeste, depuis 1790 jusqu'en 1806 seulement, s'élève à trente, sans compter ceux dont on n'a jamais entendu parler, et que l'on croit perdus corps

Les Arabes de la Barbarie méridionale sont la plupart sans domicile fixe ; ils sont bien proportionnés, forts et vigoureux, quoique maigres. Leur teint varie depuis le rouge de cuivre clair jusqu'à la couleur la plus foncée et presque noire ; mais les traits de la figure sont constamment les mêmes : ils ont tous les yeux noirs, vifs et petits ; les pommettes élevées ; les joues rentrantes, le nez haut, effilé, régulièrement aquilin ; les lèvres fines ; les dents belles ; le menton rond ; la barbe longue, bouclée ; les cheveux épais, touffus, hérissés, par l'habitude qu'ils ont de se les couper avec leurs couteaux à la longueur de six ou huit pouces, sans jamais les peigner. Ils supportent la faim, la soif, les fatigues et toutes les privations en général, mieux peut-être qu'aucun autre peuple sur la terre.

Les femmes ont les jambes bien faites et de beaux bras ; mais leurs traits sont plus durs et plus laids que ceux des hommes. Leur gorge est d'une largeur monstrueuse, très-indécemment étalée, et chez les personnes d'un moyen âge, les seins deviennent si longs et si pendans qu'en route

elles n'ont d'autre peine à prendre pour nourrir leurs enfans qu'elles portent sur le dos, que de leur jeter la mamelle par-dessus l'épaule. Elles n'ont guère plus de quatre pieds, et doivent absolument être grasses pour plaire, tandis que l'embonpoint est regardé comme un vilain défaut dans l'homme. Elles ont les yeux ronds, petits, très-expressifs, et de longs cheveux noirs qu'elles tressent et relèvent en touffe sur leur tête où elles les assujettissent avec des épines. De même que les hommes, elles ont les os des joues proéminents et la bouche mince; leur lèvre supérieure est relevée par les deux dents œillères qu'elles prennent grand soin de faire projeter en avant de la ligne des autres dents; qui sont aussi blanches et aussi nettes que de l'ivoire.

Les femmes sont très-sales dans leurs personnes, et ne se nettoient jamais soit avec de l'eau, soit en se frottant avec du sable; aussi sont-elles généralement couvertes de vermine : mais elles aiment à s'orner le cou, les poignets et les pieds de colliers de graines noires, et à soutenir leur chevelure avec un os blanc en forme

de cercle. Du reste, elles reçoivent la vieille défroque des hommes, et tout leur habillement consiste la plupart du temps en un *haïc* usé qui leur couvre le corps depuis la poitrine, au-dessous des seins, jusqu'auprès des genoux. Le vêtement des hommes se compose d'une espèce de chemise sale, sans col ni manches, et d'un morceau d'étoffe de laine large d'environ quatre pieds (anglais), et long de quatre aunes : ils s'entortillent cette couverture autour du corps, en commençant tout en bas par un coin, de manière que l'autre bout puisse être jeté par-dessus l'épaule ; c'est ce qui forme le *haïk*. Tous les Arabes de ces contrées vont ordinairement tête et pieds nus ; leurs gros cheveux leur servent de parasol le jour et d'oreiller la nuit.

Les enfans des deux sexes ne portent aucune espèce d'habillement avant l'âge de puberté. Les filles manquent d'instruction, mais les hommes savent généralement écrire et tous apprennent à lire. A cet effet, il y a, dans chaque tente, un ais de bois dûr sur lequel se trouvent gravés les caractères de l'alphabet et des maximes de l'Alcoran. A l'âge de huit ans, le petit

garçon sait tout ce que contient son tableau ; il saisit avidement toutes les occasions d'apprendre avec les étrangers qui viennent voir ses parens, et qui se font un plaisir à lui apporter des planchettes sur lesquelles sont tracés des passages du koran. A plusieurs endroits il y a des prêtres ou *talbes* occupés à parcourir le pays pour l'instruction des enfans au moyen de l'enseignement mutuel. Les garçons se rendent au lieu de réunion munis de leur planchette ; les plus grands et les plus avancés reçoivent directement leurs leçons du maître, et les communiquent alors à leurs condisciples. Cette éducation n'a jamais rien de forcé, et ce serait un crime de battre un enfant pour le corriger. Néanmoins les enfans apprennent tout ce qu'ils ont besoin de savoir, avant l'âge de le mettre en pratique, et des observateurs attentifs avouent qu'ils n'ont trouvé chez aucune nation, considérée en masse, autant d'intelligence, autant de vivacité d'esprit que parmi ces Arabes. En effet, aucun peuple de la terre n'est, à leur propre avis, aussi distingué, aussi vaillant, aussi instruit qu'eux. Ils déclarent avec orgueil qu'ils

sont en guerre avec l'univers entier, et qu'ils ne craignent eux-mêmes personne. Tout Arabe au-dessus de vingt ans doit avoir son fusil en propre : celui qui n'en possède pas, ne jouit d'aucune considération, et n'est jamais admis dans leurs cercles. Aussi, la première somme qu'un jeune homme peut rassembler, lui sert à l'acquisition d'un fusil. Ils font moins usage de balles que de menu plomb, qu'ils arrondissent soit en le battant avec une pierre, soit en le mâchant ; mais ils pointent supérieurement. Ils sont si attachés à leur fusil qu'ils le portent à la main toutes les fois qu'ils sortent de leur tente pour visiter quelque voisin, ne demeurât-il qu'à cinquante pas de distance.

Ils sont remplis d'ardeur, braves, cupides, vindicatifs, fiers de leur indépendance et de leur vie errante. Avec cela, tout leur maintien est grave, compassé, glacial, jusque dans la manière d'exercer l'hospitalité. Quoique compatissans dans l'occasion, ils se piquent d'être étrangers à tous les sentimens tendres, à toutes les émotions de l'ame : les pleurs, selon eux, sont au-dessous de la dignité d'un

homme. Lorsqu'à la vue de Mogadore du haut d'une éminence, le maître de Paddock, s'arrêtant soudain, lui demanda : connais-tu cette place ? regarde ces vaisseaux-là ! (c'étaient trois bricks européens mouillés dans la rade) : Paddock, saisi, transporté, ne put répondre ; et quand ils virent les larmes jaillir de ses yeux, ils affectèrent d'en rire comme d'une faiblesse.

Chez eux ou dans le camp, pendant que les femmes préparent le souper, ils se réunissent fréquemment en cercle pour fumer : une seule pipe suffit pour la compagnie, fût-elle composée de cent personnes. C'est le chef qui ouvre la partie. Après avoir rempli la pipe, il tire le premier et pousse deux bouffées ; puis il prend une gorgée de fumée dans sa bouche pour la souffler à loisir, et tend la pipe par-dessus son bras gauche au voisin qui fait de même : la pipe fait de cette manière tout le tour du cercle. Lorsque le tabac se trouve consumé, celui entre les mains duquel la pipe s'éteint, la remplit de nouveau, et c'est ainsi qu'ils continuent des heures entières avec une admirable tranquillité. Ils

aiment, en général, beaucoup le tabac, mais ils disent qu'il est fait pour être fumé, et que les chiens-chrétiens, mauvais en tout, peuvent seuls vouloir le manger. D'autres fois, il s'amusent en fesant des récits dans le même ordre. Un membre de la compagnie est invité à conter une histoire, et s'il s'y trouve un étranger, on commence par lui demander la sienne; il raconte ce qu'il a vu ou entendu ailleurs d'intéressant, et tous l'écoutent en silence. Lorsqu'il a fini, chacun est en droit de solliciter des explications ou des renseignemens ultérieurs sur quelques parties de sa relation; il défère volontiers à la demande. Après lui, son plus proche voisin à gauche reprend en contant son histoire. Ils poursuivent ainsi, à tour de rôle, jusqu'à ce qu'on les appelle au souper.

Ils font cinq fois la prière dans les vingt-quatre heures. Par la première, au point du jour, ils remercient Dieu de les avoir fait jouir d'un sommeil paisible et le prient de leur accorder la vie ce jour; au lever du soleil, ils prient que Dieu veuille les bénir durant le jour commencé; à midi ils rendent graces à Dieu de la moitié du

jour, et prient qu'il le leur veuille laisser finir heureusement ; au coucher du soleil, c'est une action de grâces pour le jour passé, et le soir avant de se coucher, ils demandent une nuit bonne et tranquille. Ces prières, qu'ils font publiquement en commun, sont toujours longues et très-bruyantes, au point que Paddock en fut constamment réveillé le matin. Au surplus, ils font encore leur dévotion dans des occurences particulières, fâcheuses ou agréables, lorsque par exemple, ils ont rencontré l'occasion d'exercer quelque pillage contre des naufragés, lorsqu'ils ont trouvé de l'eau fraîche sur leur route, lorsque leurs chameaux sont près de succomber sous la fatigue, lorsqu'ils cimentent une réconciliation, etc. Les femmes n'y sont point admises ; cependant elles se permettent de prier quelquefois dans l'absence de leurs maris et à leur insu, en terminant par une requête fervente que Dieu veuille, avant le matin, jeter à la côte un vaisseau chrétien bien chargé de marchandises et d'argent.

Quant à ce désir du mal d'autrui, suivant nos idées, le maître de Paddock lui dit

dans une occasion : l'on ne saurait se fier aux chrétiens, car, toutes les fois qu'ils échouent à notre côte, si on ne les découvre pas à l'instant même, ils enfouissent leur argent sous le sable, afin qu'ils ne tombe pas entre les mains des vrais croyans. Il ne peut vous y faire aucun bien, et c'est notre propriété. Nous supplions avec ardeur le tout-puissant Dieu d'envoyer des chrétiens à cette côte-là; il exauce notre prière et nous adresse souvent de bons vaisseaux, et si vous agissiez bien, nous en aurions tout le profit ». Une autre fois, quand Paddock désira de faire racheter ses deux nègres avec lui, Ahomed l'apostropha en ces termes : Ce sont des hommes que vous autres chiens-chrétiens avez enlevés du pays de Guinée, dont le climat leur convenait le mieux; vous alliez pour en prendre davantage, et vous êtes pires que les Arabes qui vous réduisent seulement dans l'esclavage lorsque c'est la volonté de Dieu de vous envoyer sur notre côte. » Ces Arabes restent d'ailleurs persuadés, et se le répètent fréquemment dans leurs conversations, que les Européens sont une race misérable, abjecte,

condamnée à la punition éternelle du feu de l'enfer après la mort, et faite pour tenir, ici bas, compagnie aux chiens; que leur pays est si triste, si pauvre, si désolé qu'ils rôdent toujours au-dehors pour trouver leur subsistance, et qu'ils sont assez vils, assez dégradés pour chercher en Guinée des esclaves par lesquels ils font exploiter leur sol, étant non-seulement trop fainéans pour le cultiver eux-mêmes, mais encore trop stupides pour en apprendre la manière; que les chrétiens, dépendant des autres pays pour tout ce qui est nécessaire à la vie, fabriquent en échange des fusils, de la poudre, des couteaux, outre mille objets divers dont le monde se passerait sans peine; enfin, que leur race ne tarderait pas à s'éteindre s'ils étaient obligés de demeurer chez eux.

Les femmes, quand elles sont abandonnées à elles-mêmes, passent leur temps à se teindre les ongles des mains avec une couleur rougeâtre dont elles se pavanent beaucoup, ou à se peigner leurs longs cheveux noirs. Elles emploient régulièrement chaque jour une ou deux heures à se dépouiller de leur vermine, qu'elles jettent

tout uniment à terre, sans se donner la peine de la détruire. Du reste, tous les travaux durs du ménage reposent entièrement sur elles. Lorsqu'il s'agit de lever un camp, ce sont les femmes qui démontent les tentes et en disposent les diverses parties sur le dos des chameaux, avec le mobilier consistant en deux grandes jattes de bois, en deux ou trois peaux pour serrer le lait et l'eau, en un ou deux pots de terre pour y faire bouillir la farine, en un sac rempli d'orge, et pierres servant à broyer les grains, et en une autre pierre pour enfoncer dans le sol les pièces de bois qui retiennent la tente. Le soir, ce sont encore elles qui arrangent seules la nouvelle habitation. Pendant tout le temps les hommes restent spectateurs oisifs du travail, ou grondent. Le sort des femmes, en général, aurait paru digne de commisération à Paddock, si elles ne se fussent trop dédommagées de leurs peines en abreuvant par tant d'outrages et d'avanies les pauvres naufragés. Les mauvais traitemens continuels et les travaux grossiers auxquels elles sont assujetties, ont flétri chez elles cette fleur de délicatesse, de douceur et de pitié

qui est si naturelle à leur sexe, et les ont transformées en êtres dépourvus de sentiment. Regardées par les hommes comme des créatures d'un ordre inférieur, et même privées d'une ame humaine, elles sont exclues de leurs dévotions, de leurs cercles, et traitées plus rudement que leurs esclaves nègres mahométans. Les maris ont droit de vie et de mort sur elles, et ils l'exercent souvent pour les motifs les plus légers.

Un matin, Paddock fut surpris d'un mouvement extraordinaire dans la tribu dont Ahomed, son maître, était le chef. Les chevaux étaient sellés et richement enharnachés ; on courait d'une tente à l'autre, on allait et venait à n'en pas finir ; la joie brillait sur toutes les figures, la gaîté régnait partout. Enfin, il apprit la cause de cette agitation par le dialogue suivant de deux jeunes matelots anglais, réduits avant lui dans l'esclavage. « Tu connais Abdalla, dit l'un, ce drôle qui a tué sa femme il y a quinze jours ? — Oh, oui, je me le rappelle parfaitement. — Eh bien ! il va épouser cette courte, grosse, jaune fille qui demeure dans cette tente là-bas. »

Voici les détails de l'histoire tragique qui amena la fête du jour, tels qu'ils furent racontés à Paddock par l'un des interlocuteurs : « Il y deux semaines environ ce drôle, entrant dans sa tente, demanda son couteau. Sa femme lui répondit qu'elle l'avait prêté à quelqu'un de la tribu, et nomma la personne. Ignores-tu, lui dit-il, que tu n'as aucun droit sur le moindre de mes effets? Elle convint qu'elle n'en avait pas, ajoutant qu'elle était bien fâchée de lui avoir déplu, en s'offrant de lui chercher à l'instant sa propriété. Il lui répliqua seulement : « Je vais voir si je puis trouver une femme qui sache mieux obéir à mes ordres; je t'ai toujours dit de ne point toucher à mes affaires! » A ces mots, il la frappa sur la poitrine avec une massue qu'il tenait dans la main ; elle tomba du coup, et il continua de la frapper aussi longtemps qu'elle eut un souffle de vie. Quoique ses cris et ses gémissemens fussent entendus par toute la tribu, ni homme ni femme ne s'en approcha.

Elle fut inhumée le soir même, de la manière suivante : des femmes mesurèrent, avec la plus grande exactitude possible, sa

longueur, sa largeur par le travers des bras, et son épaisseur ; ensuite elles lui creusèrent une tombe parfaitement conforme à la mesure, et l'y placèrent sur le côté; puis, montant dessus, elles foulèrent le corps sous leurs pieds jusqu'à ce qu'il se trouva de niveau avec la surface du sol. Après cette opération, elles allèrent toutes ramasser des pierres pour en couvrir le corps, afin que les bêtes féroces ne pussent l'enlever.

Le lendemain du forfait, le chef de la tribu en convoqua les principaux membres pour connaître de cette affaire. Après que le meurtrier eut rapporté les faits devant le conseil, on le fit sortir pour quelques minutes, et le chef, qui porte toujours le premier la parole, dit : « Abdallah n'a pas agi conformément aux usages établis ; il devait d'abord se plaindre à moi de la désobéissance de sa femme, et si elle avait récidivé, il aurait eu la faculté de la punir suivant son bon plaisir. Pour avoir ainsi violé la loi, il mérite punition ; en conséquence de cela, j'opine qu'il doit être condamné à une amende de quatre moutons, et que ces moutons doivent être apprêtés ce soir pour notre souper. » Le

meurtrier fut rappelé ; il entendit prononcer sa sentence, et, sans proférer un seul mot, il fit rentrer son troupeau, tua quatre moutons, l'assemblée les mangea, et les deux Anglais en reçurent les têtes. . . .

Ce récit ne rendit Paddock que plus curieux de voir les nouveaux fiancés. Les femmes venaient de décorer la future pour la fête nuptiale ; le cortège ne tarda pas à paraître. Les deux fiancés s'arrêtèrent au milieu de la foule qui les entourait, en face d'un homme qui fesait les fonctions de prêtre ; il leur lut des passages du Koran, tracés sur une planche, et joignit leurs mains en prononçant quelques mots qui les déclarèrent époux. Alors l'homme prit la mariée à laquelle le prêtre avait bandé les yeux avec un morceau de toile, la conduisit dans une tente surmontée d'un pavillon blanc, la plaça sur une natte en lui disant : « Tu es au logis » ; et la laissa. De retour à la place où la cérémonie avait été célébrée, on lui noua une toile blanche en forme de turban autour de la tête ; puis il se mit à chanter, crier et tirer des coups de fusil avec le reste de la compagnie. Vers la nuit, tout le monde se rendit auprès de

sa tente, mais personne n'y entra, pas même lui : on forma seulement un grand cercle en dehors sur le devant pour le repas, consistant en farine bouillie avec du lait, et en plusieurs moutons cuits et mangés sans épices ni sel.

Après minuit, lorsque la compagnie s'est retirée, le fiancé visite son épouse, lui ôte le bandeau, se fait voir à la lumière du feu pour l'assurer de l'identité de sa personne ; ensuite il lui bande de nouveau les yeux et se retire. Elle vit l'espace d'une semaine dans cet état de ténèbres complètes ; mais dès le deuxième jour toutes les femmes peuvent aller la voir.

Le lendemain du mariage, les chevaux furent de nouveau rassemblés en parade, et Paddock eut sujet d'admirer véritablement l'adresse des cavaliers. Les chevaux étaient au nombre d'environ quarante, et les plus beaux qu'ils soit possible de voir, la plupart gris, quelques-uns alezans ou bais, et tous entiers. Ils avaient des selles de forme arabe, incontestablement la meilleure, puisqu'elles sont si hautes pardevant et parderrière, et si bien assujeties au moyen d'une sangle double, qu'on ne

court jamais risque d'être désarçonné; les brides étaient construites d'une manière qui soumet le cheval si complètement à la main du cavalier, qu'il peut l'arrêter en un instant ou lui casser la mâchoire.

La fête commence. Montés sur leurs coursiers ainsi équipés, et formés en pelotons, ils partent au galop de la tente du marié, tenant la bride de la main gauche, et leur fusil entre le pouce et les deux premiers doigts de la droite. Par la force de ces doigts et du pouce, le fusil est si rapidement tourné en cercle qu'un spectateur non instruit ne saurait distinguer si c'est un fusil, un bâton ou quelque autre chose. Pendant que les chevaux courent ventre à terre, au mot de *halte*, tous s'arrêtent simultanément, lancent leurs fusils en l'air, les rattrapent de manière que le doigt se trouve sur la détente, et les font partir en l'air avec une telle dextérité que toutes les décharges ne forment ensemble qu'un coup. Paddock avoue qu'il en fut stupéfait: ce spectacle lui semblait surpasser tout ce que l'homme aidé des animaux brutes peut effectuer.

Au moment du cri, halte! un coursier

s'abattit. Les étriers étaient si courts que le cavalier conserva l'une de ses jambes libre ; il donna un coup d'éperon, et le cheval se releva d'un saut avec le cavalier. Cet homme mortifié de l'accident, s'en retourna vers le lieu de réunion, et fit le tour des différentes tentes en paraissant fort irrité contre sa pauvre bête. Jamais un cavalier ne lâche son cheval dans un cas semblable ; celui qui le ferait se couvrirait d'infamie.

Ce jeu dura plus d'une demi-heure pendant laquelle on courait et tirait continuellement. Les cavaliers se montrèrent singulièrement animés, et les chevaux eurent beaucoup à souffrir : ils avaient les flancs tellement coupés par les éperons que le sang en ruisselait ; le temps était d'ailleurs très-chaud. Enfin les chevaux furent dessellés et envoyés en pâturage dans des guérêts arides et pelés où l'on ne pouvait apercevoir que çà et là quelques brins d'herbe sèche : ils n'étaient toutefois pas très-maigres.

Dès que les fils d'Ismaël se furent un peu reposés des fatigues de leur course à cheval, ils se livrèrent à un autre de leurs

divertissemens favoris en tirant après une marque : c'était une plume fixée, à la distance d'environ quarante verges, sur un monceau de sable haut de deux pieds. Ils y firent tant preuve d'habileté que trois sur quatre d'entre eux frappèrent la plume avec une simple balle. Cet amusement, suivi d'autres, tels que des danses, des sauts, etc., termina la journée. « Dans l'intervalle, ajoute Paddock, nous jetâmes un coup-d'œil dans la tente nuptiale, et nous y vîmes la mariée assise sur une natte, les yeux bandés, et causant avec une douzaine ou plus des pauvres malheureuses de son sexe ; et pendant que nous fesions entre nous quelques observations sur cette coutume, très-bête à notre avis, nous reçûmes de ces femmes une bordée d'injures trop plates et trop obscènes pour que j'ose les répéter. »

On pourrait présumer que cet assassin n'était qu'un monstre rare, fesant exception à la règle ; mais il est à croire que ces atrocités conjugales sont communes dans le pays. Sur la route de Mogadore, le maître de Paddock s'arrêta chez son frère, également chef de tribu. Au salut, après

la première cérémonie muette qui consiste à se poser réciproquement la main droite sur la tête et à la baiser ensuite, le frère d'Ahomed lui dit : Cher frère, te portes-tu bien? d'où viens-tu? où vas-tu? comment as-tu laissé tes enfans? Et finalement il demanda : « Comment se portent tes femmes? Ahomed répondit : Je viens directement de chez moi, et je cherche un marché pour ces chrétiens. Mes enfans se portent tous bien. L'une de mes femmes est malade; cet esclave qui est médecin (en désignant Paddock) l'a soignée. Nous avons fait aujourd'hui beaucoup de chemin sans alimens : ces chiens-chrétiens se sont plaints d'avoir faim, et je leur ai promis qu'ils obtiendraient suffisamment de nourriture aussitôt qu'ils seraient arrivés chez toi. » L'autre reprit : Fort bien! ce soir ils en auront autant qu'ils pourront manger. Allons dans nos tentes. »

Au souper, après que les Américains, épuisés par un long jeûne, eurent avalé leur potée de pâte toute bouillante, les deux frères entrèrent dans la tente des captifs et demandèrent s'ils avaient bien mangé? L'un des Anglais qui parlait l'arabe

répondit : Nous n'avons eu qu'une potée ; et c'est loin de suffire pour nous rassassier tous. » A cette nouvelle, leur hôte les quittant, alla dans sa tente qui n'était qu'à dix pas, et dit à sa femme d'un ton froid : Ne t'ai-je pas commandé de mettre les deux pots sur le feu pour ces chrétiens ?— « Oui, répondit-elle, mais j'ai cru qu'un seul était tout ce qu'ils méritaient. » L'homme, sans proférer un mot de plus, saisit un gros gourdin et l'en frappa sur la poitrine : elle tomba à la renverse ; néanmoins il continua de la frapper aussi longtemps qu'elle pouvait faire entendre ses gémissemens. Le maître de Paddock resta immobile ; les captifs le prièrent d'intercéder auprès de son frère pour elle, mais il secoua la tête et garda le silence. Le vieillard appela une femme dans la tente voisine, et lui ordonna de préparer un pot de bouillie pour les esclaves chrétiens, en ajoutant : « Je verrai si mes ordres peuvent être exécutés. » Ensuite il alla se promener avec son frère Ahomed vers la place où les hommes de sa tribu étaient, selon la coutume, assis à terre, et il ne parut pas plus affecté que s'il avait battu un chien.

Paddock, vivement ému, envoya l'un les Anglais pour s'informer de son état. L'infortunée vivait encore; mais sa tête était considérablement enflée, son cou et a poitrine criblés de meurtrissures. La emme chargée de faire la cuisine dit même : elle ne tardera pas à mourir, et nous 'enterrerons dans la nuit. En allant chercher la seconde potée, le mousse anglais emarqua que l'enflure avait fait de violens progrès. Quelques temps après, le vieux hef revint avec Ahomed s'informer s'ils vaient maintenant assez? puis, dirigeant es pas vers sa tente, il demanda avec une ndifférence non équivoque, si sa femme tait morte? Sur la réponse qu'elle ne l'était pas, mais qu'elle ne pourrait vivre ongtemps, les deux frères allèrent rejoindre les hommes de la tribu. Elle donait encore des signes de vie le lendemain natin au départ des voyageurs; mais elle tait méconnaissable, et la femme qui l'avait remplacée dans ses fonctions assura ue c'en était fait, et qu'elle ne tarderait ertainement pas à expirer.

CHAPI

...Barbarie méridio...

...d'Adams. — S...
...-Soudenny. — ...
...ription de cette vi...
...nd Désert. — Capti...
...pn. — Observation...

...puissant ex...
...core si peu conn...
...empressement t...
...spère de puiser des...
...C'est ainsi qu'u...
...é Africaine apprit...
...un matelot améri...
...isonnier pendant pl...
...cœur de l'Afrique, e...
...mois à Tombout...

CHAPITRE II.

Sur la Barbarie méridionale et sur Tombuctou.

Naufrage d'Adams. — Son voyage à travers le Désert. — Soudenny. — Arrivée à Tombuctou. — — Description de cette ville. — Voyage à travers le Grand Désert. — Captivité parmi les Arabes. — Rançon. — Observations additionnelles.

L'INTÉRÊT puissant excité sur cette région encore si peu connue, fait rechercher avec empressement toutes les sources où l'on espère de puiser des renseignemens nouveaux. C'est ainsi qu'un membre de la Société Africaine apprit qu'il existait à Londres un matelot américain qui était resté prisonnier pendant plusieurs années dans le cœur de l'Afrique, et avait séjourné six mois à Tombuctou. Animé d'une louable curiosité, il se mit à la recherche

de cet homme qu'il parvint, non sans peine, à découvrir plongé dans le plus affreux dénûment, et forcé, par la misère, à coucher dans la rue. Les réponses d'Adams (c'était le nom du matelot) annonçaient des aventures si extraordinaires qu'elles inspirèrent le désir d'un examen plus scrupuleux et plus approfondi. Mais Adams, se disposant alors à s'embarquer pour sa patrie, montra d'abord la plus vive répugnance à différer son départ; il ne céda qu'aux pressantes sollicitations de plusieurs personnes de distinction, attachées aux intérêts de la société africaine, en présence desquelles l'examen fut souvent renouvelé. Les argumens développés par l'éditeur du récit, et par le *Quarterly Review*, pour prouver l'authenticité des renseignemens fournis par Adams sont si convaincans, ils ont tellement satisfait le public, qu'il serait inutile de les répéter ici. L'insouciance d'Adams qui n'avait pas même essayé de tirer parti de son voyage, les différences existantes entre cette relation et toutes les idées reçues jusqu'alors, sont de fortes présomptions en faveur de sa sincérité. Au surplus, M. Dupuis, vice-

consul anglais à Mogadore, arriva précisément à Londres pour confirmer le fait du naufrage d'Adams, sa captivité, sa délivrance, et l'accord de sa relation, tant avec les éclaircissemens que lui-même en avait obtenus précédemment, qu'avec ceux transmis par des personnes dignes de foi, qui avaient visité Tombuctou.

Le *Charles*, vaisseau américain, capitaine John Horton, fit voile de New-York, et, après une relâche à Gibraltar, repartit pour un voyage commercial le long de la côte de Guinée. Dans la nuit du 17 octobre 1810, il se trouvait à peu de distance au sud du Cap Blanc, lorsque le mouvement et le bruit des vagues annoncèrent le voisinage de brisans. Environ une heure après le navire toucha, et l'équipage, composé de onze hommes, parvint à gagner la terre. A la pointe du jour, ils furent entourés et faits prisonniers par une quarantaine de Maures campés dans le voisinage pour la pêche. Ces Maures, de l'extérieur le plus misérable, au nombre desquels se trouvait un Français, avaient à peine de quoi couvrir leur nudité; une étoffe de poil de chèvres et de laine de brebis, sem-

blable à nos plus grossières couvertures, formait leurs tentes; beaucoup d'entre eux n'en avaient point. Leur nourriture consistait entièrement en poisson, qui manquait souvent par leur négligence et leur maladresse; ils n'en rejettèrent pas moins avec dédain toutes les instructions qu'on voulut leur donner à cet égard. Suivant M. Dupuis, le lieu de ce naufrage, appelé El-Gazie, est souvent le théâtre de pareilles catastrophes, à la suite desquelles les marchands arrivent de plusieurs parties du Désert et même de Maroc, dans l'espoir d'obtenir des objets précieux en échange des bagatelles qu'ils donnent aux ignorans spoliateurs des naufragés. Dans ce singulier commerce, les montres, les mousselines de l'Inde, les étoffes de soie, et souvent des billets de banque, sont livrés pour des dattes, des tissus grossiers et autres articles à l'usage de gens dont les désirs se bornent aux premiers besoins de la vie.

Les hommes de l'équipage, dépouillés à l'instant de tous leurs vêtemens, eurent bientôt le corps couvert d'insectes et d'ampoules. Le capitaine, préférant la mort à

cette situation, provoqua les Maures sans ménagement, et fut massacré par eux dans la première semaine. Après le pillage du bâtiment qui dura douze jours, ils se répartirent les captifs. Adams et un petit mousse, Portugais de nation, échurent en partage à une bande de trente Maures, qui les firent marcher vers le sud-est en fesant 15 ou 20 milles par jour à pied. Au bout de quarante jours, ils arrivèrent dans le voisinage de Soudenny, village nègre, probablement situé sur la frontière septentrionale de Bambara. Là, mis en embuscade dans les rochers et les broussailles, ils enlevèrent un soir une femme et trois enfans qui se promenaient : les habitans du village, instruits de leurs manœuvres, se réunirent pour les surprendre, et les firent tous prisonniers, y compris Adams et son compagnon. Quatre jours après, ils les envoyèrent, sous une bonne escorte, à Tombuctou, et tuèrent, en route, quatorze Maures qui tentèrent de s'évader : plusieurs y avaient même réussi. Pour effrayer les autres, les nègres suspendirent la tête d'un d'entre eux au cou d'un chameau, où elle resta trois jours. Le 23 fé-

vrier, après vingt-cinq jours de marche, ils atteignirent Tombuctou. Les Maures furent jetés en prison, mais Adams avec le petit Portugais fut gardé comme un objet de curiosité au palais du roi, et très-bien traité. Dès le premier jour, la reine et les dames de sa suite leur offrirent elles-mêmes du pain cuit sous les cendres. Souvent elles passaient des heures entières à les contempler assises, avec l'air de l'étonnement, et durant tout le temps de son séjour, il ne cessait d'arriver du monde en foule au palais pour voir les deux hommes blancs : il y eut même des curieux qui firent à cet effet un voyage de plusieurs journées. En effet, Adams n'ouït jamais dire qu'un blanc eût été dans ce pays ; et il est fermement persuadé, tant par ce qui lui fut dit par les Maures que par la sensation extraordinaire qu'il excita (quoiqu'il fût lui-même d'un teint assez foncé, sa mère étant mulâtresse), qu'on n'y en avait pas vu un seul auparavant. Étant resté près de six mois dans cette ville, et jouissant d'une entière liberté, il eut le loisir de faire beaucoup d'observations ; en voici le détail succinct :

Tombuctou est située dans une plaine où coule, à environ cent toises de distance, une rivière appelée Mar-Zarah. La ville, suivant Adams, couvre un espace à peu près aussi grand que Lisbonne : mais comme les maisons y sont disséminées sans ordre, la population n'est probablement pas en proportion avec son étendue. Elle n'a ni murs d'enceinte, ni rien qui ressemble à des fortifications. Les habitans aisés ont des maisons carrées bâties avec des pieux, de la terre grasse et du gazon ; les toîts sont plats et composés des mêmes matériaux. Toutes les chambres sont au rez-de-chaussée, et n'ont aucune espèce d'ameublement, si ce n'est des jarres de terre, des vases et écuelles de bois, et des nattes pour y coucher. Les pauvres se construisent des huttes avec des branches d'arbres recourbées, dont ils forment la toîture avec des nattes de palmier recouvertes de terre. Adams n'y vit pas une seule maison en pierre. La maison ou palais du roi occupe un carré d'un demi-acre, et consiste en huit ou dix chambres au rez-de-chaussée : il est entouré d'un mur de terre grasse, auquel sont adossés les apparte-

mens. Toute espèce de marchandise, en arrivant à Tombuctou, y est transportée pour être soumise à l'inspection du roi et acquitter les droits. M. Dupuis confirme ce fait; mais il pense que l'enceinte est beaucoup plus grande que ne le dit Adams: selon lui, elle s'appelle *kosba* ou citadelle, et les marchands y sont conduits aussi bien que les marchandises. Adams rapporte que le roi s'appelait Woullo et la reine Fatimé; tous deux étaient très-âgés et avaient les cheveux gris. La reine était d'une corpulence énorme: son habillement consistait en une tunique de nankin bleu, bordée en haut d'un galon d'or et descendant à peine au-dessous du genou; son turban, de la même étoffe, ne servait que dans les jours de cérémonie; ses pieds, par le défaut de chaussure, étaient devenus aussi secs, aussi durs, que *la corne du sabot d'un âne.* Elle mettait, sous sa tunique, une chemise de mousseline blanche, et quelquefois rouge; sa ceinture était toute galonnée d'or. Elle se couvrait d'ailleurs d'une profusion d'ornemens d'os très-blancs: (ivoire?) elle avait plusieurs colliers d'or et de verroterie, de grandes boucles d'oreilles, ainsi que

des chaînes d'or autour de ses poignets et au bas des jambes.

Le roi portait une robe de nankin bleu richement galonnée, avec des épaulettes et les paremens en or : sa suite se composait régulièrement de trente hommes, dont quelques-uns étaient munis d'arcs et de flèches. Lorsqu'il se promenait dans la ville, il se tenait toujours un peu en avant du cortège; ses sujets le saluaient en inclinant la tête et le corps, ou bien en baisant leurs mains après les avoir portées au front. Quand il les recevait chez lui, sa coutume était de s'asseoir par terre, et pour l'y saluer, on lui baisait la tête. Le roi, de même que ses officiers étaient nègres, et Tombuctou parut, aux yeux d'Adams, une ville entièrement peuplée de cette nation.

Les indigènes de Tombuctou sont d'une complexion saine, robuste, et rarement incommodés, quoiqu'ils s'exposent beaucoup en couchant au soleil à midi ; les médecins sont inconnus, à moins qu'on ne veuille regarder comme tels de vieilles femmes qui traitent les maladies externes par l'application des simples : Adams n'y vit aucun aveugle, excepté parmi les gens d'un âge fort avancé. Dans l'été, ils aiment

à dormir en plein air et presque sans être couverts, malgré le brouillard qui sort de la rivière et qui tombe comme une rosée. Tous les habitans mâles de Tombuctou ont au haut du front une incision qui va jusqu'à la naissance du nez, d'où partent d'autres incisions latérales sur les sourcils, teintes en bleu avec un minéral qui se trouve dans les montagnes du voisinage. Les femmes ont aussi des incisions de la même couleur, de deux à cinq lignes, qui partent des pommettes et descendent en ligne droite. Du reste, à l'exception du roi, de la reine et des personnes de sa suite, qui changent de vêtemens à peu près une fois par semaine, les habitans ont peu soin de la propreté, et restent quelquefois quinze jours sans se laver; mais les deux sexes sont dans l'usage de se graisser le corps avec du beurre de lait de chèvre pour se rendre la peau fraîche et luisante. Quand ils ne renouvellent pas cette précaution tous les jours, leur peau devient rude, grisâtre et vilaine. Ils sont véhémens dans leurs querelles, et emploient, pour l'attaque et la défense, non-seulement les poings, mais aussi les dents. Néan-

moins, au total, c'est un peuple assez doux et très-gai. Adams n'en reçut toujours que des marques de bonté. Il y a plus : ni Adams ni le mousse portugais ne furent soumis à la moindre restriction pendant tout le temps qu'ils restèrent à Tombuctou ; on leur donnait à manger autant et aussi souvent qu'ils le demandaient ; on ne les fit jamais travailler. En un mot, ils n'éprouvèrent pas un seul acte d'incivilité ni de malveillance d'aucun des Nègres, si ce n'est lorsqu'ils furent pris de compagnie avec les Maures voleurs. La danse forme leur principal amusement. Pour s'y livrer, ils se réunissent en sociétés nombreuses, hommes, femmes et enfans, une fois la semaine, et continuent souvent toute la nuit. Les hommes commencent ordinairement le bal deux heures avant le coucher du soleil, et dansent d'abord seuls devant les femmes. Lorsque la nuit vient, celles-ci se joignent à eux, et dès lors les règles de la décence ne sont pas suffisamment respectées ; l'agilité de leurs mouvemens et la forme de leurs jupons qui est très-courte, blessent souvent la pudeur. Ils dansent en rond, la nuit autour d'un feu, et au son des

instrumens qu'ils accompagnent de leur chant, en fesant un tapage qui retentit dans toute la ville. Leurs instrumens de musique sont : une espèce de fifre grossièrement fait avec des roseaux ; un tambourin de peaux de chèvre, renfermant des plumes d'autruche posées de travers, ensorte que lorsqu'on frappe de la main sur la peau, les tuyaux la touchent en dedans, et produisent un nouveau bruit ; enfin, un instrument qu'ils appellent *banderu*, ce sont plusieurs nois de cocos attachées ensemble avec des lanières de peau de chèvre, et garnies de petits cordons de cuir fortement tendus, que l'on pince comme les cordes de la guitare pour en tirer un son aigre. Les femmes recherchent beaucoup la parure, et plusieurs d'entre elles portent des joyaux d'ivoire, des boucles d'oreilles en or, des bagues et des anneaux bien ou mal acquis, car il n'est point de faveur qu'elles n'accordent pour en obtenir. Les bagues qu'Adams vit aux doigts de quelques femmes lui parurent être de cuivre, et comme il y remarqua des lettres ou caractères gravés dessus, il pensa qu'elles étaient plutôt de manufac-

ture mauresque que nègre. Les objets fabriqués dans le pays consistent en jarres de terre, vases de bois, et nattes de palmier qui servent de lit. Le blé de Guinée forme la nourriture habituelle des habitans de Tombuctou. Ils le broient entre deux pierres plattes, et en font une épaisse bouillie qu'ils délayent avec du lait de chèvres. Hommes, femmes, enfans, chacun s'assied indistinctement autour du vase, et mange avec ses doigts suivant la coutume universellement suivie dans toute l'Afrique. Le roi, la reine, eux-mêmes, ne possèdent ni cuiller, ni couteau, ni fourchette : mais ils assaisonnent leur bouillie avec du beurre de chèvre, qui passe pour une délicatesse, quoique le poil de l'animal y soit toujours mêlé.

Adams n'en vit jamais aucun écrire ni tenter de le faire ; ils tiennent leurs comptes au moyen de petits bâtons tailladés. Leurs seuls outils sont à-peu-près la houe, le ciseau de menuisier, les couteaux et de petites hachettes avec lesquelles ils travaillent le bois.

Le roi jouit d'un pouvoir despotique qu'il exerce toutefois avec douceur. Il peut

forcer ses sujets à prendre les armes, mais non les vendre ni les traiter en esclaves. L'esclavage est la peine réservée aux grands criminels ; Adams ne vit l'infliger qu'à douze individus, pendant sa résidence à Tombuctou. Les crimes dont ils avaient été convaincus étaient l'empoisonnement, la séduction, le vol et le refus de marcher avec les partis envoyés au-dehors pour enlever des esclaves. Les simples délits sont punis par une bastonnade ordinairement peu rigoureuse, car elle passe rarement douze coups de baguette. Adams ne remarqua aucune apparence extérieure de culte religieux, si ce n'est quelques prières récitées autour d'un mort par des parens ; mais il n'a vu ni prêtres, ni temples, ni lieux de réunion.

La seule formalité de mariage, parmi les personnes de marque, consiste dans la présentation de la future au palais du roi, où l'époux va la prendre au coucher du soleil pour l'emmener chez lui. Cette cérémonie est suivie, la même nuit, d'un repas et de danses. Outre l'épouse proprement dite, ils ont plusieurs concubines, arrangement qui ne contribue pas à la

bonne harmonie des ménages. Les hommes sont jaloux, et souvent très-sévères envers leurs femmes ; ils les battent pour des causes assez légères. Les enfans sont obligés de nourrir leurs pères et mères dans la vieillesse ; lorsque les vieillards sont sans enfans, il y a une grande maison où ils vivent tous ensemble au frais du souverain, trois ou quatre dans une chambre. Adams n'eut pas occasion d'observer quelles étaient les cérémonies de mariage pour les gens du peuple ; d'ailleurs, parmi eux, le libertinage est si commun qu'on n'y fait pas attention, et les femmes de cette classe ont fréquemment recours à l'avortement. Selon Adams, lorsqu'une femme n'y veut point consentir, il n'est pas rare de voir le père empoisonner la malheureuse avec son fruit. La séduction d'une fille de distinction entraîne la perte de la liberté, si l'on refuse de réparer sa faute par le mariage. Adams vit ainsi envoyer au marché, pour y être vendu au plus offrant, un jeune homme qui se repentit après la condamnation ; mais il ne lui fut pas permis de revenir sur son refus. La même peine attend l'homme pris en

adultère avec une femme de haut rang. Les femmes sortent dès le lendemain de leurs couches. Elles sont dans l'usage de frotter l'enfant de beurre au moment de sa naissance, et de l'exposer au soleil pendant une heure.

Dans le territoire de Tombuctou, on cultive principalement le riz et le blé de Guinée : mais on n'emploie jamais de bœufs pour le labourage ; tous les travaux d'agriculture se font à la houe et sont faciles. Les noix de cocos, les dattes, les figues, les ananas, y croissent en abondance. Les légumes consistent en carottes, en navets, en patates sucrées, en grosses fèves et en choux ; ces derniers sont petits. L'animal domestique le plus utile et le plus commun, c'est la chèvre dont la chair forme la principale nourriture animale des habitans. Les vaches sont petites et peu nombreuses ; on ne voit point de chevaux. Outre le chameau, les Tombuctais ont le *heirie*, espèce de dromadaire à petite taille, mais d'une vélocité extrême, et capable de faire cinquante lieues par jour pendant quelques temps. Parmi les animaux sauvages ou de proie, Adams ne vit que des

loups, des renards, des singes, des porcs-épics et de gros rats d'eau; mais il n'y a pas vu de crocodiles ni de caïmans. Quant aux lions, panthères, chats sauvages et autres bêtes féroces, il en entendait fréquemment, la nuit, les rugissemens dans les montagnes voisines. Adams parle en même-temps d'un animal appelé *caurcou*, ayant la taille d'un gros chien, la queue courte, les oreilles pointues, la peau d'un brun rougeâtre, le ventre gris clair, et sur le dos une ouverture semblable à une poche, dans laquelle il emporte sa proie. Il monte au haut des arbres, et vit de noix de cocos; mais il dévore aussi les chevreaux et même de petits enfans quand il peut en saisir. Les nègres en ont grand'peur; son cri ressemble à celui du chat-huant. Ces mêmes nègres vont à la chasse de l'éléphant, montés sur leurs *heiries*, dont la vîtesse leur permet de s'en approcher de très près et de lui décocher, en passant, des traits trempés dans une préparation de soufre, qui le font mourir dans peu de jours, pendant lesquels on ne le perd pas de vue. Ils en mangent la chair, qu'Adams trouva très-mauvaise. Adams paraît à la vérité

compromettre sa réputation de véracité en racontant qu'il a vu un éléphant ainsi tué, haut de vingt pieds, auquel les nègres commencèrent par couper ses *quatre* défenses; mais l'éditeur observe avec raison, qu'on ne peut, après un espace de quatre années, exiger une rigoureuse exactitude dans les détails de la part d'un homme dépourvu des connaissances et du coup-d'œil exercé d'un naturaliste. Il y a deux espèces de fourmis à Tombuctou; la plus grande est noire, l'autre est rouge. Adams y a aussi vu des abeilles, mais il ne se souvient pas d'y avoir vu manger du miel.

Les oiseaux domestiques sont les poules de Guinée. Dans l'état sauvage, on trouve des autruches, des hiboux, des aigles, des corneilles, des perroquets verts, une espèce de grand oiseau brun qui se nourrit de poissons, et une foule d'oiseaux plus petits, mais Adams ne se souvient pas d'y avoir vu des hirondelles. Les rivières abondent en poissons. Les autruches marchent en troupes. Quand on en voit dans le jour, on remarque l'endroit où elles se rendent, et des hommes montés sur des heiries, vont pendant la nuit les abattre à coups de

bâton. Leurs plumes sont superbes au moment où on les prend. La chair est un fort bon manger.

A deux cents verges environ dans le sud-est de la ville, passe la rivière *Mar-Zarah*, large de trois quarts de mille à-peu-près; elle paraît n'y avoir qu'un courant très-lent et se diriger au sud-ouest; à deux milles de la ville, son lit, resserré par de hautes montagnes, n'a plus qu'un demi-mille de largeur: ces montagnes parurent à Adams aussi hautes que celles qu'il vit depuis en Barbarie (le mont Atlas). Quoique un peu saumâtre, l'eau de cette rivière est la seule que les habitans boivent communément. Adams croit qu'il n'y a ni fontaines ni puits à Tombuctou. Les canots dont on s'y sert, et dont les plus grands n'ont que dix pieds de long et ne contiennent pas plus de trois hommes, sont faits avec des troncs de figuiers creusés; on les emploie à la pêche seulement, dit la relation écrite: mais M. Dupuis se rappelle qu'Adams les lui dépeignit comme servant également au commerce des denrées et des esclaves, et naviguant par flotilles de dix et vingt à la fois. On les pousse avec des pagaies d'en-

viron six pieds de long. La rivière abonde surtout en deux sortes de poissons dont l'un est de l'espèce du mulet rouge et l'autre du saumon. On fait bouillir le poisson, comme généralement tout ce qu'on mange à Tombuctou, mais sans le vider.

La chasse aux esclaves paraît organisée d'une manière régulière. Des corps de guerriers, au nombre de cent à cinq cents, partent à diverses époques de l'année pour ces sortes d'expéditions; ils sont suivis par beaucoup de chameaux, dromadaires et heiries chargés de provisions. Ils restent ordinairement absens depuis une semaine jusqu'à un mois, et reviennent par détachemens de quarante à cinquante, en ramenant des captifs d'une race d'hommes tout-à-fait différente des habitans de Tombuctou, et vêtus pour la plupart en grosse toile ou en cotonnade blanche. On lui dit qu'ils venaient du royaume de Bambara, situé au sud-ouest de Tombuctou, et que c'était, en général, le pays où l'on allait les chercher. Ce royaume existe certainement dans cette direction, mais il est probable qu'ils proviennent des nations voisines de Bambara, plutôt que de ce pays

même. Ces captifs consistaient principalement en femmes et en enfans qui, après avoir été détenus un jour ou deux dans le palais du roi, étaient envoyés dans d'autres pays pour y être vendus. Adams y vit entr'autres une femme qui avait toutes ses dents limées en pointe, de manière qu'étant très-longues elles ressemblaient à des plumes de corbeau.

Les marchandises qu'on rapportait pour produit de leur vente, étaient des nankins bleus, des couvertures, de l'orge, du tabac, et quelquefois de la poudre à canon. Il paraît que ce dernier article est, dans l'intérieur de l'Afrique, très-rare et précieux, puisqu'on le payait deux fois son poids en or. Cependant c'est un simple objet de curiosité que l'on conserve dans des peaux sans en faire usage; le roi lui-même possédait dans son garde-meuble, plusieurs fusils de manufacture française, dont un à deux coups, mais qui jamais n'avaient servi. La Barbarie trafique avec Tombuctou par l'intermédiaire des caravannes maures qui s'y rendent pendant la saison pluvieuse, en apportant du tabac, du goudron, de la poudre à tirer, des

nankins, des couvertures de laine, de la soie, des vases de terre et des outils. Les habitans donnent en échange de la poudre d'or, de l'ivoire, de la gomme, des cauris, des plumes d'autruche, des peaux de chèvre. Adams n'a jamais vu les nègres chercher de l'or, mais il entendit dire qu'on le trouvait dans les montagnes et sur le bord des rivières au sud de Tombuctou.

Ils consomment le tabac soit en poudre, soit en le fumant au moyen de pipes dont les tuyaux sont faits d'os de pattes d'autruche. Le grand et principal usage qu'ils font du goudron, c'est d'en frotter les chameaux et autres animaux, afin de les protéger contre la piqûre de grosses mouches vertes qui sont très-nombreuses. Quelquefois ils en mêlent l'eau, comme un préservatif contre les maladies, avec leurs alimens.

Malgré cette activité de commerce, et la grande consommation, Adams prétend qu'il n'existe pas de boutique à Tombuctou. M. Dupuis nous informe que, parmi les marchands barbaresques, les uns appuient, les autres contredisent cette asser-

tion. Il est hors de doute que, dans une cité aussi commerçante, les denrées doivent être exposées en vente d'une manière régulière : mais il est probable qu'elle diffère de celle adoptée en Europe, et que tout le commerce est concentré dans un marché public, ainsi que cela se pratique à Sansanding suivant le rapport de Park ; il ne s'agit donc, en fait, que d'une différence de nom.

Adams ne recueillit aucun renseignement sur les contrées environnantes, et n'alla jamais plus de deux milles au Sud de Tombuctou, auprès d'une mine de soufre à jour ; ainsi il n'a point vu le Joliba, mais il en a entendu parler, et on lui dit à Taudenny qu'il coulait entre cette place et Bambara. Il entendit aussi les habitans de Tombuctou parler de Mutnougo et de Tuarick, ville considérable, située à l'Est et avec laquelle ils commerçaient ; et nommer très souvent les royaumes de Bondou et de Mandingo.

Il ne plut pas pendant tout le tems qu'Adams fut à Tombuctou, à l'exception de quelques gouttes qui tombèrent avant son départ. Les nègres lui dirent qu'ils

n'avaient jamais que très-peu de pluie, si ce n'est dans les trois mois de l'hiver, qui est la seule saison pendant laquelle on puisse traverser le Désert.

Au bout de quelques mois, Adams vit arriver à Tombuctou une caravanne de dix Maures qui, moyennant la charge de cinq chameaux en tabac, délivrèrent leurs compatriotes. Trois semaines après, vers le milieu du mois de juin, ils partirent tous avec leurs deux esclaves, et marchèrent pendant dix journées, faisant quinze à dix huit milles par jour, le long des rives du *Mar Zarah*; dans la direction de l'est, légèrement inclinée vers le nord. La contrée paraissait presqu'inhabitée, quoiqu'ils aperçussent, de temps à autre, quelques cabanes de nègres. Avant de quitter les bords de la rivière, ils chargèrent leurs chameaux d'une ample provision d'eau, et marchèrent alors droit au nord, à travers le Désert. Ils rencontrèrent une seule troupe de nègres marchands, qui ramenaient du sel de Tandenny, où ils parvinrent après treize jours de marche. L'abondance et l'excellence des eaux, et la fertilité qu'elles y produisent, font, de cet endroit,

une précieuse ressource pour les voyageurs obligés de franchir le Désert. Il offre aussi de nombreuses couches de sel, objet extrêmement recherché dans les contrées environnantes ; ces couches ont cinq à six pieds de profondeur, et vingt à trente verges environ de circonférence ; le sel, souvent teint d'une couleur rouge, se trouve en grosses masses, mélangé avec la terre. Des Maures et des Nègres, les uns et les autres également noirs, forment la population de Tandenny, village très considérable dont les environs, cultivés comme le territoire de Tombuctou, abondent en dattes et en figues. Les voyageurs y prirent quatorze jours de repos, après quoi ils entrèrent dans le Désert des Déserts, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; la solitude de Sahara, plaine de sable qui se déploie, immense, uniforme, sans bornes, comme l'océan. Ils marchèrent vingt-neuf jours sur ce sol brûlant sans apercevoir un arbrisseau, une plante, une mousse, un vestige humain. Nos voyageurs, et particulièrement ceux qui avaient langui dans la captivité, accablés par l'excès de la fatigue et des privations, n'é-

taient plus soutenus que par l'espérance d'arriver bientôt à une station où l'on devait prendre quelque repos et renouveler la provision d'eau : pour comble de maux la source qu'ils cherchaient était tarie, et il leur restait tout au plus quatre gallons d'eau pour dix jours de marche. Cette provision, augmentée d'un mélange dégoûtant d'urine de chameau, devint insuffisante, et plusieurs, succombant à leurs souffrances, restèrent en arrière sur la route et périrent d'inanition. Enfin ils arrivèrent à Woled D'leim, village composé de tentes habitées par des Maures semblables, pour les vêtemens et la physionomie, à ceux de El-Gazie. On en avait parlé à M. Dupuis comme d'une tribu puissante, occupant la partie occidentale du Désert où l'on trouve toujours de l'eau, et ceux qu'ils avaient vus lui-même, lui avaient paru être une superbe race d'hommes. Aussitôt qu'Adams fut remis de la fatigue du voyage, on l'employa à la garde des troupeaux. On le flatta quelque temps de l'espoir de la liberté, mais on finit par lui déclarer qu'on ne la lui rendrait jamais ; Adams en appela à la justice

du chef de ce village, qui prononça en sa faveur sans toutefois accomplir ses vœux; car il le garda pour lui-même en forçant son maître à se contenter d'un faible dédommagement. Cependant notre aventurier jouit d'un meilleur sort; une liaison particulière avec une des femmes de son nouveau patron rendit même sa condition assez agréable. Cette intrigue fut malheureusement découverte; pour un chrétien c'était un crime irrémissible, et Adams dut se trouver heureux d'en être quitte en passant au pouvoir d'un autre maître plus sévère, qui le conduisit à Widnoun, ville limitrophe du royaume de Maroc, et dans laquelle Adams, pour la première fois depuis sa sortie du Désert, vit des maisons, ou ce qu'on appelait de ce nom, bâties principalement avec de l'argile. Il y trouva, à son grand étonnement, deux de ses compagnons de naufrage, esclaves comme lui : on les traitait avec une barbarie extrême; l'un d'eux, le contremaître du navire, fut même tué. Adams reçut un rude châtiment pour avoir refusé de baiser les mains et les pieds du fils de son maître, à la suite d'une discussion surve-

nue entre eux. Délivré de ses fers, il n'en fut pas traité d'une manière moins barbare ; et, menacé tous les jours de la mort s'il ne se fesait pas mahométan, il était près de succomber, lorsque son sort parvint à la connaissance de M. Dupuis, qui s'empressa de lui procurer la liberté, et le fit conduire à Mogadore. Il vit en chemin, sur les frontières de Maroc, le nouvel état de Sidi-Hichem, fondé par le descendant d'un Maure estimé et révéré comme un saint. Ce prince fesait un commerce étendu avec le Soudan, et avait ouvert un marché considérable où se trouvaient les diverses productions de cette contrée a des prix si modérés, que les marchands de Maroc aimaient mieux s'approvisionner là que de traverser le Désert. Le pays est riche et bien cultivé. Sidi Hichem entretient seize mille Maures ou Nègres bien armés qui le mettent en état de se maintenir indépendant, même de l'empereur de Maroc.

Adams passa huit mois à Mogadore auprès de M. Dupuis, qui l'interrogea avec le plus grand soin sur les diverses circonstances de ses aventures, et particulière-

ment sur son séjour à Tombuctou, et prit note de tout ce qu'il lui communiqua. Il le confronta souvent avec différens marchands barbaresques qui avaient séjourné dans cette ville, et qui tous rendirent un témoignage favorable à sa véracité. Enfin, après avoir été présenté à l'empereur de Maroc, Adams fit voile de Tanger pour Cadix, où il demeura quatorze mois au service du négociant anglais Hall. Ensuite, embarqué pour Liverpool, il fut mis à terre, malade, à Holyhead d'où il se rendit à pied à Londres, demandant la charité. Après y avoir couché deux ou trois nuits dans les rues, il fut rencontré par une personne qui l'avait connu à Cadix, et qui le présenta au bureau de la Société.

Avant de terminer ce chapitre, il est à propos d'offrir quelques observations sur le rapport d'Adams, dont plusieurs circonstances se trouvent en contradiction manifeste avec les notions répandues en Europe par les romanciers Maures et Arabes. C'est le premier voyageur qui ait pénétré si avant dans l'intérieur du Grand Désert de l'ouest, puisqu'on compte 350 lieues depuis le lieu de son naufrage jusqu'au

point le plus occidental de sa route dans le Désert, et le même espace depuis le point le plus sud de son voyage jusqu'à Mogadore au nord. La route de la côte à Tombuctou fut de 1290 milles anglais ou 430 lieues ; et de Tombuctou à Mogadore de 1624 milles ou 540 lieues. Il a donc fait près de mille lieues à pied dans cet affreux pays, en passant trente-quatre mois dans la captivité.

En comparant Tombuctou à Lisbonne, pour l'étendue, Adams se trouve parfaitement d'accord avec les notions reçues. Lisbonne, sous ce point de vue, n'est inférieure à aucune ville de l'Europe, Paris, Londres et Constantinople exceptés : mais son récit détruit toutes les idées qu'on s'était formées relativement à la splendeur, la magnificence et à la perfection des arts de cette fameuse cité africaine. Rien de plus naturel, au fait, que l'exagération dans les rapports sur une ville située comme Tombuctou, et nécessairement enveloppée d'un voile trompeur ainsi que tous les objets lointains et mystérieux. Deux faits importans, observés par Adams, les matières viles et peu durables em-

ployées à la construction des maisons, et les canots formés d'un seul tronc d'arbre, se retrouvent exactement dans la description de Léon l'Africain dont il est impossible de supposer que le pauvre matelot américain, ne sachant ni écrire ni lire, ait eu connaissance ; et cette coïncidence est une forte garantie de l'authenticité de son rapport ; mais voici la circonstance la plus remarquable : Adams assure que les Maures non-seulement n'exercent aucune influence dans le gouvernement de Tombuctou, mais qu'ils n'ont aucune existence civile dans ce pays.

Cependant Mungo-Park avait été asssuré de plusieurs côtés que le pouvoir suprême était entièrement entre les mains de ce peuple ; Jackson, tout en disant que le souverain est un nègre, attribue aux Maures seuls l'administration intérieure et la police de la ville ; enfin M. Dupuis luimême croit qu'Adams a mal observé, et qu'il est tombé dans l'erreur sur ce point. Sans vouloir considérer Adams comme une autorité supérieure à toutes les autres, nous ne pouvons toutefois adopter cette opinion. En effet, l'ensemble de la narra-

tion présente Tombuctou comme une cité uniquement peuplée de Nègres et dans laquelle les mahométans, objets de haine et de méfiance, loin de jouir d'aucune influence, ne sont que difficilement accueillis. Il ne vit ni mosquées, ni la moindre apparence de culte mahométan, et les Maures, suivant son récit, ne pouvaient entrer dans Tombuctou qu'en très-petit nombre et munis d'une permission : à cet égard, tous les renseignemens donnés par Adams sont uniformes, invariables, positifs. En arrivant à Tandeny, la différence le frappe à l'instant, et il observe que cette ville, qui est à environ quatre-vingts lieues au nord de Tombuctou, est peuplée par un mélange des deux nations ; il ajoute : « Par le nombre des Maures *résidants* pour la plupart, sinon tous, il paraît *que l'exclusion établie, à leur égard, pour Tombuctou*, ne s'étendait pas à Tandeny.

Or, en rapprochant les faits et les dates, il paraît à peu près certain qu'à la suite de dissentions récentes entre les Nègres et les Maures, une révolution complette amena l'expulsion des derniers. Il est naturel de supposer que les Maures, nombreux et

puissants encore, firent des efforts pour ressaisir le pouvoir dont on les avait dépouillés, et que le mauvais succès de l'entreprise causa leur expulsion totale et les mesures rigoureuses dont parle Adams. Si nous poussons plus loin les conjectures, il est encore permis de penser que le nouvel état, fondé par Sidi-Hichem sur les bords septentrionaux du désert, est, en grande partie, peuplé par les exilés de Tombuctou; il serait même difficile autrement d'expliquer comment de riches négociants, des hommes industrieux, se soient fixés dans un pareil emplacement. Dans la supposition précédente rien de plus naturel que l'établissement d'un marché constant et d'un entrepôt de marchandises d'importation et d'exportation du Soudan, dans cette partie de la Barbarie méridionale où les caravanes d'Alger, de Fez et de Maroc préfèrent souvent de s'arrêter et de faire leurs échanges, plutôt que de traverser plus long-tems le désert.

Cette révolution, qu'il paraît, suivant nous, difficile de révoquer en doute, dut nécessairement diminuer la splendeur et l'importance commerciale de Tombuctou:

on les avait peut-être exagérées ; mais elles surpassaient certainement tout ce qu'on savait de Sego, de Sansanding, de Silla, de Jennie et d'autres villes de l'Afrique intérieure. L'expulsion des Maures priva Tombuctou de ses habitants les plus avancés dans les arts et la civilisation ; car les Nègres leur sont inférieurs sous tous les rapports, et leur long assujettissement a dû nécessairement augmenter cette infériorité : ainsi, cette grande cité, en devenant tout-à-fait nègre, contiendra une population plus aimable, plus douce, plus hospitalière, mais aussi moins avancée dans les arts de la vie, moins industrieuse et plus pauvre.

CHAPITRE III.

Suite sur la Barbarie méridionale, sur le Désert, et sur Tombuctou.

Naufrage de Riley. — Sa captivité. — Sa délivrance. — Sidi-Ichem. — Relation de Sidi Hamet. — Aventures dans le Désert. — Tombuctou. — Wassanah.

James Riley, maître et subrécargue du brick américain, le Commerce, mit à la voile de la Nouvelle-Orléans le 24 juin 1815, et débarqua le 9 août suivant dans le port de Gibraltar. Il repartit de ce port le 23 pour les îles du Cap Vert. Aux approches des îles Canaries, la mer devint houleuse, et une brume épaisse ôta tout moyen de discerner la route. Le 28 son bâtiment échoua près du Cap Bojador, et l'eau s'y introduisit de toutes parts. Dans ce danger imminent, l'équipage mit à la mer la grande chaloupe sur laquelle furent embarqués les effets les plus précieux, et at-

téignit, non sans peine, le rivage. Bientôt parut une famille arabe composée d'un homme d'âge, de deux femmes et de cinq à six enfants. L'homme ressemblait à un orang-outang plutôt qu'à une créature humaine ; le reste de la famille offrait l'aspect de la laideur, de la misère et de la férocité. Ils commencèrent à s'emparer de tout ce qui leur convenait, et Riley n'osa résister, dans la crainte d'exciter leur ressentiment et d'attirer un plus grand nombre d'ennemis. Coffres, paquets, boîtes, les Arabes visitèrent et pillèrent tout ; ils ouvrirent les couettes et matelas et s'amusèrent à en disperser les plumes au gré du vent, ne se réservant que l'enveloppe. Ils roulèrent autour de leurs têtes, ainsi qu'autour de leurs bras, et même autour de leurs jambes, des voiles de dentelle et des mouchoirs de soie. Après cette visite, l'équipage parvint, non sans peine, à regagner, le navire pour y voir le vieil Arabe défoncer leurs barils d'eau et de vin, puis rassembler en un seul tas et brûler les malles, caisses, coffres, instrumens astronomiques, livres et cartes qu'ils avaient sauvés. Quelque tems après accourut sur

la plage une nouvelle troupe d'Arabes qui, par des signes bienveillants, engagèrent le capitaine à revenir à terre. Soit confiance dans leurs trompeuses promesses, soit nécessité imposée par sa situation, il prit le parti d'acquiescer à leur demande : mais à peine fut-il en leur pouvoir, qu'ils se jettèrent sur lui comme des furieux et, lui portant la pointe de leurs lances et de leurs poignards sur la poitrine, menacèrent de l'égorger s'il ne remettait pas son trésor entre leurs mains. Il leur remit une cassette pleine de dollars qu'ils se partagèrent ; cela fait, ils renouvelèrent leurs instances et leurs menaces pour en obtenir davantage. Alors, pour se dérober à leur furie, le capitaine fit signe aux gens de son équipage d'amener et de débarquer un vieillard nommé Antonio Michel, dont l'arrivée attira un moment toute l'attention des Arabes. Riley profita de cette diversion pour s'élancer dans la mer, et regagna le navire, quoique poursuivi de près, en nageant entre deux eaux. L'infortuné vieillard fut impitoyablement massacré.

La chaloupe, malgré son délabrement, était maintenant leur unique espérance ;

mais il fallait surmonter la violence des brisans et gagner la haute mer : ils y parvinrent, suivant l'opion de Riley, par un secours miraculeux de la providence. Le 2 septembre, leur petite provision d'eau et de vivres commençait à s'épuiser, les voies d'eau se multipliaient, les efforts réunis de l'équipage suffisaient à peine pour empêcher la chaloupe de couler bas, et chaque lame menaçait de les engloutir. Dans cette extrémité, Riley voyant ses gens près de s'abandonner au désespoir déclara que la meilleure ressource était de porter derechef sur la côte, puisque la terre, malgré tous les dangers, offrait des chances de salut, et qu'ils devaient à Dieu et à eux-mêmes de lutter jusqu'au dernier soufle de vie contre leur destruction. La soif les dévorait, et ils ne se soutenaient qu'en s'humectant deux fois le jour, avec du pain et de l'eau, leurs lèvres gercées. Ce fut dans la matinée du 7 qu'ils découvrirent à une grande distance devant eux un promontoire, reconnu depuis pour être le Cap Barbas situé non loin et au Nord du Cap Blanc. Le rivage, en cet endroit, bordé de rochers escarpés, taillés à pic ou

surbaissés, ne permettait pas de tenter la descente; ils longèrent inutilement jusqu'au coucher du soleil le pied de cette falaise, et furent obligés de passser la nuit sur une petite grève où les jeta la lame. Le repos leur rendit quelque force, et le lendemain Riley, découvrant un endroit qui semblait offrir un périlleux succès, prit la résolution de se sacrifier pour son équipage et de tenter le premier l'aventure. De roches en roches, de précipices en précipices, il parvint, après d'incroyables efforts, à gravir sur la cîme de cet affreux rempart : mais quels furent son épouvante et son désespoir lorsqu'il vit se dérouler devant lui « un horizon sans bornes, une » plaine immense, brûlée, aride, sans » un arbre, un buisson, un brin d'herbe, » sans la moindre ressource capable de » prolonger sa déplorable existence et » celle de ses compagnons! »

Il tomba presqu'entièrement privé de l'usage de ses sens qu'il fut quelque temps à recouvrer. Enfin ses compagnons le rejoignirent, et, frappés, comme lui, de terreur, à l'aspect de cette terre de désolation, il se précipitèrent la face contre



terre en s'écriant : c'en est à
tre dernier jour! rien ne peut
peu d'humide qui nous re
continue la relation, se coi
nos yeux et en jaillit à flots ; m
que ces larmes, toutes salées qu'
coulaient sur nos joues creu
malheur, un instinct naturel r
sait recueillir avec nos doigts,
ter à la bouche, afin qu'elles ne fu
perdues. Riley, surmontant son
et rassemblant tout son courage,
à ranimer leurs espérances. Vers
un d'eux s'écria tout-à-coup : une l
une lumière ! « La vue de cet objet
soudain des forces et du courage à
cette troupe, qui regardait mainten
rencontre d'un indigène comme so
espoir de salut. Cependant, comme
été imprudent de se montrer à l'im
viste pendant la nuit, ils attendiren
main pour se présenter dans une p
ture suppliante. Les Arabes, en les ap
cevant, accoururent pour les dépouille
et ne tardèrent pas à se disputer à gran
coups de cimeterre la possession de ce

naufragés, distribués parmi ces barbares, eurent la douleur de se voir séparés en deux partis. Après s'être dirigés pendant huit jours vers le sud-est par le milieu du Désert, l'espace d'environ trois cents milles en ligne droite, les Arabes furent obligés de se rapprocher de la mer à cause du manque d'eau. Le 20, la horde rencontra deux étrangers : Sidi Hamet et Seid son frère, l'un et l'autre marchands voyageurs. En voyant les captifs, Sidi Hamet montra de la pitié et donna quelque peu d'eau à Riley ainsi qu'à l'un de ses compagnons, « la première eau supportable, dit Riley, « que j'eusse bue depuis mon naufrage, et « qui ranima mes espérances d'arriver enfin « dans un meilleur pays. » Sidi Hamet leur demanda ensuite leur histoire dont la relation l'attendrit plus d'une fois jusqu'aux larmes, émotion dont il parut honteux ; il se détourna pour s'essuyer les yeux, en disant qu'un homme à barbe comme lui ne devait jamais pleurer. Sur les instances de Riley, il consentit le 25 septembre à le racheter et à le conduire à Suérah (Mogadore) : mais craignant d'être dupe, il assura notre voyageur avec un

geste très expressif, qu'il lui couperait le cou si la rançon promise n'était point payée. Sidi-Hamet l'acquit après une longue négociation, moyennant deux couvertures d'étoffe grossière, une petite pièce de cotonnade bleue et un paquet de plumes d'autruche, dont son ancien maître, l'un des plus riches de la tribu, parut très-content, parceque cela lui fesait trois rechanges complets d'habillemens. Fléchi par les pressantes sollicitations de Riley, Sidi-Hamet acheta encore, avec le reste de sa fortune et celle de son frère, quatre des naufragés qui se trouvaient dans le voisinage. « Mon frère et moi, lui répéta cet homme sensible alors ainsi que postérieurement dans plusieurs occurrences, avons sacrifié tout ce que nous possédions pour vous acheter. Sois franc avec moi, car je suis ton ami. Dieu, ajouta-t-il, agira avec toi comme tu en agiras avec moi. Et lorsque Riley lui protesta qu'il avait à Suérah un ami qui avancerait tout ce dont il aurait besoin : — Eh bien, répliqua Sidi-Hamet, si tu consens en face de Dieu tout-puissant à payer en argent ce que nous avons stipulé, je vous conduirai à Suérah.

autrement je vous mènerai de ce côté ; montrant le sud-est, et je vous y revendrai ce que je pourrai, plutôt que de vous conduire au travers de ce grand désert où nous risquerons la vie tous les jours à cause de vous. Et si tu ne peux pas remplir ton engagement quand nous y serons arrivés sains et saufs, nous serons obligés de te couper la gorge, et de vendre tes camarades pour ce que nous pourrons en tirer. »

Depuis lors, les captifs eurent moins à souffrir ; cependant l'obligation de voyager nu-tête, sans vêtemens, sans selle, sur le dos hérissé d'un chameau, et de faire au trot allongé quarante, soixante, et jusqu'à cent milles dans un jour, leur causa de douloureuses blessures. Le Désert présentait une surface unie, lugubre comme celle de la mer par un calme plat, et l'on pouvait apercevoir à d'énormes distances, dès qu'ils s'élevaient au-dessus de l'horizon, les chameaux qui le traversaient. Dans un endroit voisin du rivage de la mer, ils se trouvèrent engagés au milieu d'immenses collines de sable mouvant, rangées les unes à côté des autres de la manière la plus effrayante aussi loin que la vue pouvait por-

ter. Bientôt ces buttes, amoncelées comme de la neige flottante, s'élevèrent à deux cents pieds au-dessus de leurs têtes en menaçant leur petite caravane d'une destruction immédiate. Pas un arbrisseau, pas une broussaille, pas un brin d'herbe pour soulager la vue ; point de sentier pour guider leurs pas, point de boussole pour régler leur marche obstruée par cette terrible barrière. Le vent alisé qui jusqu'alors leur avait été d'un grand secours dans leur voyage, soit en leur rafraîchissant le corps brûlé par un soleil presque vertical, soit en servant à les diriger, le même vent souffla tout-à-coup par bouffées, et souleva de toute part le sable, qui leur meurtrissait les chairs comme des grains de grêle, en formant des nuages si épais qu'il leur était souvent impossible de s'apercevoir les uns les autres. A la longue ils furent même obligés de descendre des chameaux, en suivant leurs maîtres qui étaient allés en avant pour chercher un passage praticable. Alors le sable infiniment échauffé leur brûlait les pieds et les jambes : c'était comme s'ils eussent marché sur des cendres ardentes. Enfin, à la nuit tombante, ils atteignirent

un endroit où le sable, moins entassé, figurait un lac ceint de montagnes. Mais ils souffrirent autant des rafales continues de la brise froide et perçante de la nuit; le sable qu'elle enlevait, venant à frapper sur leurs plaies, s'y incrustait et leur occasionna des douleurs atroces. L'aspect du pays changea peu pendant quelques jours.

Le 17 octobre les sommets noirs de hautes montagnes, qu'ils découvrirent à l'horizon dans l'Est, leur annoncèrent qu'ils allaient enfin sortir de cette épouvantable plaine du Désert. Le lendemain, sur le soir, ils arrivèrent auprès d'un terrain où se trouvait un tas de paille d'orge : c'était le premier signe de culture qu'ils eussent aperçu depuis leur naufrage; ils le saluèrent comme le présage de jours plus heureux, et s'y couchèrent. Après avoir été si long-temps obligés de reposer leurs corps exténués sur le dos de cette plaine brûlée et rocailleuse du désert, ou bien sur les flancs arides de ces horribles collines de sable, ce petit tas solitaire de paille fraîche leur sembla plus doux et plus agréable qu'un lit d'édredon parsemé de fleurs odoriférantes.



Enfin, le 19, des huttes bâties en pierres
›rutes s'offrirent à leur vue : un instant
ıprès ils virent les bords fleuris de la rivière
Noun ou Wedinoun, en arabe *el-Wod-*
Voun, qui serpentait avec un doux mur-
nure sur un lit de cailloux. Plus loin des
aches, des ânes et des brebis paissaient
ur un vert gazon, et le lendemain divers
ıartis d'hommes montés sur de beaux che-
aux de race arabe bien tenus, bien dres-
és et pleins de feu, passèrent auprès d'eux.

Riley n'avait aperçu aucun indice de ma-
ıdies, et pas la moindre infirmité parmi
es habitans du Désert ; dès qu'il fut aux
ıays cultivés, il ne rencontra que des ma-
ıdes : plusieurs avaient les jambes enflées;
uelques-uns étaient affligés d'un mal
u'il crut être la lèpre ; d'autres éprou-
aient des douleurs aiguës dans toutes les
ıarties de leurs corps, et les femmes sou-
raient des seins. Le prenant, en sa qualité
e raïs ou capitaine, pour un homme ha-
ile en médecine, on venait partout le
onsulter. Le 23, aux approches des États
ıaures, une violente altercation, une lutte
orps à corps s'engagea entre les deux

fant, voulut
ndre ses esclav
un fils adop
es amateurs l
nsidérable en c
es. Sidi Hamet
, et finit par l'e
ire, après s'ét
son hôte, Si
donna du pain
encore vu en
teau sur ses
hra qu'il parti
n matin pour c
eur hôte, et qu
à son prétendu
: « Si ton ami
ens et payer l'
s, vous serez lib
pour m'avoir tr
vendus pour
er. J'ai combatt
im, la soif, la
famille ; car je
. Je me suis dé
s, sur la

fiant, voulut absolument emmener et vendre ses esclaves parmi lesquels se trouvait un fils adoptif de Riley, dont quelques amateurs lui offraient une somme considérable en chameaux et en marchandises. Sidi Hamet s'y opposait avec énergie, et finit par l'emporter ; mais à la couchée, après s'être long-temps consulté avec son hôte, Sidi-Hamet appela Riley, lui donna du pain, le premier qu'ils eussent encore vu en Afrique, l'interrogea de nouveau sur ses relations à Suérah, et déclara qu'il partirait lui-même le lendemain matin pour cette place, accompagné de leur hôte, et qu'il fallait que Riley écrivît à son prétendu ami une lettre, ajoutant : « Si ton ami veut remplir tes engagemens et payer l'argent pour toi et tes gens, vous serez libres; sans quoi tu mourras pour m'avoir trompé, et tes gens seront vendus pour ce qu'ils pourront rapporter. J'ai combattu pour toi, j'ai souffert la faim, la soif, la fatigue pour te rendre à ta famille ; car je crois que Dieu est avec toi. Je me suis défait de tout ce que j'avais, sur ta seule parole. Ainsi, va te reposer maintenant. »

Riley passa la nuit dans une vive anxiété. A qui écrire? il n'y connaissait personne. Il ne put fermer l'œil. Le lendemain, de grand matin, son maître lui dit : viens, écris! en même temps il lui remit un chiffon de papier grand comme la main, un peu de liquide noir à marquer et un roseau pour servir de plume. Riley, dans cette extrémité, peignit sa déplorable situation dans une lettre adressée à tout hasard aux consuls Anglais, Français, Espagnol ou Américain, ou à tout négociant chrétien à Magadore ou Suérah, en les conjurant d'avancer la somme nécessaire pour sa rédemption, montant à 920 piastres fortes et deux fusils à deux coups. Le septième jour, un voyageur vint annoncer qu'il avait rencontré Sidi-Hamet, content, à une journée de Suérah, et que Dieu lui avait accordé un bon voyage à cause de Riley. Enfin, le lendemain au soir, arriva l'hôte accompagné d'un Maure, apportant l'heureuse et trois fois heureuse nouvelle que Riley était racheté, et lui présentant une lettre. Son trouble et son émotion ne lui permirent pas de la lire lui-même, et l'obli-

gèrent à emprunter le secours d'un de ses compagnons d'infortune. Cette réponse était de M. Willshire, consul Anglais, qui, le 7 novembre, l'accueillit dans sa maison, à Mogadore, avec la plus généreuse humanité.

Pendant sa route, Riley obtint quelques renseignemens sur le nouvel état fondé par Sidi-Ichem (le Sidi-Héchem d'Adams.) Ce chef, qui passe pour un descendant des anciens rois de Suze, était alors de cinquante à soixante ans; il s'était établi dans des montagnes voisines de Widnoun, sur les confins du grand désert, d'où il commande la route des caravanes qui de Maroc se rendent au Soudan et à Tombuctou. Sa principale force consistait en quinze mille cavaliers bien armés, de race Berbère, continuellement recrutés de mécontents ou criminels qui se sauvaient des états maures. Aussi rusé que brave, il a toujours su défaire les troupes que le souverain de Maroc faisait marcher pour réduire ce dangereux rival de sa puissance.

La *Barbarie méridionale*, désignée quelquefois sous le nom de *Suse*, ou plus

convenablement sous ceux de *Vidnoun*, Wednoun, *Vled-de-Noun* ou Well de Noun, est bornée au nord et à l'est par la province maure de Haha et par le mont Atlas; au sud par le Désert, et à l'ouest par l'Océan Atlantique. Sa population, estimée à près d'un million, se compose de Maures, de Brebers ou Berbères, d'Arabes et de Juifs. Le sol est riche et très-fertile. On y cultive le froment, l'orge et le blé de Guinée ou millet, et plusieurs plantes potagères. La datte, la noix d'argali, l'amande douce et amère, l'olive, la figue, la grenade, l'orange et le citron y donnent des produits abondans. On y récolte aussi beaucoup de gomme arabique et de sandaraque. Ce pays, tout parsemé de petites villes, de cités et châteaux, tous entourés de hautes murailles et fortement barricadés, retrace le souvenir du moyen âge : chaque endroit a son commandant particulier qui est, du consentement général, le chef de la famille. Les habitans vivent ainsi sous une espèce de gouvernement patriarchal, qui les laisse parfaitement libres et indépendans.

Ils élèvent un grand nombre de chameaux, de chevaux, d'ânes, de mulets, de bœufs, de chevreaux et de moutons, qu'on fait rentrer toutes les nuits dans les villes ou châteaux pour empêcher qu'ils ne soient enlevés.

En cas d'attaque ou de danger de la part des Arabes errants, ou du souverain de Maroc, leur ennemi naturel, ils se réunissent tous pour la défense commune sous des chefs qui se sont montrés braves, entreprenants et dignes de leurs hommages. Ils ont pour armes des fusils montés à la mauresque, de grands coutelas, des poignards et des sabres ou cimeterres, et sont les meilleurs cavaliers du monde: leurs chevaux sont d'ailleurs fort beaux, de la véritable race arabe, et remplis d'ardeur.

On distingue aisément les *Maures* à leur teint brun et à leur habillement: ils portent la plupart du temps un turban, et, outre le haïk, un caflan ou gilet serré sur le corps. Ils vont armés de poignards ou de coutelas suspendus à leur cou par un cordon de laine filée rouge qui passe sur l'épaule droite. Le



manche de ces poignards est curieusement travaillé ; la pointe de la lame est recourbée en dedans comme celle d'une serpette. Au combat, ils les saisissent tout près de la lame, les élèvent au-dessus de leur tête, et manœuvrent ensuite avec tant d'adresse et de vigueur qu'ils ouvrent souvent d'un seul coup le corps de leur adversaire : ils ne s'en servent jamais pour parer.

Les *Brebers* ont une stature athlétique ; haute de 5 pieds 7 à 8 pouces (anglais), le teint basané quoique moins foncé que celui des Maures, le visage rond, les traits saillants ; le nez très-pointu, la bouche large, les lèvres fortes, la barbe épaisse, les yeux noirs, mais pas aussi vifs, aussi expressifs ni aussi intelligens que les Arabes. Leur habillement consiste en une espèce de chemise sans manches, faite de toile ou bien de guinée bleue, ou d'une grosse mousseline blanche qui leur passe sur l'épaule et descend aux genoux. Ils portent sur cette chemise le haïk et quelquefois le manteau (*sulam*), et les pantalons ou grandes culottes maures.

leur haïk, soit d'un turban de cotonnade blanche. Les hommes se font raser la tête au moins une fois par mois; leurs femmes sont invisibles comme celles des Maures. Ils sont orgueilleux, farouches et très-belliqueux. On les dit encore chauds et sincères dans leur amitié; implacables, cruels et vindicatifs dans leurs inimitiés, et dans le commerce adroits et trompeurs. Leur langage est un arabe corrompu. Peu d'entre eux savent lire et écrire; mais ils sont tous rigides observateurs de la doctrine et des cérémonies mahométanes.

Les principales places de la Barbarie méridionale qu'on rencontre en venant du Désert, sont: *Waldelein* ou Woud-Delheim, ville très-forte, de 10,000 habitants; *Widnoun*, grande ville de commerce et la plus considérable du pays; elle contient, suivant le calcul des Arabes, 30,000 habitants; *Sehelem*, qui en contient 4000, et *Stoka*, qui ne paraît être qu'une réunion de petits villages.

Si Riley n'a pu fournir beaucoup de données nouvelles sur la Barbarie méridionale, nous lui devons la relation

curieuse de deux voyages que son maître Sidi-Hamet avait faits antérieurement à Tombuctou, et au-delà de cette ville jusqu'à Wassanah.

Riley la transcrivit sous sa dictée, avec le secours d'un interprète, pendant le séjour de Sidi à Mogadore. Nous allons en extraire les principaux faits.

Sidi-Hamet, accompagné de son frère, fit son premier voyage à Tombuctou environ neuf ou dix ans avant l'époque de son récit, avec une caravane de trois mille chameaux et de huit cents hommes, commandée par le cheik de Waldelaim, qu'il joignit à Widnoun : il avait lui-même quatre chameaux chargés de haïks et d'autres objets de trafic. Ils se dirigèrent d'abord au sud pendant six jours, avant de sortir entièrement des montagnes ; puis, s'élevant sur le plateau du grand Désert, ils marchèrent quatre jours sur la terre ferme, et traversèrent pendant six autres les horribles collines de sable dont a parlé la relation de Riley, pour se tenir dans le voisinage de la mer et des sources : le vent y soufflait alors avec tant de violence, qu'il les ensevelissait

presque sous des nuages de poussière, et qu'ils eurent beaucoup de peine à se tenir de compagnie.

Au-delà, dix jours de marche sur un terrain uni, dur comme du pavé, les conduisirent aux puits Biblah. Ayant ensuite continué leur route au sud-ouest, pendant vingt jours, jusqu'au puits Kibir-Jibl, qu'ils trouvèrent à sec, ils furent obligés de faire encore six jours pour gagner la côte où ils rencontrèrent tous les dix jours des puits de très-mauvaise eau noire et saumâtre.

C'est ainsi qu'au bout d'un voyage de quatre lunes, y compris les jours de repos, pendant lequel 300 chameaux avaient péri de fatigue, ils parvinrent au sud du Désert et descendirent dans le pays de Soudan, chez les Arabes Bessebes (ou Lebdessebahs), qui leur cédèrent de l'orge et du maïs pour faire du pain. Toutes les tribus d'Arabes dans le voisinage desquelles ils passaient sur le Saharah s'étaient enfuies avec leurs effets pour ne pas être volées.

Après s'être reposés une lune entière, ils firent route à l'est, le long de la fron-

tière du Désert, ayant la plupart du temps de hautes montagnes en vue vers le sud, et arrivèrent dans deux lunes de plus près de Tombuctou, où la caravane s'arrêta dans une vallée profonde.

« Nous allions tous les jours, dit-il, auprès des fortes murailles de cette ville avec nos marchandises, (mais sans nos fusils), pour les échanger avec les nègres, qui nous donnaient en retour de la gomme, des anneaux d'or, de la poudre d'or, des dents d'éléphant, des esclaves et de beaux turbans. Ils avaient des vaches et des ânes en quantité, quelques moutons, de l'orge, du blé et du riz; mais, la petite rivière qui coule au pied du mur de l'ouest se trouvant à sec, les habitans étaient obligés d'aller chercher leur eau avec des ânes au grand fleuve qui est au sud de la ville, à deux lieues de distance. Nous fûmes obligés d'y aller nous-mêmes pour chercher notre eau et faire boire nos chameaux.

« Je n'allai jamais dans la ville, parce qu'on m'avait nommé capitaine de deux cents hommes qui furent, pendant tout le temps, chargés de la garde de la cara-

vane, afin de la défendre contre les Arabes voleurs et les bandes de Nègres qui rôdaient sans cesse autour de nous, pour enlever les chameaux lorsqu'il s'en écartait. Nous n'en perdîmes pourtant que vingt, et le cheik me donna, pour ma peine, une jolie petite esclave négresse qui est maintenant avec ma femme.

« Après être demeurés un mois et demi près de Tombuctou, la saison étant déjà fort avancée, nous en repartîmes par le même chemin, c'est-à-dire que, pendant une lune, nous tînmes l'ouest, tout le long de la lisière du Désert. Nous n'osions rien prendre sans le payer, ajoute naïvement le rapporteur; parce que nous avions peur des habitants qui sont un mélange d'Arabes et de Nègres, tous mahométans, mais en général une mauvaise race d'hommes : il y avait aussi beaucoup d'esclaves blancs parmi eux; j'en vis moi-même de 16 à 18, et un grand nombre de noirs. Ces vrais croyans ont de très-beaux chevaux, avec lesquels ils vont au sud des rivières, où ils attaquent, pillent, brûlent et prennent des villes, et emmènent les habitans en esclavage, s'ils ne

veulent pas croire au prophète de Dieu.

« Avant de nous porter au nord-ouest dans le Désert, pour atteindre le bord de la mer, nous nous arrêtâmes dans le *pays des Collines*, où nous fîmes paître et engraisser nos chameaux. Nous étions campés auprès d'une petite rivière, à une journée de distance d'une grande ville de Nègres, appelée *Jathrou*. Le cheik y acheta du blé, de l'orge et quarante bœufs pour notre provision. Enfin, nous rentrâmes sur le plateau du Désert, et dans trois lunes et demie de plus, nous regagnâmes Widnoun après une absence d'environ un an et demi. Nous perdîmes, pendant ce temps, cinq cents chameaux qui moururent ou furent tués pour nous nourrir, et depuis Tombuctou il nous mourut trente-quatre de nos gens et quatre-vingts esclaves. »

Le second voyage, entrepris deux années après, est plus riche en événemens. Sidi-Hamet et son frère Seid se joignirent avec huit chameaux à une caravane de plus de mille hommes, tous bien armés, et quatre mille chameaux dont près de la moitié appartenait à Sidi-Ichem ; aussi le cheik Sidi-Ishrel, l'un de ses amis, en prit le

commandement. Il fut déterminé qu'on irait en ligne droite à travers le Désert, dans la direction que prennent communément les *akkabaahs* (caravanes réunies) de Maroc, quoiqu'il y en eût eu plusieurs d'entièrement détruites en suivant cette route, c'est-à-dire, une tous les dix ou douze ans. Le nouvel emploi de 6 jours pour tourner la base des monts Atlas prouve que Widnoun est située bien avant dans les terres. Après avoir ensuite traversé pendant 15 jours un plateau dur, uni comme une glace, ils arrivèrent à une vallée profonde où six puits, sur vingt qu'il y avait, leur offraient de l'eau. Trois jours de marche ultérieure les conduisirent au milieu d'innombrables tourbillons de sable mouvant, chaud comme des charbons ardents et fin comme la poussière d'un chemin ou d'une chambre, où les chameaux s'enfonçaient à chaque pas jusqu'aux genoux. Au bout de six jours de cette course fatiguante, il s'éleva du sud-est un de ces vents terribles qui portent la destruction et la mort avec eux, et qu'on appelle le *vent du Désert*. Ne pouvant ni avancer ni reculer, dit Sidi-Hamet, nous

fûmes obligés de décharger nos bêtes, de mettre en tas nos marchandises et nos provisions, et de faire coucher les chameaux sur le ventre. La poussière sablonneuse, que le vent faisait voler de toutes parts, était si épaisse, que nous pouvions à peine nous voir et que nous éprouvions la plus grande difficulté à prendre notre respiration. Ainsi, nous nous prosternâmes la face dans la poussière, et nous nous écriâmes tous d'une voix : « Dieu puissant et miséricordieux, prends pitié de nous et sauve-nous la vie ! » Mais le vent continua de souffler d'une manière effroyable, et nous fûmes obligés de nous lever et de changer de place, quand le sable se fut tellement accumulé sur nous qu'il nous interceptait totalement l'air. Enfin le temps redevint calme, et nous nous traînâmes hors du sable sous lequel nous avions été si long-temps ensevelis. Mais nous n'en sortîmes pas tous ; car lorsque nous comptâmes notre troupe, il en manquait trois cents. Nous nous mîmes ensuite à tirer nos chameaux du sable sous le quel leurs corps étaient enterrés, et à les charger, ce qui nous prit deux jours. Il

en était mort environ deux cents. » (1)

Une plus grande calamité les attendait. Écoutons encore Sidi-Hamet :

(1) Jackson dans sa description de Maroc, extraite par M. Peltier, offre quelques nouveaux détails sur cette matière. Le vent chaud et impétueux qu'on appelle *shoume* ou *aschoume*, y est-il dit, change le Désert est une mer mouvante à laquelle les Arabes donnent, avec raison, la dénomination d'une mer sans eau (*el bahar billa maa*), bien plus dangereuse encore que les ondes perfides de l'Ocean. Ballotté par ces dernières, le pilote n'est jamais sans espérance ; mais dans ces régions affreuses, le voyageur ne peut attendre de sûreté qu'autant que le vent cesse. S'il continue, les caravanes les plus nombreuses sont ensevelies sous des montagnes de sable qui, semblables aux vagues agitées dans une tempête, s'avancent par ondulation, s'arrêtent et s'accumulent partout où elles rencontrent un objet qui leur oppose résistance, au point que, dans peu d'heures, il s'en trouve une montagne formée là où l'on n'apercevait qu'une plaine non interrompue ; lorqu'ensuite le vent tourne, il éparpille dans les airs ces montagnes nouvellement élevées et forme, au milieu de ce chaos, des abîmes entrouverts et des gouffres effrayants. Le voyageur, continuellement trompé par l'áspect du lieu, ne peut se reconnaître que par la position du soleil, de la lune ou des étoiles ; malheureusement, l'atmosphère obscurcie les prive encore souvent alors de cette ressource. Et pourtant les akkabahs

« Nous marchâmes ensuite aussi vîte que nous pûmes, pendant 24 jours, au travers de ce sable sec, brûlant et profond,

---

sont obligées la plupart du temps de plier subitement leurs tentes et de continuer leur route, quand le shoume se lève et chasse devant lui, tout le long du plateau, le sable qui s'attache à tous les objets fixes qu'il rencontre dans sa course. Savary, qui sacrifie souvent la vérité à la pompe du langage, a commis une grande erreur lorsque, dans la description qu'il a faite du Désert, il a dit : Malheur à celui qu'un tourbillon surprend au milieu de la solitude, s'il n'a pas une tente pour se mettre à couvert ; il est assailli par des nuages de sable brûlant qui lui remplissent les yeux, les oreilles et la bouche. » Hé bien, il s'en faut tellement que les tentes soient une protection sûre contre ces vents qu'elles sont bien plutôt funestes au voyageur ; car il est impossible de les maintenir debout, et si on ne les ploie pas sur-le-champ, elles sont bientôt, elles et tous ceux qu'elles contiennent, enterrées sous ces torrens de sable qui engloutissent tout. La nature desséchante de ce vent est telle qu'elle fait évaporer l'eau que les chameaux portent dans des outres. Réduits à la plus cruelle extrémité, les voyageurs ont donné, dans ces occasions, jusqu'à 500 piastres pour une écuellée d'eau, et l'on en donne ordinairement de 10 à 20. Même sur la côte de Maroc, tant que ce vent dure, il est impossible de demeurer dans les chambres hautes des maisons. En conséquene, les habitans se retirent dans

sans trouver la moindre trace de végétation. Enfin, nous arrivâmes aux puits renommés de *Haherah*; mais qui peut concevoir notre accablement et notre détresse, quand nous découvrîmes qu'il n'y avait pas une seule goutte d'eau dans cette grande vallée: il n'en était pas tombé depuis un an. Nos chameaux étaient presque expirants, quoique nous eussions jeté une partie de leur charge; la caravane elle-même se trouvait réduite à environ 600 hommes et 3500 chameaux. L'autorité du cheik Ishrel ne put presque contenir ces gens désespérés :

---

des appartemens souterrains, des caves ou des magasins au rez-de-chaussée, ne mangeant que des fruits, tels que le melon d'eau ou la figue de Barbarie; car la viande est dégoûtante quand elle est chaude, et souvent elle est gâtée avant d'être refroidie. Comme les murs des chambres à coucher sont en pierre, on les arrose de seaux d'eau aux approches de la nuit afin de les rendre habitables. La chaleur de ces murs est si forte, qu'en jetant de l'eau contre, cette eau fait le même effet et le même bruit que celle qu'on jette sur du fer rouge. J'ai senti la shoume à 20 lieues en mer, et je causai beaucoup d'étonnement au capitaine en lui faisant remarquer des particules de sable qui tombaient sur le pont.

on les voyait tous errants çà et là comme des furieux pour chercher de l'eau ; chacun ne songeait qu'à sauver sa vie et son avoir. Ce désordre dura deux jours, au bout desquels ils parurent sentir qu'on ne fait rien sans union. On se réunit pour creuser encore les différents puits ; mais après avoir travaillé sans succès pendant cinq jours, le découragement devint général, et toute subordination cessa. Le cheik, homme sage, conseilla de tuer tous les chameaux, à l'exception de trois cents des plus vigoureux, afin que l'eau qu'on leur trouverait dans l'estomac et leur sang pussent servir à conserver le reste en vie, ainsi que les hommes. La caravane refusa d'accéder à cet avis, quoique ce fût le meilleur qu'on put donner et suivre dans la circonstance ; personne ne voulait faire le sacrifice de sa propriété. Cheik Ishrel ordonna néanmoins à trente des hommes les plus âgés et les plus judicieux de choisir les trois cents chameaux qui devaient être gardés, et de les mettre à part. Tout se passa tranquillement ; mais lorsqu'ils allaient tuer les autres, il s'éleva une querelle violente qui ne tarda pas à

dégénérer en une horrible boucherie. Le cheik, bien qu'il fût un homme de Dieu, fut poignardé, et mon frère Seid blessé grièvement au bras. Deux ou trois cents hommes furent mis en pièces dans cette journée déplorable, et le sang des mourants fut bu avec avidité par ceux qui venaient de le répandre. Il fut aussi tué environ 500 chameaux, et les autres se désaltérèrent de leur sang et de l'eau qu'ils avaient dans le corps.

« Craignant que le carnage n'eût fin que lorsque tous auraient péri, comme je savais diriger une marche dans le Désert, et que Seid et moi étions fort robustes, nous tuâmes, au commencement de la nuit, quatre des six chameaux qui nous restaient, et nous engageâmes quelques-uns de nos amis à faire comme nous, pour partir immédiatement. Nous nous mîmes en route sans faire de bruit, trente hommes et trente chameaux. La nuit fut très-obscure et chargée de nuages ; il tonnait dans le lointain, comme si le Tout-Puissant eût voulu nous témoigner sa colère de nous avoir vus ainsi nous déchirer et massacrer les uns les autres : il ne tomba point de

pluie. Nous nous dirigeâmes au sud-ouest dans l'espoir de gagner *Djishlah*, autre puits. Le Désert était sec et dur, et nous ne rencontrâmes dans notre route que de petits enfoncemens par ci par là, avec quelques broussailles épineuses que nos chameaux avaient bientôt broutées en passant. Il en périt plusieurs, au point que le douzième jour, il ne nous en restait plus que 18, lorsque le Tout-Puissant nous sauva la vie en nous envoyant un orage de pluie. Nous fîmes ensuite route au sud pour atteindre la frontière méridionale du Désert ; puis nous nous acheminâmes vers un courant d'eau douce qui nous fut indiqué par quelques Arabes que nous rencontrâmes, et qui nous donnèrent du riz et du lait. Il nous était mort 9 hommes et plusieurs chameaux dans cette seconde traversée. »

Ces tristes débris d'une des plus belles caravanes arrivèrent ainsi près d'une petite ville nommée *Wabilt*, sur le bord d'une rivière large de 250 verges, appelée en arabe *El Wod Tenidj*, et par les Nègres *Gozén-Zaïr*: une crête de hautes montagnes paraissait dans un grand éloignement au sud-

ouest. Sensibles à la position de ces infortunés, les Nègres vinrent à leurs secours et leur donnèrent de la viande et du pain d'orge. Après s'être bien reposés, il poursuivirent leur chemin à l'est, dans le Soudan, en traversant pendant quatre jours un pays montueux et très-fertile ; mais se voyant trop gênés par les arbres, ils ne tardèrent pas à se rapprocher du Désert. Au bout de huit jours, ils trouvèrent la grande route, fréquentée par les caravanes, qui les conduisit dans deux jours à Tombuctou. On y attendait depuis long-temps la caravane de Widnoun, mais il n'en était arrivé personne avant eux, et il leur fut permis d'entrer dans la ville, après avoir remis toutefois leurs armes pour rester en dépôt jusqu'à leur départ.

Tombuctou, selon Sidi Hamet, est une grande ville, six fois plus peuplée que Mogadore, et renfermant par conséquent au moins 200,000 habitants. De fortes murailles de pierre et d'argile l'entourent. Elle a quatre portes qu'on ferme et garde soigneusement la nuit. La population est entièrement nègre, mais il existe un quartier, *millah*, séparé par un mur épais de la ville

principale avec laquelle il communique par une seule porte, et destiné aux Musulmans, maures et arabes qui obtiennent la permission de séjourner à Tombuctou. Les Nègres mahométans et les Maures y vivent tous ensemble au nombre d'environ trente mille, et se marient entre eux : ils ont peu de propriétés, et seulement un petit nombre d'ânes. La porte de leur enclos est barricadée tous les soirs, à la brune, et fortement veillée tant de jour que de nuit. Tout étranger, en y entrant, doit déposer son couteau entre les mains de l'officier du poste.

Le palais du Roi, vaste et très-élevé, se compose des mêmes matériaux que l'enceinte de la ville. Il y a beaucoup d'autres maisons de pierre, avec des boutiques d'un côté, où l'on vend du sel, des couteaux, des toiles bleues, des haïks, etc. ; la plupart des habitations, cependant, sont construites de gros roseaux, rondes et terminées en pointe ; le toît est fait avec des feuilles de dattier. Le Souverain, vieillard noir, très-gros, à cheveux blancs et d'une physionomie extrêmement douce, porte le titre de *Chegar*, qui signifie Sultan

ou Roi. Il a toujours une garde de cent hommes montés sur des mulets et armés de bons fusils, ainsi qu'une autre de cent hommes à pied armés de fusils et de grands couteaux. Il est vêtu d'une tunique blanche qui lui va de l'épaule aux genoux ; elle est très-ample, et serrée autour des reins par une écharpe rouge ou brune, et couverte d'ornemens d'or, d'argent, de pierres polies et de coquilles qui jettent un grand éclat au soleil. Il porte une espèce de turban richement orné qui s'élève en pointe, des pantalons mauresques et des pantoufles de maroquin rouge. Un long bâton de bois blanc, avec un lion en or au haut, qu'il tient toujours à la main, lui sert d'arme et de sceptre. Du reste, il semble gouverner ses sujets plutôt comme un père que comme un maître. Sidi-Hamet et ses compagnons ne l'ont vu que quatre ou cinq fois pendant les deux lunes qu'ils restèrent à attendre la caravane : il ne voulut jamais aller dans le Millah. Ses officiers et ses gardes ont des pantalons ordinairement rouges, quelquefois blancs ou bleus. Tout le monde va tête nue, à l'exception du Roi. Les hommes des classes supérieures portent générale-

ment des tuniques de cotonnade bleue, faites comme celle du Roi et diversement ornées ; les pauvres n'ont qu'une simple pagne autour du corps, et les esclaves une pièce d'étoffe pour couvrir leur nudité.

Les personnes du sexe sont fort grasses, mais belles. Leur vêtement consiste en une chemise légère ou robe de dessous, et en une tunique verte, rouge ou bleue, qui descend de la poitrine jusqu'audessous des genoux ; le tout est assujéti autour de leur taille avec une ceinture rouge. Elles se peignent, en certaines occasions, les joues et le front en rouge ou en jaune, et vont pieds nuds. Les femmes mariées ont, pour se coiffer, une espèce de capote de cotonnade ou de soie bleue, et mettent des mouchoirs de diverses couleurs. Elles portent de grands anneaux d'or à leur nez, des boucles plates à leurs oreilles, des chaînes d'or et des colliers d'ambre autour de leur cou, avec des images et des arrêtes de poisson blanches, arrondies, qui leur pendent sur la poitrine ; elles ont des bracelets à leurs poignets, et des anneaux à la cheville du pied. Mais, si elles aiment le luxe et la parure, elles sont encore

plus avides d'amusement et de nouveauté. « J'avais acheté, dit Sidi-Hamet, à Maroc, une petite boîte remplie de tabac, et je la fis voir aux femmes, en me promenant dans la principale rue de Tombuctou, qui est très-large. En peu d'instans il y en eût un grand nombre autour de moi; c'était à qui obtiendrait ma tabatière. L'une me faisait une offre, l'autre une autre; enfin, l'une d'elles, qui portait les ornemens les plus riches, me dit en mauvais arabe qu'elle me donnerait tous ses bijoux pour la boîte et son contenu. Je consentis au marché proposé, et elle se mit sur-le-champ à ôter ses boucles d'oreilles et de nez, ses chaînes avec les ornements qui y étaient appendus, ainsi que ceux qu'elle avait aux bras et aux pieds, et me les donna en échange. Ces bijoux pesaient plus d'une livre et avaient été fabriqués, d'or massif, à Tombuctou. Ma femme en porte maintenant une partie. »

Le Chegar, de même que les naturels du pays, diffèrent des Musulmans pour la religion, et suivent le culte des habitans du Soudan. Ils ne font leur prière qu'une fois dans les vingt-quatre heures, et seu-

lement lorsqu'ils voient la lune. Quand elle est cachée, ils ne prient pas du tout; mais ils dansent toutes les nuits. Ils n'ont pas de mosquées; ils ne savent ni lire ni écrire, et n'en sont pas moins honnêtes. La circoncision est en usage chez eux comme dans presque toute l'Afrique.

La ville de Tombuctou est dans une plaine entourée partout de collines, excepté au sud où la campagne s'étend jusqu'à la grande rivière qui coule à l'est. En y allant pour donner à boire aux chameaux, Sidi vit plusieurs bateaux faits de grands arbres creusés, dans lesquels des Nègres traversaient la rivière. Les caravanes restent campées à environ deux milles de distance, dans une profonde vallée, et apportent leurs marchandises près des murs de la ville, pour y faire des échanges avec les habitans. Il n'est permis aux étrangers d'entrer dans la ville que cinquante à la fois, et désarmés. Il s'y fait un très-grand commerce. Les Maures et les Barbaresques y apportent toutes sortes de draps et de cotonnades, du sel, du fer, des fusils, de la poudre, du plomb, des coutelas, du tabac, de l'opium, des épices, des par-

fums, des colliers d'ambre, des bijoux, et reçoivent en retour de l'ivoire, de la poudre d'or, de la gomme, des plumes d'autruche, des turbans très-curieusement travaillés, et des esclaves : ces derniers y sont amenés du sud-ouest, et vendus pour un haïk qui coûte environ deux piastres à Maroc.

Tels sont les principaux renseignemens fournis par Sidi-Hamet sur Tombuctou. Nous arrivons maintenant à la partie la plus importante et la plus contestée de sa relation. Après avoir attendu vainement pendant trois lunes les caravanes de l'Afrique septentrionale qui périrent toutes cette année, le Chegar résolut d'envoyer une partie des marchandises restées en magasin, à Wassanah, ville située loin de Tombuctou, dans le sud-est. Ayant en conséquence réuni un corps de trois mille hommes, bien armés de fusils, de lances et de coutelas, avec trois mille ânes et deux cents chameaux, il en donna le commandement à son père *Chelbaa*. Sidi-Hamet, son frère Seid et dix de ses compagnons y furent également engagés avec leurs chameaux, moyennant deux haïks pour cha-

cun, et un peu d'or qu'on promit de leur donner à leur retour. Il y avait environ deux cents Musulmans avec eux, mais le chef de la caravane n'en voulut permettre à aucun de garder ses armes, de crainte qu'ils ne les tournassent contre lui si l'on était obligé de combattre.

Ils se mirent en route au mois de choual, et arrivèrent en deux heures sur les bords de la rivière appelée, dans cet endroit, *Zolibib* (le Joliba de Park), et large de plus de 500 verges. Ils en cotoyèrent la rive gauche pendant six jours sur un pays plat et uni, à-peu-près dans la direction de l'est sud-est. Au-delà d'un bourg nommé Bimbinah, la rivière tournait encore plus au sud-est, à cause d'une haute montagne qu'on apercevait dans l'est. Ils poursuivirent leur route à travers un pays montagneux et boisé, en tirant vers le sud pendant quinze jours, au bout desquels ils se retrouvèrent sur le bord de la même rivière. Il y avait une petite ville peuplée de noirs ennemis de Tombuctou, mais amis du roi de Wassanah, qui ne les molestèrent pas, et leur vendirent même des vivres. Sur la rive opposée, on voyait deux

villes assez considérables, ainsi qu'un grand nombre de Nègres armés, mais qui n'osèrent ou ne purent traverser la rivière. Après y être demeurés cinq jours, en allumant chaque nuit, comme dans tout ce trajet, des feux afin d'écarter les bêtes féroces, nos voyageurs suivirent de nouveau, pendant trois jours, les sinuosités de la rivière dans la direction du sud-est. Ils employèrent ensuite six jours à franchir une crête de montagnes hautes et boisées, au sommet desquelles ils découvrirent, dans l'ouest, une chaîne très-considérable d'autres montagnes. Le flanc de celles qu'ils traversèrent était à pic du côté de la rivière. Redescendus pour la troisième fois sur ses bords, ils la trouvèrent, en cet endroit, extrêmement étroite et pleine de rochers, contre lesquels l'eau se brisait avec un bruit effrayant. Ils continuèrent pendant douze jours de marcher au sud-est par une route tortueuse, ayant toujours la rivière à leur droite, et traversant une foule de ruisseaux qui allaient s'y jeter : la rivière était redevenue large et paraissait très-profonde. Arrivés auprès d'un endroit où les Nègres la passaient dans des pirogues pa-

reilles à celles dont on se sert à Tombuctou, et que l'on pagayait avec des pièces de bois plates, ils se reposèrent une semaine. Enfin, après avoir marché pendant quinze autres jours, presque toujours en vue de la rivière, ils se virent près de Wassanah. Le Roi fit sortir toutes ses troupes pour se porter à leur rencontre; mais lorsqu'il apprit qu'ils venaient de la part et avec les marchandises de son ami Chegar, il les fit loger tous dans une enceinte carrée où ils demeurèrent deux lunes, occupés à échanger leurs marchandises contre de l'or, des esclaves et des dents d'éléphant.

La rivière qui baigne Wassanah porte le nom de *Zadi*; elle coule presque directement vers le sud, entre deux chaînes de montagnes peu distantes, et sa largeur est telle qu'on aperçoit à peine un homme sur la rive opposée. Cette ville, qui paraît contenir deux fois autant d'habitans que Tombuctou, est environnée de larges murailles, construites avec de grosses pierres simplement superposées. Sidi-Hamet eut la permission d'en faire le tour, accompagné de six Nègres; cette promenade lui prit un jour entier. Les murs forment un

carré et ont une grande porte à chacun des quatre côtés. Le pays environnant offre l'aspect d'une excellente culture : les champs sont semés d'orge, de blé et de légumes ; de belles rizières s'étendent tout le long de l'eau. Les environs sont en outre embellis par un grand nombre de villes et de villages, sur-tout de l'autre côté de la rivière. On y voit un grand nombre de bœufs, de vaches et d'ânes ; les poules et les œufs y abondent, mais les habitans ne paraissent posséder ni chameaux, ni chevaux, ni mulets, ni moutons, ni chèvres.

Les gens appartenant à la caravane pouvaient entrer dans la ville, mais seulement au nombre de vingt à la fois, encore fallait-il qu'ils fussent tous sortis avant la nuit. Le tour de Sidi-Hamet ne vint qu'au bout d'un mois. Il trouva presque tout l'intérieur rempli de huttes faites avec des pierres posées les unes au-dessus des autres, sans aucun ciment ; quelques roseaux mis en travers au haut des murs étaient couverts de larges feuilles de dattier, de palmier ou de cocotier. Les huttes communiquent entr'elles par des passages très-étroits. Le palais royal est élevé, vaste, de forme carrée,

construit en pierres liées avec une espèce de ciment blanc comme la chaux, quoique moins dur. Sidi-Hamet n'a pu obtenir la permission d'en voir l'intérieur, mais on lui affirma que le souverain avait cent cinquante femmes ou plus, et dix mille esclaves. Ce prince s'appelait *Olibou*, ce qui, dans l'idiôme du pays, signifie bon sultan ; il était de grande taille, mais tout jeune. Son vêtement consistait en une chemise blanche et en larges pantalons de couleur orange. Il mettait sur sa chemise un caftan ou froc d'étoffe rouge avec des manches, serré autour du corps, depuis la poitrine jusqu'aux hanches, avec des mouchoirs de soie de toutes les couleurs. Il avait aussi des bandes de soie d'une belle couleur passées autour des bras et des jambes. Ses cheveux étaient relevés par petites houppes, et il se couvrait la tête d'un chapeau très-haut, fait de jonc, coloré d'une manière très-jolie et orné de fort belles plumes. Il avait des sandales attachées avec des chaînes d'or. Sur ses épaules pendait une chaîne du même métal, à laquelle tenait un breloquet formé de pierres brillantes et de coquilles, qui éblouissait les yeux et lui tombait sur

la poitrine ; il portait au côté un grand poignard dans une gaîne d'or.

« Il monte, dit encore la relation, un animal énorme appelé dans le pays *ilfement*, trois fois aussi gros que mon grand chameau, et beaucoup plus haut, qui a un nez très-long et de grandes dents, et est presque aussi noir que les Nègres. Cet animal est si fort que, quand il est en fureur, il peut tuer cent hommes dans une minute. C'est là l'animal chez qui poussent ces grosses dents que nous portons de Tombuctou à Widnoun, et que vous appelez dents d'éléphant. (1) C'est le seul des animaux de cette espèce que j'aie jamais vu, mais on m'a dit qu'ils étaient en quantité le long de la rivière, au-dessous de Wassanah.

La garde du Roi se compose de deux cents Nègres à pied, dont cent armés de fusils, cinquante de longues lances et cinquante d'arcs et de flèches ; ils ont tous des coutelas au côté. Ils l'accompagnent

---

(1) Dans le récit de son premier voyage à Tombuctou, Sidi-Hamet désigna parmi les marchandises qu'il s'y procurait : « De grandes dents comme celles qu'on vend à Suéra. »



constamment lorsqu'il sort monté sur son gros animal. Il a aussi une armée très-considérable, combattant avec des armes à feu, des lances et des flèches.

L'habillement des principaux habitans consiste en chemises de toile blanche ou bleue, avec de petits pantalons. Quelques-uns portent par-dessus une robe assujétie par une ceinture ou écharpe de différentes couleurs. Les femmes sont généralement très-grasses et vêtues de robes ou tuniques bleues ou blanches, avec des ceintures de toutes couleurs. Elles portent au nez, aux oreilles, aux bras, aux chevilles des pieds et dans les cheveux un grand nombre d'ornements et bijoux en or, ainsi que des coquilles et des graines de verroterie ; les plus pauvres se bornent à s'envelopper les reins d'une pagne de cocotier. Les esclaves mâles vont entièrement nus, mais les femmes ont une pagne pour couvrir leur nudité. Ces esclaves sont en grand nombre, et l'on en tient plusieurs enchaînés : ils

nous donner de l'orge, du blé, du riz, du lait ou de la viande lorsque nous avions faim, bien que nous ne pussions pas converser avec eux dans leur langage. Mais ni le Roi ni le peuple ne prient Dieu comme les Moslemins. Aux époques de la nouvelle lune, ils célèbrent une grande fête, et dansent toute la nuit au son d'une musique accompagnée de chant qu'ils font en frappant sur des peaux tendues en travers d'un bois creux, et en secouant de petites pierres dans un sac ou dans une coquille. Quand il meurt quelqu'un de leurs amis, ils sautent, tombent, se déchirent la figure comme s'ils étaient fous. Ils ne savent ni lire ni écrire, et ils sont payens; aussi, ajoute-t-il charitablement, j'espère que le temps n'est pas éloigné où les fidèles et ceux qui craignent Dieu et son Prophète les convertiront à la vraie croyance, ou les chasseront de ce beau pays. »

Le récit de Sidi-Hamet offre encore sur la rivière qui baigne Wassanah, et sur le commerce qui s'y fait, des particularités d'un si haut intérêt, que nous devons y appeler toute l'attention du lecteur.

« Le Zadi ou Zolibib abonde en poissons,

et les habitans s'adonnent beaucoup à la pêche. Nous y vîmes aussi, et sur ses bords, beaucoup de poissons avec des pattes et de grandes bouches, qui peuvent courir rapidement à l'eau si quelqu'un s'en approche; mais on nous a dit qu'ils attrapent souvent des enfans nègres, et même quelquefois des hommes dans les pirogues. Ces pirogues sont faites de gros arbres taillés et creusés de manière à contenir dix, quinze et jusqu'à vingt personnes; il pouvait y en avoir, près de Wassanah, trois à quatre cents de différentes grandeurs. » Mais voici ce qu'il y a de plus important:

« Le frère du roi, poursuit la relation, dit à l'un de mes compagnons musulmans qui pouvait le comprendre, (car, pour moi, je ne le pouvais pas) qu'il se préparait à descendre prochainement le fleuve avec soixante pirogues et cinq cents esclaves, en se portant d'abord vers le sud, ensuite à l'ouest où il trouverait les grandes eaux, pour y vendre ses esclaves à des hommes pâles qui venaient de bien loin sur de grands navires, et apportaient en échange des fusils, de la poudre, du tabac, des étoffes bleues, des couteaux, etc. Il ajouta qu'il

Il fallait au moins trois lunes pour se rendre au terme de son voyage, et qu'il s'écoulerait plus de vingt lunes avant qu'il pût être de retour, à cause de la nécessité de revenir par terre, mais qu'alors il serait très-riche.

« Nous vîmes, continue Sidi-Hamet, plusieurs marchands qui avaient fait le même voyage, avec des esclaves et des dents (d'éléphant.) Ils affirmaient que les hommes pâles demeuraient dans de grandes pirogues, qu'ils possédaient des armes à feu grosses comme leurs corps, produisant un bruit semblable à celui du tonnerre, et pouvant détruire cent pirogues nègres et tous les hommes embarqués dessus, si l'on s'en approchait de trop près. »

Pendant le séjour de Sidi-Hamet à Wassanah, qui tombait dans les mois de mars et d'avril, il plut presque tous les jours. Chelbaa remporta de Wassanah trois cents esclaves, une grande quantité de dents d'éléphant, des pierres brillantes, des coquilles et de l'or, et revint à Tombuctou par la même route, après une absence de huit lunes. Sidi-Hamet obtint le salaire promis, et s'en retourna chez lui avec une

caravane des côtes barbaresques, qui [illegible]va quelque temps après.

Cette relation, en la supposant exacte, est d'une double importance. Elle offre d'abord un témoignage positif en faveur de l'identité du Niger et du Congo, et détruit, par des renseignemens locaux, quelques-unes des plus puissantes objections qui aient été élevées contre cette hypothèse. Elle nous fait aussi connaître, dans ces contrées intérieures, une population très-considérable, et présente des marques d'une civilisation supérieure à tout ce qu'on avait jusqu'alors observé chez les Nègres. Nous appuierons particulièrement sur la construction de larges murailles et de grandes maisons de pierres, ainsi que sur l'art d'apprivoiser l'éléphant. Mais l'authenticité de cette relation mérite un sérieux examen. Les témoignages rendus à la probité, à la véracité de Riley sont si respectables, son récit pourrait, d'ailleurs, être si facilement contredit ou démenti par M. Wilshire, par Sidi-Hamet lui-même, qu'il n'est guères possible de mettre en doute sa sincérité. Quant à celle de Sidi-Hamet, nous avouons que nous ne sommes pas

disposés, en général, à recuser absolument le témoignage des Africains sur ce qu'ils ont vu et qu'ils n'ont aucun intérêt à déguiser. Sa description de Tombuctou s'accorde avec celle d'Adams, à quelques différences près, qui proviennent sans doute de la négligence ou de l'incapacité des observateurs, et qui tendraient d'ailleurs à écarter tout soupçon de plagiat, si l'on ne savait pas que l'ouvrage de Riley s'imprimait en Amérique au moment où Adams faisait son récit à Londres. Il en est de même du nom de *Zolibib*, qui correspond au *Joliba* de Park, au Gullu (Goullou) ou Julbi (Jolbi) d'Horneman. Ce dernier affirme en outre que cette rivière, dans la partie orientale de son cours, est appelée *Zad*, et que là, elle tourne rapidement vers le sud. Burkhardt, qui voyageait sous le nom de Cheik-Ibrahim, informé de la relation d'Adams par l'analyse du Quarterly-Review, écrivit que les données, fournies par ce matelot sur Tombuctou, s'accordent parfaitement avec ce qu'il a pu en apprendre par des marchands arabes qu'il rencontra dans la Nubie. Trouverait-on singulière la destruction

de toutes les caravanes dans la même année, destruction qui détermina l'expédition à Wassanah ; alors nous ferions observer que ces accidens ne sont pas rares, et que M. Jackson dit expressément qu'en 1805, année qui coïncide avec l'époque désignée par Sidi-Hamet, une caravane de deux mille personnes périt en entier.

Une des principales objections contre l'exactitude de Riley a été tirée de quelques passages où il paraît confondre l'est avec l'ouest, ou le sud avec le nord. Sans repousser l'objection par la remarque que c'est une de ces fautes, la plupart du temps typographiques, qu'on rencontre partout, nous convenons volontiers qu'elle paraît être presque habituelle aux marins américains, puisque Paddock l'a commise plus fréquemment encore ; mais en conclurons-nous que toute la relation est fausse ? d'ailleurs, ce qui peut nous sembler une erreur, n'en est pas toujours. Dans un pays qu'aucune route artificielle ne traverse, dans le Désert sur-tout où le pied ne laisse aucune trace, les voyageurs ne marchent pas en ligne droite vers le lieu de leur destination ; mais ils se détournent

et louvoient souvent à de grandes distances, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre et souvent presque opposée à la précédente, suivant la situation des puits, des oisis et des douhars.

Quoi qu'il en soit, tous ceux qui ont connu Riley, soit en Afrique et en Europe, soit en Amérique, en parlent comme d'un homme estimable, probe, sincère, intelligent et très-instruit pour un marin. Il a reçu des étrangers comme de ses compatriotes, à Mogadore, à Tanger, à Gibraltar et à New-York, des preuves du plus vif intérêt; il a été encouragé par M. Monroe lui-même à publier son ouvrage: comment eût-il voulu en imposer? comment l'eût-il pu? Pour éviter tout reproche possible, il sépare avec soin ses raisonnements du récit des faits, et ces raisonnements mêmes ne décèlent pas un songecreux. Si, persuadé de la véracité de son libérateur, il croit devoir expliquer comment le Niger peut aboutir à la côte de Guinée; n'a t-il pas pour lui l'autorité de Léon l'Africain qui, donnant à la Guinée (Ginea ou Ginnie) Gualata, Tombout et Melli pour limites, a dit, il y a trois siècles:

« elle (la Guinée) s'étend à environ 500 milles, depuis le Niger, *dont elle suit le cours, jusqu'à la mer*; » et nous doutons avec raison que l'un ou l'autre ait eu connaissance de ce passage pour y construire un système. Riley était si loin de mettre une importance particulière au récit de Sidi-Hamet, ou de pressentir l'influence que cette découverte peut avoir sur la décision d'une question vivement agitée parmi les géographes, que le frontispice de la première édition originale de son ouvrage n'en fait pas seulement mention. Sidi-Hamet n'est entré dans des détails sur ses aventures que pour satisfaire la curiosité de M. Wilshire, son hôte, et de Riley; celui-ci en a consigné le récit dans le style même du narrateur, qui diffère entièrement du sien, il l'a consigné fidèlement, tel qu'il l'entendit, à l'aide d'un interprète maure au service du consul, de manière qu'on y trouve des locutions vagues et des termes équivoques qu'un romancier aurait évités. Sidi-Hamet, lui-même, n'est pas un aventurier obscur. M. Dupuis et Adams l'ont connu; divers marchands maures et arabes, qui ont visité M. Wils-

hire pendant que Sidi-Hamet logeait chez lui, déclarèrent qu'ils se rappelaient fort bien de l'avoir vu précédemment à Tombuctou, et que la description qu'il faisait de cette ville était exacte. M. Renshaw, ci-devant vice-consul Britannique à Mogadore, écrit de même que le récit de Sidi-Hamet s'accorde, dans les points principaux, avec les descriptions qu'il a entendu faire de la capitale du Soudan, par divers Maures qui y avaient été. Trouver suspect cet accord unanime, c'est renverser la base de toute connaissance historique.

Concernant la place qu'il faudrait assigner à Wassanah sur les cartes, le savant Barrow pense qu'en admettant deux mois de voyage effectif, à raison de quinze milles anglais par jour qu'un âne peut fort bien faire, cette ville doit être située par environ 7° de lat. N., et 14° de long. E.

CHAPITRE IV.

Voyages dans l'Afrique Centrale, par le nord-est.

Etablissement de l'Association Africaine. — *Ledyard.* — *Lucas.* — Description du Fezzan, du Bornou et du Cashna.

L'ANNÉE 1788 devint le commencement d'une nouvelle ère dans les annales des découvertes en Afrique. Ce ne furent pas l'intérêt mercantile, la soif de l'or qui, cette fois, guidèrent les voyageurs. Une société se forma d'hommes éminens par le rang, la fortune, et plus encore par leur zèle ardent pour les sciences et l'humanité. Etendre les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, connaître enfin ces vastes régions, depuis si long-temps et si complètement inconnues à l'Europe, effacer ainsi la honte que jetait cette ignorance

sur le monde civilisé ; tel était leur but. Il fallait, pour une telle entreprise, trouver des hommes courageux, instruits, intelligens ; il fallait une somme considérable. Chacun des membres de l'association souscrivit pour une contribution annuelle. L'administration des fonds, le choix des missionnaires à employer aux découvertes, la correspondance, en un mot toutes les opérations furent confiées aux personnes suivantes, élues au scrutin: Lord Rawdon (actuellement marquis d'Hastings), l'évêque de Llandaff, sir Joseph Banks, M. Beaufoy et M. Stuart. Le résultat de leurs travaux a donné un nouveau lustre au nom Britannique, et reculé de beaucoup les bornes des connaissances humaines ; ils ont eux-mêmes acquis une gloire solide et des droits plus réels à l'admiration de leurs contemporains, que bien des personnages dont les noms tiennent le premier rang dans l'histoire. Mais il faut rendre compte de leurs opérations.

M. *Ledyard*, le premier missionnaire géographique employé par l'Association, était Américain de naissance. Entraîné dès sa jeunesse par le désir d'explorer des con-

trées inconnues, il avait vécu plusieurs années parmi les sauvages de l'Amérique, pour étudier leurs mœurs et leurs habitudes. Il avait fait le tour du monde avec le capitaine Cook, et consenti à servir, dans cette expédition, en qualité de caporal de marine, pour ne pas perdre une occasion si favorable de s'instruire. Après ce voyage, Ledyard résolut de parcourir le vaste continent de l'Amérique, depuis la Mer Pacifique jusqu'à l'Océan Atlantique, en partant de la côte nord-ouest qu'il venait d'observer en partie avec Cook, et en se dirigeant vers celle de l'est, qu'il connaissait déjà. Empêché de partir à cet effet avec une expédition commerciale pour le Sund de Noutka, il entreprit de se rendre par terre au Kamschatka. Arrivé à Stockholm après avoir traversé le Danemarck, il essaya de passer seul le golfe de Bothnie sur la glace; mais le milieu n'étant pas gelé, notre voyageur se vit obligé de revenir sur ses pas. Se dirigeant ensuite vers le cercle arctique, il tourna l'extrémité du golfe, et, en longeant le bord oriental, atteignit Pétersbourg où il arriva sans bas, sans chaussure, et privé de tout

moyen de s'en procurer. Son accoûtrement extraordinaire attira l'attention de l'ambassadeur du roi de Portugal, qui l'invita à dîner, et lui donna vingt guinées sur le crédit de sir Joseph Banks. Ce même ambassadeur lui fit obtenir la permission d'accompagner un convoi d'effets et de provisions qui partait pour Yakoutz en Sibérie, à six milles est de Pétersbourg. De Yakoutz, Ledyard poussa jusqu'à Okhotsk, ville située sur la Mer Kamschadale. Arrêté par les glaces qui l'obstruaient, il retourna au premier endroit pour y passer l'hiver. A Yakoutz, il fut saisi par deux soldats russes, au nom de l'Impératrice, placé dans un traîneau et conduit, au cœur de l'hiver, à travers les déserts de la Tatarie septentrionale jusqu'aux frontières de la Pologne, où la liberté lui fut rendue, avec menace de la potence s'il remettait jamais le pied en Russie. Il arriva à Kœnigsberg dans un état de dénûment absolu. Le nom de sir Joseph Banks le tira encore une fois d'embarras, et lui fit obtenir cinq guinées au moyen desquelles il revint en Angleterre. Il se présenta tout de suite chez son protecteur, qui lui communiqua le plan de la

Société, et lui désigna la route par laquelle il souhaitait que l'Afrique fût explorée. Ledyard ayant accepté sur-le-champ: quand pourrez-vous partir ? demanda sir Joseph ; demain matin ! répondit sans hésiter l'infatigable voyageur. Sir Joseph Banks déclare qu'à cette entrevue il fut frappé de son maintien mâle, de sa large poitrine, de son air ouvert et de la vivacité de son regard. Quoiqu'il fût d'une taille ordinaire, son extérieur décelait une grande vigueur, et sa physionomie une extrême activité. Comptant pour rien les distinctions établies par le hasard dans la société, il semblait s'estimer l'égal de tous : toutefois ses manières, sans être polies, n'étaient point dépourvues d'agrément et d'affabilité. Original, pénétrant, étendu, son génie sans culture, incapable de se soumettre à aucune règle, se moulait, pour ainsi dire, sur les circonstances. De l'énergie naturelle de son esprit naquirent sa curiosité, son goût aventureux, son intrépidité ; mais, grâces à son excellent jugement, il sut réunir la prudence à la force. Ce fut à cet homme singulier, formé pour les entreprises périlleuses, que l'on confia la grande tâche

de traverser l'immense continent de l'Afrique, de l'est à l'ouest, par la latitude présumée du Niger. Muni de ses instructions, et de lettres de recommandation, Ledyard mit à la voile de Londres le 30 juin 1788, et débarqua trente-six jours après dans le port d'Alexandrie. Parvenu au Caire le 19 août, il visita les marchés d'esclaves et se lia avec les marchands qui composent les caravanes. Il obtint par ces moyens, généralement négligés, mieux qu'il n'eût pu faire par toute autre méthode, et à moins de frais, des notions excellentes sur les nations de l'Afrique intérieure, leur commerce, la position des places, la nature des pays, la manière d'y voyager, etc., etc. Déjà il avait annoncé à l'Association que sa première dépêche serait datée du Sennaar, lorsque des contrariétés sans nombre, occasionnées par les retards multipliés de la caravane avec laquelle il devait partir, lui causèrent une fièvre bilieuse à laquelle il succomba, malgré les soins des plus habiles médecins du Caire et de M. Rosetti, consul de Venise.

Quoique la Basse-Egypte, si souvent décrite, n'offre plus un champ neuf à l'ob-

servation, nous consignerons ici quelques remarques de Ledyard, qui portent l'empreinte de son esprit original.

Des Egyptiens. — Les villages sont un amas confus de misérables huttes de bousillage d'une horrible saleté, remplies de poussière, de vermine et d'insectes, en proie à toutes les malédictions de Moïse. Il regarde comme le type original de la race nègre, les Coptes, dont le nez et les lèvres ont la même conformation, quoique leur chevelure ne soit pas laineuse, mais seulement crépue comme celle des mulâtres. En Egypte, la couleur et les traits varient plus que dans toute autre contrée au même état de civilisation. Les momies sont couvertes de la même étoffe qu'emploient aussi les Tatars. Les Arabes ont l'usage de se tatouer, à l'instar des insulaires de la Mer du Sud. Presque toutes les femmes se tatouent le menton par des lignes perpendiculaires qui partent de la lèvre inférieure, comme chez les femmes de la côte nord-ouest d'Amérique ; elles se teignent les ongles en rouge, de même que les Cochinchinoises et les Tatares du nord. On retrouve, dans les jeux publics,

les machines employées en Russie : ce sont ces larges roues aux extrémités desquelles des siéges suspendus servent à faire circuler les personnes alternativement les unes au-dessus des autres. Les tambourins et les flûtes, principaux instrumens de musique du pays, ressemblent à ceux des sauvages de la mer du sud ; leur tambourin est celui d'Otaheiti ; leur flûte se compose de deux tubes de roseaux, l'un plus court que l'autre. Quand les femmes sont présentes aux divertissements, elles font, avec leurs lèvres, un bruit pareil au coassement des grenouilles, et particulièrement dans les cérémonies nuptiales. Les chiens d'Egypte et ceux d'Otaheiti sont d'une même race. Ledyard remarqua, parmi les Arabes, une femme parfaitement blanche : on trouve également des individus blancs parmi les insulaires de la Mer du Sud et parmi les naturels de l'isthme de Darien. Les Arabes combattent avec de longues lances, comme les peuples de la Nouvelle-Zélande ; ceux qui habitent le désert, montrent, comme les Tatars, un invincible attachement à la liberté, attachement qui n'a été affaibli ni par l'influence des arts, ni mo-

difié par aucune espèce de gouvernement.

Des Caravanes. — Les Mahométans en Afrique, ainsi que les Russes en Sibérie, sont des troupes de marchands vagabonds, superstitieux et entreprenants. Une fois déterminés à partir, rien ne peut les détourner de leur projet. Comme ils ne pourraient subsister à travers l'Afrique sans commercer en route, leurs voyages ont toujours le double but de la religion et du commerce ; on ne les rencontre jamais sans qu'ils fassent des affaires. Ils parcourent le Sennaar, le Darfour, l'Ouangara, l'Abyssinie, sans posséder presque la moindre notion géographique, puisqu'ils n'en ont pas besoin pour chanter, danser et trafiquer. Ils prennent au Darfour des esclaves, de la gomme, des dents d'éléphant. Les esclaves du Darfour sont grands, bien faits, robustes, très-noirs, et parfaitement semblables aux Nègres de Guinée par les traits de la figure et leurs cheveux laineux. M. Rosetti évaluait à vingt mille le nombre des esclaves nègres annuellement importés en Egypte. Ces caravanes portent au Sennaar des bijoux de peu de valeur, du savon, de l'antimoine, des toiles rouges,

des rasoirs, des ciseaux, des miroirs, des grains de verroterie, qu'ils échangent contre de l'ivoire, de la gomme, des chameaux, des plumes d'autruche et des esclaves. Le roi du Sennaar prend part à ce commerce ; il est non seulement intéressé dans les caravanes du pays, mais encore il entretient au Caire un agent qui achète et traite en son nom. Parmi des esclaves arrivés du Sennaar, trois attirèrent l'attention de M. Ledyard par la couleur olive de leur teint, leur physionomie spirituelle, et surtout par la forme extraordinaire de leurs têtes excessivement longues, étroites et protubérantes. La caravane du Sennaar est beaucoup plus riche que celle du Darfour, quoique les objets de leur commerce soient à-peu-près les mêmes. On ne sera pas surpris de cette différence, si l'on considère combien de circonstances peuvent influer sur le commerce intérieur de l'Afrique, outre la longueur des voyages et la nature des marchandises. Les sables mouvants, arides, embrâsés, qu'il faut traverser, les vents pestilentiels, suffocants qui portent la stérilité et la mort dans ces affreux déserts où le créateur de la nature semble

avoir oublié d'achever l'ouvrage entrepris ; les habitudes et le caractère farouche des tribus sauvages qui se partagent avec les bêtes féroces l'empire de ces plages brûlantes, suffisent pour effrayer l'avidité du marchand le plus hardi, et le zèle du pèlerin le plus superstitieux.

Le royaume de Wangara (*Ouangara*), où les caravanes se rendent aussi, produit beaucoup d'or, suivant le rapport de Ledyard ; mais, ainsi que le roi du Sennaar, le souverain de ce pays a des intérêts dans le commerce, et, pour tromper les étrangers autant que pour les empêcher de connaître exactement l'étendue de ses richesses, il varie, dit-on, continuellement le prix de l'or, son principal moyen d'échange; il en laisse sortir, selon les circonstances, une plus grande ou plus petite quantité, et quelquefois rien du tout. Une caravane met cinquante jours pour se rendre du Caire au Fezzan, et quatre-vingt-dix jours du Fezzan à Tombuctou. Les caravanes font ordinairemsnt vingt milles par jour, ce qui donne, pour la distance du Caire au Fezzan, environ mille milles, et pour celle du Fezzan à Tombuctou,

dix-huit cents milles. Du Caire au Sennaar on compte six cents milles.

Telles sont les principales observations de Ledyard. Elles dénotent une grande pénétration, un jugement appuyé, non sur de vaines théories, mais sur l'expérience, un esprit dégagé de toute prévention nationale, et formé par le commerce des hommes eux-mêmes ; elles suffisent pour faire vivement regretter que Ledyard n'ait pas achevé sa difficile entreprise. Celui qui, dans un état de dénûment presque absolu, avait pu pénétrer dans les régions glacées de la Tatarie et vivre parmi leurs grossiers habitans, celui qui avait su apprivoiser la férocité des Maures d'Egypte et captiver leur bienveillance, aurait certainement obtenu le meilleur accueil des Nègres, naturellement bons et hospitaliers, sans l'accident fatal qui interrompit ses travaux. Les remarques de cet excellent observateur sur le caractère des femmes font également honneur à son cœur et à son jugement. « J'ai toujours observé, dit-
» il, que les femmes, dans tous les pays,
» sont polies, obligeantes, douces, sen-
» sibles, humaines; qu'elles sont vives,

» gaies, et cependant craintives et mo-
» destes: jamais elles n'hésitent, comme
» les hommes, lorsqu'il s'agit d'une action
» généreuse; sans hauteur, sans fierté,
» sans arrogance, elles se montrent tou-
» jours bienveillantes, affables, sociales,
» et si la nature les a faites plus faibles,
» plus sujettes à faillir que l'homme, elle
» leur a donné aussi plus de vertus, plus
» de dispositions à faire le bien. Jamais je
» ne me suis adressé avec le langage de la
» décence et de l'amitié à une femme, ci-
» vilisée ou sauvage, sans en obtenir une
» réponse honnête et affectueuse. Il n'en
» a pas été toujours de même avec les
» hommes. En traversant les plaines arides
» du Danemarck inhospitalier, le pays des
» braves Suédois, les glaces de la Laponie,
» la rustique et grossière Finlande, la bar-
» bare Russie, les vastes régions que par-
» court le Tatar errant; lorsqu'il m'est
» arrivé d'avoir faim, soif ou froid, d'être
» mouillé, malade ou fatigué, les femmes
» se sont toujours montrées bonnes et se-
» courables envers moi, et partout égale-
» ment; et relevant encore cette vertu, si
» justement nommée bienveillance, par la

» manière de la pratiquer, leurs secours
» ont toujours reçu un nouveau prix de la
» grâce prévenante avec laquelle ils étaient
» offerts : quand j'avais soif, elles me don-
» naient la boisson la plus agréable au goût;
» quand j'avais faim, on me présentait le
» morceau le plus gros et le plus délicat.

Malgré la bonté des femmes, Ledyard paraît avoir éprouvé souvent tout ce que la misère a de plus cruel : « Je suis familiarisé
» avec la peine, disait-il la veille de son
» départ pour l'Afrique ; j'ai enduré tous
» les genres de besoin, toutes les souf-
» frances ; j'ai su ce que c'est que de re-
» cevoir des alimens comme une charité
» qu'on croit faire à un fou, et plus d'une
» fois je me suis vu forcé de recourir à ce
» rôle abject pour me soustraire à des ca-
» lamités plus affreuses ; ma détresse a été
» plus grande que je ne l'ai jamais dit, que
» je ne le dirai jamais à aucun homme ; les
» maux que j'ai soufferts ne peuvent se
» peindre, il est impossible de s'en former
» une idée exacte : cependant, quelque
» terrible qu'en soit le souvenir, il n'a pu
» me détourner de mon projet. Si je vis,
» je remplirai fidèlement, et dans toute

» leur étendue, les engagemens que j'ai
» pris avec la Société; si je péris dans l'en-
» treprise, mon honneur sera sauf, car
» la mort annulle toutes les obligations. »

M. *Lucas*, autre agent de l'Association, également chargé de visiter les contrées intérieures de l'Afrique, avait été, dans son enfance, envoyé à Cadix pour y acquérir toutes les connaissances nécessaires au commerce. Capturé à son retour par un corsaire de Salé, et conduit à la cour de Maroc, il y demeura trois ans avant de recouvrer sa liberté. Après sa délivrance, s'étant rendu à Gibraltar, il fut nommé vice-consul et chargé d'affaires à Maroc, où il résida seize ans. Revenu en Angleterre après cette mission, il obtint la place d'interprète de la Cour pour les langues orientales. Quelque temps après, il exprima le désir d'entreprendre, avec la permission du roi, un voyage pour le service de la Société, dans la partie de l'Afrique que sa connaissance parfaite des mœurs, des usages et du langage des Arabes le rendait capable de parcourir avec succès. Non seulement le roi lui accorda cette permission, mais il lui continua son traitement pendant

son absence. L'Association chargea M. Lucas d'aller, en traversant le désert de Sahara, de Tripoli au Fezzan, royaume dépendant en quelque sorte de la régence de Tripoli, et avec lequel les marchands d'Agadez, de Tombuctou et des autres villes de l'intérieur, avaient établi des communications régulières. Il devait transmettre, par la voie de Tripoli, tous les renseignemens qu'il pourrait obtenir sur les régions intérieures de l'Afrique, soit des habitans de Fezzan, soit des marchands qui s'y rendaient, et revenir en Angleterre par la Gambie ou par la côte de Guinée.

Ces divers arrangements convenus, M. Lucas s'embarqua à Marseille, le 18 octobre 1788, et arriva le 25 du même mois à *Tripoli*. Le sol de cette ville est si bas qu'on en apperçoit à peine les édifices à la distance d'un mille, mais une forêt de dattiers, étendue comme un vaste rideau derrière la ville, et s'élançant du flanc des montagnes sur les hauteurs qui bornent l'horizon au midi, offre une perspective admirable. Capitale d'un empire jadis très-puissant, Tripoli porte les indices d'une décadence rapide. En effet, quoiqu'elle ait

seulement quatre milles de circonférence, ses limites étroites sont trop vastes pour sa population actuelle.

L'ancien ambassadeur de Tripoli en Angleterre se chargea de présenter M. Lucas au bey ou pacha, qui lui demanda, d'un air inquiet, quel était le but de son voyage au Fezzan, où jamais aucun chrétien n'avait essayé de pénétrer. M. Lucas répondit qu'il se proposait de visiter les antiquités Romaines, qu'on disait exister en grand nombre dans ce royaume, et d'y recueillir des plantes médicinales. Le bey parut satisfait de cette réponse, et lui promit sa protection. Bientôt après, M. Lucas apprit la révolte de quelques hordes d'Arabes tributaires, qui ravageaient les frontières de Tripoli. On leva des troupes pour marcher contre eux, aussi-tôt que la saison fournirait suffisamment de fourrages pour la cavalerie.

Dans l'intervalle, deux chérifs arrivèrent du Fezzan avec des esclaves, du séné et d'autres objets de commerce. Exempts de toute crainte pour leurs personnes et leurs propriétés, en leur qualité de descendans du Prophète, ils ne jugèrent pas nécessaire

d'attendre le rétablissement de la paix, et se disposèrent à repartir sur-le-champ, offrant à M. Lucas de le prendre sous leur protection. Fauwad, l'un d'eux, âgé d'environ trente-cinq ans, était gendre du roi du Fezzan; l'autre, plus âgé, se nommait Imhammed. Le bey, informé de cette offre, en marqua son approbation et fit présent à M. Lucas d'une mule superbe. Le fils du bey y joignit une tente, et une lettre de recommandation pour le roi du Fezzan; mais presqu'aussitôt le bey révoqua son consentement, et lui ordonna de différer son voyage jusqu'après la réduction des Arabes rebelles. Les chérifs furent aussi affligés que M. Lucas de ce contre-temps, parce qu'ils avaient déjà écrit au roi du Fezzan qu'ils lui présenteraient bientôt un chrétien venu d'un pays lointain, après un voyage de plusieurs mois, sans autre dessein que de visiter le royaume du Fezzan et de présenter ses hommages au souverain de cette contrée. Ils craignaient que le roi, en se voyant trompé dans son espérance, ne fût irrité au point de leur faire répandre de la cendre sur la tête, humiliation la plus grande que puisse éprouver un chérif.

Leurs instances et les représentations d'un vieillard de la classe des Marabouts, regardés comme des saints, déterminèrent le bey à retirer sa défense, d'autant plus facilement que les rebelles venaient d'évacuer le canton que M. Lucas était obligé de traverser. Le 1er février 1789, la petite caravane quitta donc Tripoli, et se dirigea vers le Fezzan par la route de Mesurate, moins courte, à la vérité, que l'ancienne route par Guariano, mais aussi beaucoup moins exposée aux incursions des tribus voleuses Houled Ben Soliman et Beniolid. Les marchandises lourdes appartenant aux cherifs furent envoyées, par mer, à Mesurate.

Au-delà de Tajara, misérable village composé de quelques huttes d'argile, les unes couvertes en terrasse les autres en chaume, ils campèrent la nuit sur une éminence de sable, après avoir rangé leurs marchandises en cercle, placé leurs nattes au centre et fait allumer des feux alentour. Les chérifs soupèrent amicalement avec M. Lucas. Après le lavement des mains, devoir dont chacun s'acquitte en plongeant sa main dans la même eau que ses compagnons, ils prirent le café, fumèrent du tabac et se

couchèrent ensuite pour dormir, tout habillés, sur le sable, sans autre préservatif contre la froide rosée de la nuit que leurs haïks ou couvertures. Le second jour, la caravane voyagea au milieu de monticules de sable mouvant; pas un homme, pas un animal, pas un arbre, pas une goutte d'eau ne s'offraient à la vue, et les sables, soulevés par le moindre vent, pleuvaient sur eux de tous côtés. Le troisième jour, ils s'élevèrent de ces sables arides et déserts sur un sol dur et pierreux, où quelques champs isolés produisaient de maigres épis, tandis que le genêt d'Espagne, l'aubépine, se montraient au loin avec l'olivier et le dattier. Vers la fin du quatrième jour, après avoir cheminé pendant quelque temps à travers des collines rocailleuses, entrecoupées de vergers d'oliviers et de dattiers, ils atteignirent les ruines de Lébida (*Leptis magna*), colonie romaine où l'on voit encore des fragmens de temples et plusieurs arcs de triomphe, et dont le territoire déploie la plus riche végétation.

Le cinquième jour, en s'approchant de Mesurate, ils apprirent, avec inquiétude, les déprédations commises dans le voisi-

nage par la tribu Houled-Ben Soliman ; et presque au même moment, ils se trouvèrent en présence d'une troupe d'Arabes qu'ils prirent pour ennemis, et qu'ils résolurent d'attaquer. Le chérif Fauwad, avec les gens à cheval, forma l'avant-garde ; les gens de pied suivirent confusément, comme un troupeau de moutons effrayés, dansant, sautant, tournant leurs mousquets au-dessus de leur tête, et s'agitant comme des fous jusqu'à ce qu'ils furent à portée de l'ennemi. Alors chacun se tapit derrière un buisson, autant pour se mettre à l'abri que pour ajuster plus sûrement. L'action allait s'engager, lorsqu'ils furent reconnus par les Arabes pour des amis, et la caravane, continuant tranquillement sa route, arriva le soir même à Mesurate. Le gouverneur de cette ville, qui avait résidé quelque temps en Italie, reçut M. Lucas avec beaucoup de politesse; mais il se trouva dans l'impossibilité de lui fournir les moyens de poursuivre son voyage, puisqu'on ne pouvait louer des chameaux chez les tribus rebelles. Après de vaines tentatives pour en obtenir, Fauwad se retira à Wadan, sa ville natale, et le chérif

Imhammed chez des amis qui demeuraient dans les montagnes, pour y attendre un moment plus favorable. M. Lucas retourna vers la fin de mars à Tripoli, et revint, par Malte et Marseille, en Angleterre où il arriva le 26 juillet.

Pendant son séjour à Mesurate, M. Lucas prévoyant qu'il ne pourrait pas achever son voyage, tira du chérif Imhammed des renseignements précieux sur le Fezzan et les contrées situées au sud de ce royaume, où ce dernier s'était plus d'une fois rendu pour la traite des esclaves. Il piqua la curiosité du chérif en lui montrant une carte d'Afrique, présent destiné, disait-il, au roi du Fezzan, et en le priant de l'aider de ses lumières pour la rendre plus correcte. Cette proposition, qui satisfaisait tout-à-la-fois la vanité et la curiosité du chérif, jointe à la promesse d'une copie de cette carte pour lui-même, le déterminèrent à fournir tous les renseignemens demandés par M. Lucas. Celui-ci les communiqua au gouverneur de Mesurate, qui avait autrefois voyagé dans le royaume du Fezzan, et qui confirma l'exactitude de la relation. Mais déjà, avant le retour de

M. Lucas en Angleterre, l'Association avait obtenu un témoignage plus décisif par les rapports d'un certain Ben-Ali, natif de Maroc, qui avait fait de nombreux voyages dans les contrées au sud de Sahara. Ajoutons que, malgré les vingt années écoulées depuis le voyage de Moor, et quoique ses remarques soient d'un observateur superficiel, doué d'un esprit vif plutôt que d'un jugement profond, cependant les traits généraux de sa narration ont un tel rapport avec les notions recueillies par M. Lucas, qu'ils leur donnent un nouveau degré d'authenticité.

Le *Fezzan* est un petit pays presque rond, situé comme une île au milieu de sables arides; c'est une belle plaine environnée d'un cercle irrégulier de montagnes, qui ne se trouve interrompu qu'à l'ouest, vers le grand Désert. Son sol, formé principalement d'un sable fin, offre la plus riche végétation, quoiqu'il ne soit jamais arrosé par les eaux du ciel; il doit cette fertilité aux nombreuses sources souterraines qui sourdent à travers la mince couche de sable, et sont continuellement alimentées par les montagnes voisines: il produit

peu de blé, mais une quantité considérable d'orge et de maïs, ainsi que des citrouilles, des carottes, des concombres, des oignons et de l'aïl en abondance. Les arbres les plus multipliés dans la contrée, sont le dattier, l'aube-épine, et une troisième espèce qui, pour la forme, ressemble au petit olivier, porte des fleurs jaunes et fournit un bois couleur de citron et d'une extrême dureté, qui sert à fabriquer des outils d'agriculture. Dans la partie la plus sablonneuse croît une espèce de broussaille semblable au genêt d'Espagne. Le chameau, la chèvre, le mouton velu d'un brun clair à large queue parmi les animaux domestiques, l'autruche, l'antilope parmi les bêtes sauvages, sont les espèces les plus communes. On y trouve aussi, fréquemment, un petit animal d'une beauté singulière ; il appartient au genre des daims : des raies d'un rouge brunâtre sillonnent sa robe éclatante de blancheur ; les habitans croient qu'il ne se couche jamais sur la terre pendant les pluies d'automne, afin de ne pas se tacher.

On compte, dans le Fezzan, environ cent villes ou bourgades : *Mourzouk*, la

capitale, est située par 27° 48′ de lat. nord, et par 15° 5′ de longitude est, à deux cent quatre-vingts milles de Mesurate et à mille quarante milles de Tombuctou. Germa, le Garama des anciens, actuellement en ruines, se trouve par 27° 25′ de latit. nord, et 16° 20′ de longit. est. Zuela ou Zawila, Tessouwa, Temissa, Kattron, Mendrah, Tegerhy, sont les autres villes marquantes. Dans presque toutes ces villes, ainsi qu'au milieu des campagnes, s'offrent aux regards des ruines d'édifices qui en attestent l'antique splendeur par les belles proportions et la solide construction de leurs vestiges, par le nombre et la grandeur des citernes, et par la structure des caves voûtées, semblables à celles qu'on trouve si fréquemment dans les flancs de l'Atlas. Le Fezzan est cette même *Phazania Regio*, dont Pline attribue la conquête à Cornélius Balbus, qui prit Alele et Cillaba, villes considérables de cette contrée, et obtint le triomphe à son retour dans Rome. La stérile province de *Mendrah* acquiert une grande importance par la quantité de natron, alkali fossile, qui se forme à la surface de ses lacs fumants, et qui sert à teindre les cuirs de

Maroc. Les maisons du Fezzan, bâties en argile, sont couvertes d'une terrasse formée par un assemblage de branches d'arbres et de terre battue.

Les Fezzanais, dont les habitans de Tripoli signalent la laideur, ont moins d'analogie avec les Arabes qu'avec les Nègres : ils ressemblent à ces derniers par leur couleur fortement basanée, leurs lèvres grosses, leur nez plat et leur chevelure noire et crépue; ils sont grands et bien faits, mais sans force et sans énergie; on les représente comme une nation hospitalière envers les personnes de leur religion, qui est le mahométisme pur et rigide. Leur vêtement est celui des Maures. Quoique les Fezzanais fassent un commerce étendu par toute l'Afrique, et qu'ils possèdent quelques artisans dans leurs villes, l'agriculture et le soin des troupeaux forment la principale occupation du peuple. Ils sont sujets aux maladies inflammatoires et putrides, et placent pour leur guérison beaucoup plus de confiance dans des amulettes que dans les secours de la médecine.

Le gouvernement est monarchique, et contenu seulement par l'opinion qui,

chez des nations non civilisées, ne présente qu'une faible barrière à l'injustice. La famille royale descend de celle de Tafilet, qui fit la conquête du Fezzan, il y a environ quatre siècles. Depuis cette époque, ce royaume se maintint indépendant jusqu'au milieu du siècle dernier, où le pacha de Tripoli le soumit et lui imposa un tribut annuel de cinquante esclaves et de dix livres de poudre d'or. Le dey ou pacha de Tripoli s'intitule encore roi du Fezzan, mais le tribut annuel se trouve réduit à un présent insignifiant et irrégulierement acquitté. Les revenus du Roi Fezzanais se composent de droits sur les marchandises, de taxes sur les villes, les villages, les jardins et les champs de dattiers. La poudre d'or sert de monnaie dans le commerce. Il n'existe pas d'armée régulière dans le royaume du Fezzan, mais, au besoin, vingt mille hommes pourraient être mis sous les armes. Vers le nord, entre le Fezzan et Tripoli, s'étend le hideux désert de *Soudah*, dont le sol, principalement formé de pierres tendres, ne produit que des genêts.

Gadamis, autre oasis d'une moindre étendue, au nord-ouest du Fezzan, par

environ 32 degrés de latitude nord, est à vingt-quatre journées sud de Tunis, à quarante-huit nord d'Agadès en Cassina, et tributaire quelquefois de Tripoli, mais plus souvent de Tunis. Son terroir, sec et aride, produit des dattes en abondance, mais peu de grains. Les animaux domestiques sont la chèvre et le chameau. Les habitans de Gadamis font un commerce considérable avec les Nègres par les routes du Fezzan, de Tabou et de *Tuat*, autre oasis situé à vingt journées environ de Gadamis. Morgan rapporte qu'étant à Alger, un Gadamien lui dit que ses compatriotes parlaient l'ancien langage primitif des Africains, et qu'il existait dans son pays une fontaine remarquable par ses eaux alternativement chaudes et froides; Lucrèce et Pline placent une fontaine semblable dans le pays des Garamantes. Gadamis, ainsi que le Fezzan, contient beaucoup de ruines antiques.

Au nord du Fezzan commence le désert du *Sort*. Il se prolonge jusqu'à celui de *Barca*, que traverse la caravane du Caire, composée de cent à trois cents voyageurs, lorsqu'elle part de Mourzouk

vers la fin d'octobre. Cette route, de cinquante-trois journées et de sept cent soixante-dix milles environ, passe à travers les montagnes d'Hanibba, de Ziltan et de Sibbîl, et conduit à *Augela*, l'Ægila d'Hérodote, l'Augila de Ptolémée et de Pline, qui se trouve par les 29° 20′ lat. nord. D'Augela, après avoir franchi les arides hauteurs du *Gerdobah*, le Catabathmus des anciens, qui séparent Cyrène de Marmarica, on atteint en sept jours la plaine de *Gegabib*, étroite, sablonneuse, mais très-fertile en dattiers. Comme elle est entièrement déserte, la récolte des dattes est faite par les habitans de *Derna*, l'ancien Darnis, situé sur le bord de la mer, à une distance de cent trente milles environ. Hérodote rapporte que les Nasamoniens avaient l'usage de laisser leurs bestiaux près de la côte, pendant qu'eux-mêmes s'enfonçaient dans l'intérieur pour recueillir les dattes de la plaine d'Ægila.

Au midi de la route précédente, on trouve le grand désert de *Libye*, habité par la tribu nomade Lebeta ou Levata, les Libyens des anciens, qui occupaient sans doute les rivages de Cyrène lorsque les Grecs

virent fonder des colonies dans cette contrée, du nom de laquelle ils formèrent celui qu'ils donnaient alors à l'Afrique. Mungo-Park paraît avoir rencontré quelques individus de cette nation dont il parle, sous le nom de *Libey*, comme appartenant à une tribu errante assez semblable aux Bohémiens (Egyptiens ou Zigueines) d'Europe.

Tibesti, canton montagneux au sud-est du Fezzan, s'en trouve séparé par un désert stérile de deux cents milles de longueur: les vallées y fournissent du blé en abondance, et les montagnes d'excellents pâturages; ses chameaux passent pour les meilleurs de l'Afrique. Il pleut très-rarement dans le Tibesti, mais d'innombrables sources rafraîchissent et fertilisent la terre. Les habitans, sauvages et cruels, et sûrs de trouver dans leurs montagnes un refuge inaccessible, harassent leurs voisins par des hostilités continuelles. Tout en faisant avec le Fezzan commerce de séné et de chameaux, ils attaquaient souvent les caravanes de ce pays qui se rendent au Bornou. Le roi du Fezzan, irrité de leur audace, envoya contre eux un corps de

quatre mille hommes ; les montagnards, intimidés par les armes à feu, s'engagèrent, après une assez vive résistance, à payer un tribut annuel en sené, de vingt charges de chameau ; mais après le départ de l'ennemi, ils oublièrent à-peu-près leur engagement ; cependant ils ne tentèrent plus de piller les caravanes. Il y a quelques mahométans dans le Tibesti.

Le grand empire du *Bornou* occupe tout l'espace entre la Nubie, le Cassina, le Fezzan et le Sennaar. Les mahométans du Sennaar le mettent au nombre des quatre grandes monarchies du monde ; les trois autres sont la Turquie, la Perse et l'Abyssinie. Le souverain du Bornou est plus puissant que l'empereur du Maroc, et l'on ne parle pas moins de trente idiômes différents dans ses vastes états. La capitale, qui porte le même nom, est par 24° 32′ de latit. nord, et par 22° 57′ long. est, à six cent soixante milles (géog. anglais) au sud de Mourzouk, et deux cent cinquante-quatre milles à l'ouest de Dongola, sur le Nil. Les puissantes tribus arabes Bouaiche et Dehassin occupent les déserts au nord-est du Bornou, recueillent les dattes que produisent

les meilleurs cantons, et ils se chargent quelquefois du transport des marchandises. Le Bornou est, en général, un pays de plaines dont le sol fertile, quoique fréquemment entrecoupé de bandes désertes et sablonneuses, produit du riz, du maïs; des fèves, du coton, du chanvre et de l'indigo en abondance, peu de dattes, mais une grande quantité de raisins, d'abricots, de grenades, de citrons, de limons et de melons. Parmi les arbres propres au pays, on remarque le *kedeynah* qui, par sa forme et sa hauteur, ressemble à l'olivier, et par sa feuille, au citronnier; il donne une noix dont l'amande est très-estimée, et dont la coque fournit une huile qu'on emploie aux mêmes usages que l'huile d'olive. Les animaux domestiques sont le chameau, le cheval, le buffle, le mouton, le bœuf et la chèvre, et parmi les animaux sauvages, on cite le lion, le léopard, le loup, le renard, le chien, la brebis, la civette, l'éléphant, le crocodile, la giraffe et l'hippopotame. Les abeilles y sont très-communes.

Bornou, la capitale de l'empire, est plus grande que Tripoli, et ceinte d'un fossé,

si que d'une forte muraille de quatorze
ds de hauteur ; toutes les maisons des
les sont construites de pierres et d'argile,
is très-irrégulièrement disposées. Les
ligènes passent pour hospitaliers et doux;
partagent les travaux des champs avec
rs femmes. Les dames et les échecs for-
nt leur principal amusement. Le sou-
ain du Bornou et les hautes classes
ofessent le mahométisme, mais le peu-
tient fortement à l'idolâtrie de ses
res.

Le trône est électif; la nomination se
par trois des principaux chefs dont le
oix, comme en Cassina, est, toutefois,
treint aux personnes de la famille ré-
nte. Aussitôt qu'ils se trouvent d'accord,
conduisent le nouveau souverain, en
nce, près du cadavre de son prédéces-
r, et, retraçant avec énergie les vertus
es défauts du défunt, ils terminent leur
cours par cette apostrophe : « Telle sera
in de votre carrière mortelle; l'éternité
lui succède sera heureuse ou malheu-
se, selon le bien ou le mal que vous
ez fait à votre peuple pendant la durée

alogie avec l'anci
n Egypte. Les for
e de Bornou con
e du sabre, de l
ignore pas entièr
es à feu, mais
procurer. Quan
campagne, il fa
vers sur le seuil
tale; puis il or
ancer un à un, e
et lorsque le tron
ilieu. La poudre
aux, le sel, le p
t les principaux
Bornou. Les natu
pour le teint
formation du visa
u nord du Niger
nou, se trouve
re de *Cassina* ou
d par les montag
nt du Fezzan, à
nou. Cassina, *la*
nées de distance
de latitude

analogie avec l'ancien Tribunal des morts, en Egypte. Les forces militaires du royaume de Bornou consistent en cavalerie armée du sabre, de la lance et de l'arc; on n'ignore pas entièrement l'existence des armes à feu, mais il est trop difficile de s'en procurer. Quand le sultan veut entrer en campagne, il fait placer un dattier en travers sur le seuil d'une des portes de sa capitale; puis il ordonne à ses cavaliers d'avancer un à un, et déclare la levée complète lorsque le tronc de l'arbre est usé par le milieu. La poudre d'or, les esclaves, les chevaux, le sel, le parfum de civette forment les principaux objets d'exportation du Bornou. Les naturels, semblables aux Nègres pour le teint, en diffèrent pour la conformation du visage.

Au nord du Niger et au sud-ouest du Bornou, se trouve le vaste et puissant empire de *Cassina* ou *Cachena*, borné au nord par les montagnes d'Eyré qui le séparent du Fezzan, à l'est par Zanfara et Bornou. Cassina, *la capitale*, est à cinq journées de distance du Niger, par 16° 20' de latitude nord, et par 11° 45' latitude ouest. Edrisi n'en a pas fait mention parce

que, de son temps, elle dépendait sans doute de Ghana qui, maintenant, forme une de ses provinces. Après la conquête de Tombuctou par les Maures, le Cassina passa long-temps pour le plus puissant état de l'Afrique centrale; mais le Bornou l'emporte à présent sur lui, quoique le sultan compte toujours encore un million de villes et villages dans ses vastes domaines.

Le pays de Cassina se compose, en très-grande partie, de terrains étonnamment fertiles, entrecoupés de déserts arides où les rayons du soleil, réfléchis par le sable, entretiennent une chaleur insupportable et étouffante, et de landes sablonneuses qui produisent en abondance une bruyère odoriférante, d'un parfum supérieur mais d'une forme semblable au thym d'Europe. Le sol présente une surface plane, quoique interrompue par des rochers nus qui, dans certains endroits, s'élèvent à des hauteurs considérables. Généralement sablonneux, il est mêlé, en différentes proportions, d'une terre végétale, noire, limoneuse et nuisible, jusqu'à certain point, à la santé. Comme les pluies y sont moins fortes que dans les contrées plus

septentrionales de l'Afrique, le terroir produit avec profusion des fèves et du maïs ; on cultive de ce dernier une espèce particulière, agréablement nuancée de rouge et de blanc. Le Cassina ne possède pas de sel, mais les marchands d'Agadez, l'une de ses provinces, en apportent une grande quantité de Dombou, dans le royaume de Bornou.

Outre Cassina, capitale, les principales villes connues des Européens sont Ganatt, Assouda et Agadez, toutes peuplées de mahométans.

Ganatt, la Cano de Léon, située au milieu de stériles et sablonneuses bruyères, se trouve à quatre journées de distance de Mourzouk, dans le royaume du Fezzan, et à dix-sept d'Assouda. Léon décrit son territoire comme désert et montagneux, quoique la ville fût riche et populeuse à cause de sa position extrêmement favorable au commerce. Elle paraît avoir été, à cette époque, la capitale d'une grande province alternativement soumise au Zegzeg et au Cassina. Lors de la conquête de ces royaumes, Cano tomba aussi sous la domination de Tombuctou. Huit jours de

route séparent *Assouda* d'Agadez ; cet intervalle offre l'aspect d'une belle et fertile contrée, de nombreux troupeaux de bétail y paissent entre les champs de maïs.

Agadez, l'Agadost d'Edrisi, grande et populeuse cité, par 20° 20′ de latit. nord, est à 479 milles g. a. de Mourzouk, et à 255 de Cassina. La caravane qui fournit Agadez de sel traverse tout le vaste désert de Bilma, et parvient aux lacs salés de Dombou, probablement le Chélonides Palus de Ptolémée, après une route de quarante-cinq jours. Elle consiste en mille chameaux dressés pour ce pénible voyage.

Les marchands du Cassina exportent de la poudre d'or, des esclaves, des feuilles de séné, du parfum de civette, des étoffes de coton, des peaux de chèvre teintes, des cuirs de bœuf et de buffle, et prennent en échange des draps d'Europe, des articles de quincaillerie, des chevaux, des noix de gourou et des cauris. En fait de draps et d'étoffes, les couleurs tranchantes sont les plus recherchées; les habitans de Foullen, canton occidental du pays, portent des vêtemens bigarrés comme les jupons des montagnards Ecossais.

Les Nègres forment la majeure partie de la population, et tiennent à leur ancien culte, quoique le souverain et la plupart des chefs professent la religion de Mahomet. Le gouvernement paraît s'être établi par la suprématie d'une tribu puissante qui subjugua successivement ses voisins : de là vient que les tribus qui dépendent du Cassina diffèrent de langage, de caractère et de mœurs. Pour la succession au trône, on suit le même usage qu'à Bornou.

Les marchands plus entreprenants du Fezzan ne bornent pas leurs opérations commerciales aux pays situés dans le nord du Niger ; ils passent ce fleuve sur un bac établi à cent milles de Cassina. En cet endroit, le Niger coule, dit-on, de l'est à l'ouest, et avec une telle rapidité qu'il est impossible de naviguer contre le courant. Ce passage est difficile et périlleux, attendu qu'il n'y a qu'un radeau mal construit. Au-delà du fleuve, la nature change totalement d'aspect : aux plaines arides et désertes succèdent de hautes montagnes, d'étroites vallées, d'immenses forêts ; ce n'est plus la disette d'eau, ce sont des marais pro-

fonds, des ruisseaux débordés qui arrêtent à tout moment les voyageurs. Il paraît qu'après avoir franchi le Niger, ils tournent à l'ouest ou à-peu-près, traversent les montagnes de Kong et terminent leur voyage à Asientie (Ashantée.) La route qu'ils parcourent ainsi passe, en grande partie, par un territoire montueux dont quelques sommets s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Les vallées sont, en général, bien cultivées, et les éminences couvertes de nombreux troupeaux. On rencontre cependant quelques régions désertes. La population de ces cantons se compose d'un mélange de Nègres et de mahométans qui, malgré la différence de religion, vivent en parfaite intelligence. On représente le royaume de *Degombah* comme particulièrement riche et civilisé; on remarque surtout que les habitans connaissent l'art d'apprivoiser les éléphants, inconnu dans tout le reste de l'Afrique. Les objets de commerce sont l'or, les esclaves, les peaux de chèvre et de buffle, et une espèce de noix appelée gourou. (1)

(1) Les détails contenus dans ce dernier alinéa rappellent la relation de Sidi-Hamet.

CHAPITRE V.

Voyages dans l'Afrique centrale, par l'est.

Voyage de *Browne.* — Départ d'Assiout. — Arrivée et séjour à Darfour. — Description de cette contrée. Begarmie. — Bergou. — Darkoulla. — Donga. — Le Bahr-el-Abiad. — Nouvelles tentatives de l'Association Africaine. — *Horneman.* — Son départ du Caire. — Voyage à travers le désert. — Siwah. — Ruines du temple de Jupiter Ammon. — Augila. — Fezzan. — Tibbos et Tuariks.

C'est maintenant un particulier, M. W.-G. Browne, qui, pour satisfaire sa curiosité et le goût des aventures périlleuses, entreprend de visiter le royaume de Darfour, mentionné par Ledyard, mais du reste entièrement inconnu. En Egypte, les indigènes du Darfour font preuve de bienveillance envers les chrétiens, et passent pour les plus tolérants de tous les mahométans. Browne imagina donc que, s'il

parvenait jusque dans cette contrée, il aurait le choix des routes, et serait amplement dédommagé de la longueur du voyage par les renseignements précieux qu'il obtiendrait sur les manières des habitans de l'intérieur. L'accueil favorable sur lequel il comptait, lui paraissait d'ailleurs un excellent moyen d'écarter, par la suite, les soupçons des naturels en général; il espérait de pénétrer avec une égale facilité dans l'Abyssinie par le Kordofan, ou de traverser l'Afrique de l'est à l'ouest, par une route propre à déterminer divers points géographiques et à recueillir d'importantes observations sur les mœurs, les usages et le commerce. Instruit que les habitans du Darfour poussaient leurs *selets* ou excursions armées, pour se procurer des esclaves, à plus de quarante journées vers le sud, le long des rives du Bahr-el-Abiad, et soupçonnant que ce fleuve n'était autre chose que la partie du Nil encore inexplorée par les Européens, il se flattait, en accompagnant une de leurs expéditions, non seulement de faire cette découverte, mais de parcourir au moins cinq degrés d'un pays entièrement inconnu.

Plein de ce vaste projet, il acheta cinq chameaux à Assiout, à raison de 5 liv. st. chacun, se joignit à la caravane du Soudan et partit avec elle le 28 mai 1793. On passa d'abord par une contrée stérile et montagneuse; le 31, ils arrivèrent à Gebel-Ramlie, montagne de tuf, assez escarpée, d'où, par un sentier difficile, on descend dans le désert. Du haut de cette montagne, les voyageurs virent se dérouler devant eux une plaine immense, couverte de sables et de rochers, dont quelques dattiers épars et des touffes d'arbrisseaux rabougris interrompaient l'uniformité. Le second jour, ils entrèrent dans le grand oasis *Elwah* ou al-Wahat, qui renferme le village de Chardjé, situé par 26° 25' de latitude nord, et par 29° 40' de longitude est, ainsi que celui de Moghess, par 25° 18' de latitude nord, et par 29° 34' de longitude est; cet oasis ne produit à-peu-près que des dattes pour la subsistance de ses habitans. Browne y apprit que l'*Oasis Parva*, autrement appelé Elwah-el-Gorbi, était à quarante milles vers le nord, qu'il renfermait de nombreuses ruines et passait pour une espèce de capitale des Arabes Mogrébins,

très-nombreux dans ce désert, et capables, en se réunissant, de former une armée de trente mille hommes. Le 15 juin, ils quittèrent Moghess, et arrivèrent le 20, à Chéb, par 23° 35′ de latit. nord, et par 30° 10′ de long. est; l'alun natif abonde dans ce canton, dont le sol consiste en une terre argileuse mêlée de pierres rougeâtres. Ils gagnèrent ensuite, par 22° 15′ de latit. nord, et par 30° 15′ 30″ de longit. est, *Selimé*, petit oasis situé au pied d'une chaîne de rochers. Ils apperçurent un petit édifice en ruines, au sujet duquel les Jelabs rapportèrent diverses fables, assurant qu'il avait été construit jadis et habité par une princesse guerrière nommée Selimé, et, pour lors, la terreur de la Nubie. Après avoir passé Leghî par 20° 10′ 30″ de latit. nord, et la saline de Bir-el-Malha, située par 18° 8′ de latit. nord, et par 29° 4′ de long. est, ils arrivèrent au Darfour le 23 juillet, et se logèrent dans le village de Sweini.

Là, Browne s'apperçut qu'il aurait à surmonter bien d'autres difficultés que les fatigues du voyage. Les gens de la caravane s'étaient dispersés pour vaquer à leurs

affaires, et M. Browne, resté seul, fut regardé, par les naturels du pays, comme un mécréant qui portait sur sa figure l'empreinte de l'infériorité de son espèce, et dont la couleur était l'effet d'une maladie ou de la malédiction du ciel. Il avait pris à son service un indigène du Caire, autrefois marchand d'esclaves, pour le charger de ses affaires d'intérêt dans le Darfour, où tout le commerce se fait par simple échange. Cet homme, avec lequel il avait eu déjà des démêlés pendant le voyage, non seulement lui vola plusieurs objets de valeur, mais, par une insigne trahison, il le rendit encore suspect au sultan, l'empêcha d'être admis en sa présence, et le fit reléguer à Cobbé, avec ordre de loger dans la maison d'un des agens de cette machination. En ce lieu, Browne eut une violente et longue attaque de fièvre et de dyssenterie. A peine convalescent, il se rendit à El-Facher pour obtenir une audience du roi: mais, reçu avec le dédain le plus marqué, il eut rarement la faculté de se présenter aux levers, et ne trouva jamais l'occasion de parler; il y a plus, les effets qu'il avait apportés à Darfour pour les em-

ployer, soit au commerce, soit en présents, furent saisis ; et l'on s'en empara, malgré ses remontrances, d'après une estimation arbitraire, pour l'usage du sultan. Accusé méchamment d'avoir violé une esclave de celui chez lequel il logeait à El-Fachèr, et sur le point d'être condamné à payer, en dédommagement, une somme considérable réclamée par le maître, il eut recours au sultan, et le supplia d'interposer son autorité, s'il voulait prévenir les justes représailles qu'on ne manquerait pas d'exercer sur ses propres sujets en Egypte.

Après cet incident, Browne demeura chez le *Melek des Jelabs*, officier qui exerce la police sur les marchands étrangers. Encouragé par la bonté et les égards que lui montrait son nouvel hôte, il voulut en employer la médiation pour obtenir quelque compensation de la perte de ses effets saisis, et la permission d'accompagner les expéditions militaires destinées à la chasse des esclaves : mais informé qu'il y périrait indubitablement, soit par la main des brigands auxquels il se trouverait associé, soit par les armes des tribus victimes de

leur aggression, il abandonna ce projet et sollicita l'autorisation de passer, ou dans le pays de Bergou, premier royaume mahométan à l'ouest, ou dans le royaume de Sennaar par le Kordofan. Mais le Melek lui observa que ces deux routes étaient également impraticables, à cause de l'inimitié jalouse qui subsistait entre le Bergou et le Darfour, et de l'insurrection survenue dans le Kordofan ; il lui conseilla donc de saisir la première occasion pour retourner en Egypte. Mais ce retour n'était pas facile, parce que le sultan retenait les caravanes dans le dessein de s'approprier le commerce exclusif du Soudan avec les beys d'Egypte : il était alors en négociation à cet égard. Cependant, le melek promit d'employer toute son influence pour faire réussir un de ces projets, lorsque sa mort, presque subite, détruisit toutes les espérances de M. Browne. Il courut même un bruit que le sultan ne permettrait jamais à Browne de sortir du Darfour, et cette nouvelle sembla confirmée par l'injustice du monarque, qui lui fit allouer 120 piastres, au lieu de 750, prix d'estimation des marchandises dont on l'avait dépouillé.

Browne obtint quelquefois la permission de voir le sultan, qui, très-rarement, lui adressa la parole. Il assista, sans pouvoir en tirer aucun avantage, à une grande audience publique où le monarque parut dans toute sa magnificence. Un de ses officiers criait de temps à autre: « Voici le » buffle, le descendant d'un buffle, le » taureau des taureaux, l'incomparable » éléphant, le puissant sultan Abd-el-» Rachmân-el-Rachid. Que Dieu te con-» serve la vie! O mon maître, que Dieu » t'aide, te protège et te rende toujours » victorieux! » Ces qualifications données au monarque ressemblent aux titres pris par d'autres princes barbares, et peuvent servir, en quelque sorte, à marquer le degré de civilisation atteint par les habitans du Darfour. Les souverains du Mexique s'intitulaient: *Hacheurs d'hommes, buveurs de sang*; le roi d'Achem, en Sumatra, est appelé: *Maître du ciel et de la terre et des vingt-quatre parasols, spirituel comme une balle est ronde*; l'empereur du Monomotapa se fait nommer *le grand Magicien, le grand Larron*.

Pendant près de trois ans, les choses

restèrent dans le même état : Browne faisait quelquefois le médecin ; son courtier, l'Egyptien qui n'avait pu réussir à l'assassiner. cherchait le moyen de l'empoisonner ; la populace décelait des dispositions à commettre quelque acte de violence ; enfin, ses moyens de subsistance s'épuisaient, et le sultan refusait toujours de le laisser sortir du Darfour. Alors M. Browne, obligé de recourir à la ruse, représenta au chef de la caravane et aux principaux marchands le danger auquel ils étaient exposés s'ils revenaient sans lui en Egypte, ajoutant qu'il avait trouvé moyen de faire connaître, dans ce pays, sa situation actuelle. Cette insinuation produisit de l'effet; les marchands, intimidés, firent de vives instances auprès du sultan, qui permit enfin à Browne de suivre la caravane, avec laquelle il arriva à Assiout, dans l'été de 1796, après trois ans d'absence. Durant son séjour forcé dans le Darfour, Browne fit des recherches nombreuses sur les peuples environnants et sur les pays qu'ils habitent, et rassembla de cette manière plusieurs notions intéressantes.

Le *Darfour*, dont le nom signifie

royaume de Foûr, situé au sud-est du Bergou, et borné à l'est par le Kordofan, occupe une étendue considérable et très-boisée. En plusieurs endroits, pendant la sécheresse, le pays découvert offre un aspect stérile et aride : mais à peine les pluies commencent-elles à l'arroser, que la scène change, pour ainsi dire, à vue d'œil, et la surface brûlante de ce sol sablonneux se couvre de la plus brillante verdure et de la plus riche végétation. Le maïs, la sesame, les fèves et autres légumes y croissent en abondance, et fournissent à la nourriture des habitans. . . . .

Il y a plusieurs espèces d'arbres dans le Darfour, mais le tamarinier est le seul qui s'élève à une grande hauteur et donne des fruits précieux : le dattier n'y acquiert qu'une médiocre grosseur, et ne paraît pas indigène. Le chameau, la brebis, la chèvre et les bestiaux sont très-nombreux ; quelques habitans font une espèce de fromage avec le lait de vache, mais le procédé n'est pas généralement connu. Le chameau du pays paraît d'une espèce inférieure ; les chevaux et les ânes viennent d'Egypte et de Nubie ; le lion, le léopard,

la hyène, le renard, le buffle, tels sont les animaux sauvages. Les *termites* ou fourmis blanches pullulent; l'insecte qui donne la cochenille s'y rencontre fréquemment aussi, mais on n'a jamais essayé d'en tirer parti. Les roches se composent principalement de granit gris; dans quelques endroits on trouve de l'albâtre et du marbre. Le pays produit une quantité considérable de nitre, un district fournit du sel fossile, et les pâtres arabes recueillent du soufre dans les régions du sud et de l'ouest.

Les principales villes du Darfour sont: *Cobbé*, séjour ordinaire des marchands, située par 14° 11′ de latit. nord, et par 28° 8′ de long. est; elle a plus de deux milles de long, mais elle est extrêmement étroite, et renferme beaucoup d'arbres et de terrains vagues dans son enceinte: *Sweini*, qui commande la route septentrionale du Darfour; elle est à deux journées au nord de Cobbé: *Kaurma* et *Cobcoubia*, la première à douze ou treize milles au sud-ouest, la seconde à deux journées et demie dans l'ouest de Cobbé; elle commande les routes occidentales et tient marché deux fois la semaine: *Caurs*, à quatorze ou quinze

milles au nord-est : *Ril*, à soixante milles environ au sud-est de Cobbé ; située dans un canton fertile, elle commande les routes du sud et de l'est, et était autrefois la résidence des rois du Darfour. *Gidid*, *Gellé* et *Choba* sont les seules autres villes dignes de remarque. Les villages, très-nombreux, se composent ordinairement d'une centaine d'habitans.

Browne évalue à deux cent mille individus la population du royaume : elle se compose des tribus indigènes de Foûr, qui diffèrent des Nègres par les traits du visage, quoiqu'ils aient, ainsi que ceux-ci, la peau d'un noir très-foncé et les cheveux laineux ; d'Arabes des tribus Mahmid, Mahrih, Beni-Fesara, Beni-Gerar, etc., etc., dont une partie réside dans l'intérieur du pays, tandis que l'autre, plus nombreuse, mène une vie errante sur les frontières ; enfin, d'émigrés des états voisins, particulièrement du Dongola, du Mouhas, du Sennaar et du Kordofan. Le Darfour comprend les habitans de quelques petits cantons soumis tantôt à son pouvoir, tantôt à celui des contrées voisines, tels que le *Dar-Rogna*, le plus souvent dépendant de

Bergou ; le *Dar-Berti*, Bego ou Dageou, entre le Darfour et le Bergou, qui jadis l'emportait en puissance ; et le *Zeghawa*, situé à 15° 1' de lat. nord, autrefois royaume indépendant qui pouvait lever mille cavaliers en temps de guerre. Les Zeghawesans ne ressemblent point aux autres Nègres par les traits du visage, et parlent un autre langage que les Darfouriens.

Le *Kordofan*, dans l'est du Darfour, s'étend entre ce royaume et celui de Sennaar; il paraît être quelquefois indépendant, quelquefois soumis au plus puissant de ses voisins. De fréquentes hostilités ont produit une haine invétérée entre les habitans du Darfour et ceux du Kordofan. Ces derniers vénèrent la mémoire d'Aboucalec, un de leurs gouverneurs, qui les délivra du joug du Sennaar vers le temps où M. Bruce revenait d'Abyssinie. Après sa mort, les habitans du Kordofan tombèrent sous la dépendance du Darfour; ils venaient de se révolter, (à l'époque du voyage de M. Browne), et interceptaient toute communication vers l'Orient. L'arabe est la langue vulgaire du Kordofan, *Ibeit*, une de ses villes principales. On affirme que les

habitans aiment à se lier avec les étrangers, en leur donnant leurs plus proches parentes, à l'instar des Gallas abyssiniens, dans Maitcha.

Les Arabes et les Nubiens se distinguent par leur teint olivâtre, leur physionomie expressive et leur chevelure courte, noire et bouclée, mais non laineuse. Les Arabes d'une tribu établie à l'est du Darfour frisent leurs cheveux en forme d'une perruque touffue, semblable à celles de ces figures sculptées qu'on trouve dans les ruines de Persépolis. Les *Dongolais* qui résident dans le royaume du Darfour parlent le langage de Barabra, canton du Désert, sur la frontière d'Egypte; le dialecte arabe usité dans le royaume du Darfour diffère essentiellement de celui dont on se sert en Egypte.

Les indigènes du Darfour sont d'un naturel plus gai que les Egyptiens, mais ils ressemblent aux Maures par la violence de leurs passions, leur penchant au mensonge, leur peu d'attention à la propreté, et leurs idées fausses sur les droits de propriété. La polygamie, qui est généralement établie parmi eux, bannit de leurs rapports avec

les personnes du beau sexe la délicatesse et la décence ; ils manquent même souvent aux préceptes de l'Islamisme, en contractant des mariages entre frère et sœur. Le sexe éprouve toutefois moins de contrainte chez eux que dans tout autre pays mahométan, et les femmes mariées peuvent sortir, sans voile, faire des emplettes au marché et s'entretenir avec des hommes, sans offenser leurs maris ou parens. En revanche, les plus durs travaux des champs et tous les soins du ménage sont le partage des femmes : on les voit souvent, chargées d'un pesant fardeau, marcher derrière leurs maris qui les précèdent montés sans souci sur leurs ânes. Ordinairement les femmes bâtissent aussi les maisons, semblables à celles que nous avons déjà plusieurs fois décrites.

Le sel est l'objet d'échange le plus général ; dans quelques endroits, cependant, on emploie de petits anneaux d'étain d'une valeur de convention. Les caravanes du Darfour exportent en Egypte des esclaves, des chameaux, de l'ivoire, de la gomme, etc., mais les communications commerciales sont irrégulières et fréquem-

ment interrompues. Les Dongolais et les Nubiens établis dans le Darfour, accoutumés au commerce de l'Egypte, en ont ouvert, les premiers, la route. Les Arabes Cobba-Bech et Bedeiat inquiètent souvent les caravanes; les derniers, cependant, passent pour n'être pas d'origine arabe.

Les Darfouriens font la moisson en détachant les épis de la tige, à la manière des Nègres de l'Afrique occidentale. Au commencement de l'humide saison, l'usage veut que le roi et les principaux chefs accompagnent aux champs les cultivateurs, et les encouragent au travail par leur exemple. Cette coutume se pratique en d'autres contrées de l'Afrique, telles que le Bornou et le Sennaar, où l'on donne, en conséquence, aux souverains, le titre de *Baudy*, équivalent à celui de paysan. Suivant Hérodote, les anciens rois d'Egypte se conformaient au même usage, et les voyageurs rapportent qu'il est établi de même dans la Chine. Du reste, le roi, ou suivant la dénomination ordinaire, le sultan du Darfour, jouit d'un pouvoir absolu et confère une autorité sans bornes à

ses délégués dans les provinces. Quoique les principes du Koran servent, en général, de règle aux décisions judiciaires, elles dépendent entièrement de la fantaisie du juge, et comme il n'y a que les ecclésiastiques qui osent exprimer leurs sentimens sur sa manière de procéder, leur opinion est la seule barrière opposée à ses caprices; on convient, néanmoins, que les juges déploient une étonnante sagacité dans les affaires obscures et compliquées qui se rencontrent fréquemment chez une nation habile dans l'art de tromper.

Les revenus du sultan se composent de taxes sur les marchandises importées et exportées ; de tributs annuels payés en bestiaux par les Arabes, et en grains par les villes et villages du royaume ; enfin, d'amendes, de confiscations et de présens. Son armée n'est point nombreuse, puisque quatre mille hommes passent pour un corps de troupes formidable. Ces soldats ne se distinguent ni par leur habileté, ni par leur courage et leur persévérance, quoique ils supportent, avec une grande résignation, la faim, la soif et la fatigue, et qu'ils n'emportent, pour tout équipage

de campagne, qu'une natte légère de la même mesure que leur corps. Les troupes du Darfour qui ne se trouvent pas en campagne sont passées en revue tous les ans, à l'occasion d'une fête militaire appelée l'inauguration des timbales, où tous les personnages distingués offrent des présens au sultan ; on célèbre ce jour par différentes cérémonies religieuses, et entr'autres par le sacrifice d'un jeune garçon et d'une jeune fille. Beaucoup d'opinions superstitieuses sont en géneral mêlées au mahométisme dans le Darfour. Les montagnards portent des sacrifices à la divinité des montagnes, pour en obtenir de la pluie.

Le culte de Mahomet a prévalu d'abord sous le règne de Solyman, de la race Dageoue, qui vécut, suivant Browne, cent trente ou cent cinquante ans avant l'époque de son voyage. On affirme dans le pays que cette race, expulsée jadis des environs de Tunis, avait ensuite, épuisée par des dissentions intestines, cédé le sceptre à la race de Four. Chaque sultan, le jour de son inauguration, allume, dit-on, un feu que l'on entretient avec soin jusqu'à sa mort. A son avénement, on étend devant lui les

divers tapis sur lesquels les monarques décédés avaient coutume de s'asseoir ; le choix qu'il y fait devient l'augure de son caractère, et fait supposer qu'il ressemblera à celui de ses prédécesseurs dont le tapis a obtenu la préférence.

Le sultan régnant du temps de Browne, ambitieux, jaloux d'acquérir une réputation militaire, et convoitant les mines d'or du Sennaar, s'adressa aux beys mameluks d'Egypte, pour obtenir d'eux un habile artilleur; Achmet Aga, de Zanthe, partit en conséquence du Caire pour le Darfour, en 1796, emmenant avec lui environ cinquante artificiers et quatre canons de bronze. On ignore le résultat de cette expédition. Le même monarque, peu de temps après son avénement au trône, envoya une ambassade à Constantinople, chargée d'offrir à l'empereur Ottoman trois eunuques choisis et trois filles esclaves d'une beauté remarquable. Le grand seigneur qui, jusqu'alors, n'avait point entendu parler du sultan du Darfour, lui fit remettre, par l'ambassade, un sabre richement travaillé, une superbe pelisse et une bague de diamants.

Le *Begarmy* ou *Beghermé*, à trente journées au sud-est du Bornou, en est séparé par plusieurs petits déserts. Les habitants de ce grand état observent rigoureusement les préceptes de Mahomet; malgré leur teint noir, ils ne ressemblent point aux Nègres par la conformation du visage. Quinze journées de marche du nord au sud forment la longueur, douze journées de l'est à l'ouest, la largeur du Beghermé, qui possède une nombreuse cavalerie.

Le *Bergou*, sur la frontière nord-ouest du Darfour et dans l'est du Begarmy, qu'il surpasse en puissance, s'étend à vingt journées de marche du nord au sud, et à quinze de l'est à l'ouest; *Wara* en est la capitale. Les indigènes, mahométans zélés, abhorrent les chrétiens. Ils attaquent et ravagent les pays auxquels ils font la guerre, par des incursions soudaines, et ne vont jamais au combat accompagnés de leurs femmes, comme les naturels du Darfour et d'autres états. A une journée de Wara, se trouvent huit grandes montagnes où l'on parle autant de langues différentes. Les habitans professent le mahométisme; ils sont très-braves et grossissent les armées du Bergou.

Au sud-ouest, au sud et au sud-est, le Darfour, le Bergou et le Begarmy sont bornés, et, dans certaines parties, entrecoupés par des tribus païennes qui habitent les cantons montueux et boisés, se soumettent quelquefois à des voisins puissans, mais, le plus souvent, vivent libres et indépendans. Guerriers redoutables et intrépides, ils se servent de flèches empoisonnées et de lances brûlantes ; ce sont les femmes qui font rougir ces armes dans des feux qu'elles tiennent allumés derrière les combattans, et qui leur en fournissent de nouvelles quand les premières sont refroidies. On distingue deux races parmi ces tribus ; l'une a la chevelure laineuse et les traits entièrement semblables à ceux des Nègres de Guinée ; l'autre, d'une couleur rougeâtre, comprend les naturels de Harraza, dans le nord du Kordofan, par environ 15° de lat. N., et par 32° de long. E.

Le *Toumorky* est à l'ouest du Darfour. Plus loin on trouve un grand nombre de tribus nègres indépendantes. Les habitans du Begarmy, du Bergou et du Darfour y font des incursions, et s'avancent jusqu'à quarante journées au sud et au sud-

ouest pour emmener les naturels, qu'ils vendent ensuite comme esclaves. Les cavaliers du Begarmy sur-tout courent sur les tribus des Kardis, des Serrowahs, des Chauvas, des Battahs et des Molguis, qui passent pour des idolâtres et des cannibales féroces ; ils y font le plus de prisonniers qu'ils peuvent, et les conduisent comme un troupeau devant eux : s'ils succombent sur la route, exténués par la faim et par la fatigue, un des cavaliers de l'escorte saisit le plus faible ou le plus âgé, lui coupe un bras et s'en sert comme d'un gourdin pour faire marcher les autres. Les Nègres de *Gnom-Gnom* mangent la chair de leurs prisonniers, leur enlèvent la peau du visage et des mains, et la portent comme un signe de triomphe après l'avoir préparée. Ils fabriquent des lances de fer ; les font rougir au feu, les enfoncent toutes ardentes dans le tronc d'un arbre dont le suc est un poison mortel, et les y laissent plantées jusqu'à ce qu'ils jugent le fer complètement saturé de venin.

Le *Darkoulla*, l'un des principaux de ces états nègres, s'étend au sud-ouest du Darfour et du Bergou ; de nombreuses rivières ar-

rosent son territoire. Le pouvoir du chef paraît dépendre de son habileté, suivant qu'il parvient à réunir sous son autorité plusieurs petites tribus dispersées ou qu'il échoue dans ce projet. Les habitans, en partie noirs, en parties rouges ou cuivrés, parlent un langage nasal, mais simple et facile; ils sont idolâtres, d'une scrupuleuse honnêteté dans leurs transactions, et beaucoup plus amis de la propreté que les peuples qui les environnent. Ils se servent de canots formés de gros troncs d'arbres. Les torts les plus légers sont punis par la condamnation à l'esclavage des enfans ou des plus jeunes parents du délinquant. Si l'on remarque les vestiges de quelqu'un dans le champ d'un autre, ou si, après s'en être chargé, quelqu'un néglige d'exécuter une commission, plainte est portée devant le palaver de la tribu, et le fils, la fille, le neveu, la nièce du coupable sont confisqués au profit de celui dont les intérêts ont été lesés. Ne regardant point la mort comme un événement nécessaire, ils ne manquent jamais de l'attribuer à la violence ou à la sorcellerie, et les voisins du défunt sont obligés, pour leur justifi-

cation, de boire une espèce d'eau rouge. Ces coutumes, avec les discordes et les guerres habituelles de ces tribus barbares, fournissent d'esclaves les marchés du Bergou et du Darfour. Le principal article de commerce dans le Darkoulla, c'est le sel dont douze livres forment la valeur d'un jeune esclave mâle, et quinze celle d'une femelle. L'arbre à piment y abonde.

Les régions montagneuses situées au sud du Darfour renferment plusieurs espèces de métaux, et les naturels connaissent l'art d'extraire le fer et le cuivre du minerai. Ce cuivre est de la plus belle qualité : il ressemble, par sa couleur bleue-pâle, à celui de la Chine, et contient probablement beaucoup de zinc; on le trouve dans un canton nommé Fertit, situé à vingt-quatre journées de Cobbé, sur la Misselad, rivière considérable, et dont les habitans ont les traits et le teint des Nègres. Les marchands qui voyagent vers les sources du *Bahr-Misselad* reviennent rarement avant deux ans, et mettent cent cinquante à cent quatre-vingts jours à faire la route. A huit journées environ des mines de Fertit, vers l'est, se trouve la source du

Bahr-el-Abiad ou Nil occidental, appelé Rivière Blanche à cause de la couleur argileuse de ses eaux, tandis qu'on donne le nom de *Bar-el-Azrac* ou Rivière Bleue, au Nil oriental, dont les eaux présentent une teinte d'azur foncé : c'est celui dont Bruce a visité la source. Le premier de ces fleuves est situé dans le Donga, pays très-montueux, où réside le chef païen : les naturels sont noirs, et quelquefois enlevés par les habitans du Bergoù. La Rivière Blanche prend sa naissance dans un groupe de quarante montagnes distinctes, appelées *Koumri* ou Monts de la Lune ; une infinité de ruisseaux en descendent et forment, en se réunissant dans un seul lit, le Nil occidental.

Browne entendit nommer *Zamfara* ou Zènfara comme un pays voisin de Bornou : mais on ne lui parla jamais de Wangara. Il apprit qu'*Asnan*, contrée qui touche à la frontière occidentale du Bornou, abondait tellement en mines d'argent, que les naturels fabriquaient leurs armes défensives, ainsi que les corselets de leurs chevaux, avec ce métal.

Les traces de Browne ne tardèrent pas à être suivies par un nouveau voyageur audacieux : ce fut *Frédéric Horneman*, fils d'un ministre protestant de Hildesheim, dans la Basse-Saxe. Etudiant en théologie à Gœttingue, il pria, dans l'été de 1795, le Dr. Blumenbach, de le recommander à l'Association Africaine de Londres, en l'informant du désir qu'il éprouvait depuis long-temps de visiter l'intérieur de l'Afrique, et qui lui avait même fait diriger ses études vers ce but. Le docteur, après de nombreuses objections faites avec le dessein de connaître la nature et la solidité de la vocation du candidat, satisfait d'ailleurs du résultat des renseignemens qu'il prit dans l'intervalle sur son caractère, lui promit d'accomplir ses vœux. Dans sa lettre à sir Joseph Banks, il annonça conséquemment à l'Association que Horneman joignait à une excellente constitution, des connaissances étendues dans différentes branches de science, ainsi que dans la théorie et la pratique des arts mécaniques; qu'il était grand, vigoureux, sobre et capable de supporter la fatigue; qu'il était d'une humeur gaie et plein de vivacité; enfin, qu'excepté

les incommodités ordinaires à l'enfance, il n'avait connu les maladies que de nom. Sir Joseph Banks répondit : « si M. Horneman est tel que vous le dépeignez, c'est précisément la personne que nous cherchons. » Le professeur, ayant envoyé cette réponse à Horneman qui se trouvait alors à Hanovre, ne fut pas peu surpris de le voir entrer chez lui dans un moment où il croyait à peine qu'il eût seulement reçu sa lettre, tant le jeune homme avait mis d'empressement à faire la route de cette ville, à pied. Dans le cours d'une nuit, il rédigea un excellent plan de son voyage, qui fut immédiatement transmis à Londres pour être examiné par M. Banks. Après avoir employé l'année de 1796 à suivre les cours d'histoire naturelle, et à se perfectionner dans l'arabe et dans les autres idiômes de l'Orient, il se rendit, en février 1797, à Londres, où il fut présenté à l'Association Africaine, qui confirma unanimement sa nomination. Traversant Paris au moyen d'un passe-port du Directoire, les membres les plus distingués de l'Institut national lui montrèrent beaucoup d'égards et le secondèrent avec une bien-

veillance extrême dans ses vues. De Paris, Horneman se mit en route pour Marseille, où il s'embarqua sur un navire cypriote. Après un voyage de vingt jours. il arriva, le 31 août, à Lernica en Chypre; de là il fit voile pour la baie de Caroubè, dans laquelle il entra le 10 septembre. Il resta dix jours chez le consul anglais à Alexandrie, et en employa la plus grande partie à des recherches minéralogiques dans les environs. Par un hasard heureux, il rencontra dans l'un des couvents de cette ville un vieux moine allemand, qui parlait l'arabe plus facilement que sa langue naturelle, et se disposait à partir pour le Caire, avec le projet d'y séjourner quelques mois. Horneman arriva le 27 septembre au Caire avec ce bon moine, pour attendre le départ de la caravane du Cassina. Il avait employé déjà quelques mois de délai à se familiariser avec le langage des Mogrebins ou Arabes Occidentaux, quand la peste vint à éclater, et retarda de nouveau le départ de la caravane. Enfin, au moment de se mettre en route, on apporta la nouvelle du débarquement des Français. On saisit tous les Européens, et on les renferma dans la citadelle, moins

par représailles que pour les soustraire à la fureur du peuple ; ils y restèrent jusqu'à l'arrivée de Buonaparte au Caire. Ce général, instruit de la situation et des projets de Horneman, le fit mettre à l'instant en liberté, lui donna des passe-ports et lui offrit généreusement tout l'argent et tous les secours dont il pourrait avoir besoin pour le succès de son entreprise.

Horneman, après avoir pris à son service un renegat allemand qui parlait le turc et l'arabe, afin de passer plus facilement pour un marchand mahométan, partit, avec la caravane, le 5 septembre 1799, et entra le 8 dans le *désert de Libye.* Pendant ce trajet, les Arabes marchaient toute la journée sans prendre ni repos ni nourriture ; ils s'arrêtaient le soir, creusaient une petite fosse dans le sable, y réunissaient quelques morceaux de bois, et allumaient du feu pour cuire leurs alimens, consistant en différentes espèces de soupes, ou poudings, faites principalement avec de la farine, des kouskous, des oignons, de la graisse de mouton et de l'huile ou du beurre, bouillis ensemble. Chacun préparait son repas. Horneman



çut bientôt qu'en employant le se- d'un autre, il s'exposait au mépris x soupçons, et suivit par conséquent iple de ses compagnons de voyage.

surface du désert, semblable aux s de l'Océan dont les ondes vien- le se retirer après une tempête, était née d'innombrables débris de pétri- ns ; ici, de gros troncs d'arbres ayant pieds de circonférence ; là, de bran- t de rameaux ; ailleurs, de morceaux cè seulement. On avait cru y dé- r aussi des fragmens de mâts ; mais t trouvé que c'étaient simplement lats longitudinaux de troncs brisés. ois pétrifiés étaient généralement mais il y en eut qui, par leur teinte e, ressemblaient tellement au bois l, qu'on les ramassait quelquefois faire du feu.

ès une traversée de onze jours, la ne arriva, le 15 septembre, dans tit village construit sur un rocher, : *Ummesogeir.* Ce rocher, séparé du du monde par d'immenses déserts, ntient que cent vingt habitans : sim-

(
du commerce des
aux Arabes, et que
jusqu'à Alexandrie.
un parti de Bédouin
petit domaine ; mais
repoussé par les hab
leur victoire à l'influ
de leurs saints.
De cette station,
quatre heures les cor
oasis, occupé par
considérable qu'on
du Fezzan. La ville
autour d'une masse
forme de caves, sui
servir d'asile aux anc
aujourd'hui les mais
des caves ; elles s
les unes contre les
telle, que plusieur
point de jour, et
une espèce de laby
étranger se retrouve
guide. On a compa
d'abeilles : en effet,
population

du commerce des dattes, qu'ils vendent aux Arabes, et que l'on porte quelquefois jusqu'à Alexandrie. Une seule fois, dit on, un parti de Bédouins essaya d'envahir leur petit domaine; mais il fut vigoureusement repoussé par les habitans, qui attribuèrent leur victoire à l'influence miraculeuse d'un de leurs saints.

De cette station, une marche de vingt-quatre heures les conduisit à *Siwah*, grand oasis, occupé par la seule population considérable qu'on rencontre sur la route du Fezzan. La ville est bâtie au-dessus et autour d'une masse de rochers creusés en forme de caves, suivant la tradition, pour servir d'asile aux anciens habitans. Encore aujourd'hui les maisons ressemblent assez à des caves; elles sont tellement serrées les unes contre les autres et placées pêle-mêle, que plusieurs d'entre elles manquent de jour, et que l'ensemble forme une espèce de labyrinthe dans lequel un étranger se retrouverait difficilement sans guide. On a comparé Siwah à une ruche d'abeilles : en effet, son aspect général, sa population entassée, le bourdonnement confus qui se fait entendre dans son en-

s'aperçut bientôt qu'en employant le secours d'un autre, il s'exposait au mépris ou aux soupçons, et suivit par conséquent l'exemple de ses compagnons de voyage.

La surface du désert, semblable aux rivages de l'Océan dont les ondes viennent de se retirer après une tempête, était parsemée d'innombrables débris de pétrifications; ici, de gros troncs d'arbres ayant douze pieds de circonférence; là, de branches et de rameaux; ailleurs, de morceaux d'écorce seulement. On avait cru y découvrir aussi des fragmens de mâts; mais il s'est trouvé que c'étaient simplement des éclats longitudinaux de troncs brisés. Ces bois pétrifiés étaient généralement noirs; mais il y en eut qui, par leur teinte grisâtre, ressemblaient tellement au bois naturel, qu'on les ramassait quelquefois pour faire du feu.

Après une traversée de onze jours, la caravane arriva, le 15 septembre, dans un petit village construit sur un rocher, appelé *Ummesogeir*. Ce rocher, séparé du reste du monde par d'immenses déserts, ne contient que cent vingt habitans: simples, doux et hospitaliers, ils subsistent

du commerce des dattes, qu'ils vendent aux Arabes, et que l'on porte quelquefois jusqu'à Alexandrie. Une seule fois, dit on, un parti de Bédouins essaya d'envahir leur petit domaine; mais il fut vigoureusement repoussé par les habitans, qui attribuèrent leur victoire à l'influence miraculeuse d'un de leurs saints.

De cette station, une marche de vingt-quatre heures les conduisit à *Siwah*, grand oasis, occupé par la seule population considérable qu'on rencontre sur la route du Fezzan. La ville est bâtie au-dessus et autour d'une masse de rochers creusés en forme de caves, suivant la tradition, pour servir d'asile aux anciens habitans. Encore aujourd'hui les maisons ressemblent assez à des caves; elles sont tellement serrées les unes contre les autres et placées pêle-mêle, que plusieurs d'entre elles manquent de jour, et que l'ensemble forme une espèce de labyrinthe dans lequel un étranger se retrouverait difficilement sans guide. On a comparé Siwah à une ruche d'abeilles: en effet, son aspect général, sa population entassée, le bourdonnement confus qui se fait entendre dans son en-

ceinte, tout concourt à justifier cette comparaison.

Siwah s'élève au milieu d'une vallée bien arrosée, et ceinte par-tout de rocs pelés, formant un circuit d'à-peu-près cinquante milles. Browne lui donne une beaucoup moindre étendue ; mais il n'a voulu parler, sans doute, que du territoire attenant immédiatement à la ville. Le sol, entremêlé de sable et de terre grasse, produit des grains, de l'huile et des herbes potagères ; mais les dattes forment la véritable richesse du canton : le panier de cette denrée sert d'étalon pour déterminer la valeur de toutes les autres marchandises. Chaque habitant possède un clos de dattiers, qu'il cultive et arrose soigneusement. Horneman n'a pu trouver aucun moyen de fixer ses idées sur la population de cette colonie. Dans l'origine, le gouvernement appartenait à douze cheiks, qui administraient à tour de rôle; mais vingt autres citoyens riches les ayant forcés à partager avec eux leur autorité, il est résulté de cet arrangement une turbulente aristocratie. Des matières importantes sont débattues dans le conseil des chefs, qui s'assemble tout

près des murs de la ville ; et, lorsqu'ils ne peuvent tomber d'accord, les armes décident promptement la question. Notre voyageur ne fait pas l'éloge des habitans ; il se plaint de leur rudesse, de leur insolence, de leur rapacité contre laquelle la caravane fut obligée de prendre plus de précautions que par-tout ailleurs. Leur langage paraît être un dialecte de la langue primitive parlée par toutes les tribus indigènes de cette partie d'Afrique.

Siwah est surtout remarquable par un monument antique, situé à quelques milles vers l'est. Ce monument, appelé par les naturels, *Ummebeda*, consiste en une masse considérable de ruines si confuses et si dégradées, qu'il est extrêmement difficile d'assigner la destination première de cette construction. Il existe cependant des restes évidens d'un mur extérieur d'une grande épaisseur et d'une circonférence de trois cents verges. Au centre, se trouvent des ruines qui, d'après tout, sont celles du principal bâtiment : elles ont environ vingt-sept pieds de haut ; vingt-quatre de large et dix à douze pas de long ; les murailles, épaisses de six pieds, se composen

de blocs de pierres énormes cimentées avec du cailloutage et de la chaux; des hiéroglyphes, où l'on découvre encore des traces de peinture, décorent l'intérieur. Cette description, comparée avec celle de Browne et des auteurs anciens, laisse peu de doute que ce ne soient les restes du fameux *temple de Jupiter Ammon*, objet d'une vénération sans bornes parmi les anciens. La proximité du fertile oasis de Siwah, et les catacombes trouvées dans les montagnes du voisinage, donnent un grand poids à cette opinion.

Au-delà de Siwah, la route, bordée de précipices profonds, passe à travers une chaîne de roches calcaires, dont quelques-unes sont entièrement recouvertes de coquilles et de débris d'animaux marins. Arrivée le quatrième jour dans la fertile vallée de *Schiaca*, la caravane entendit soudain braire quelques centaines d'ânes, portant des habitans de Siwah bien armés et prêts au combat. Malgré les assurances, données par les coureurs, que cette troupe n'avait aucune intention hostile, les gens de la caravane étaient dans de vives alarmes. Horneman envoya son

compagnon-interprète pour avoir des nouvelles, et le vit revenir, un moment après, avec une contenance qui n'annonçait rien de bon. Le bruit s'était répandu, à Siwah, qu'il y avait des chrétiens dans la caravane : le seul but de l'expédition était de les faire arrêter et mettre à mort. L'interprète, saisi d'effroi, se regardait comme un homme perdu ; mais Horneman s'avança courageusement vers cette troupe de furieux. A son approche, ils s'écrièrent qu'il était un des nouveaux chrétiens du Caire (les Français), et qu'il parcourait ce pays comme leur espion. Dans cette conjoncture difficile, Horneman déploya un calme et une présence d'esprit admirables ; non content de réfuter cette assertion par des preuves positives, il tira de son sein un exemplaire du koran, y lut à haute voix, et interpréta le texte sacré des Mahométans avec une facilité qui fit une profonde impression sur tous les assistans. Les gens de la caravane prirent hautement sa défense ; plusieurs d'entre les Siwahniens se joignirent à eux, et forcèrent leurs compagnons à renoncer au pillage, dont le désir les avait principalement

amenés. Malheureusement l'interprète, dans son premier mouvement de frayeur, s'était empressé de jeter, dans un marais voisin, les papiers, les livres, les échantillons minéralogiques, les momies, et tous les autres objets qu'il avait jugés suspects; il fut impossible de les retrouver.

Après avoir ainsi établi sa réputation de bon Musulman, notre voyageur continua sa route avec la caravane, et arriva en peu de jours à *Augila*, ancienne ville dont Hérodote fait mention sous le même nom. L'antiquité est le caractère distinctif des villes situées dans cette partie de l'Afrique où des régions immenses n'offrent ordinairement qu'un seul endroit propre à la culture; il faut bien que la ville y reste, en dépit de toutes les révolutions. C'est aussi tout l'intérêt que présente Augila: ses rues sont étroites et sales; ses maisons, mal bâties, n'ont qu'un étage, et ne reçoivent le jour que par la porte; ses habitans, principalement occupés du trafic avec les caravanes, montrent ce caractère fourbe et vil qu'engendre communément l'habitude du petit commerce.

Après avoir quitté Augila, la caravane

atteignit, en quatre jours, une montagne appelée *Neddek*, remarquable par ses formes sauvages et bizarres. Trois jours après, elle arriva au pied du noir Haroutche, (*Haroutsch-el-Assuat*, le *Mons Ater* des anciens), longue chaîne de montagnes effrayantes, et dont l'aspect justifie parfaitement la dénomination. Pendant six jours entiers, ils cheminèrent à travers d'étroites vallées, ou plutôt des ravines entourées de précipices et encombrées de quartiers de roche détachés du sommet de la montagne. Toutes les fois que notre voyageur essaya, par curiosité, de s'écarter un peu de la route, il trouva les ravines plus étroites, et vit une nature plus hideuse encore. Enfin, ils sortirent de cette région désolée, et entrèrent dans une plaine immense nommée le Blanc-Haroutche (*Haroutsch-el-Abiad*). Cette plaine se fait remarquer sur-tout par des roches et des pierres dont la surface semble vernie; les débris d'animaux marins et les coquillages y sont très-abondants et présentent une fracture vitreuse lorsqu'on les brise.

Seize jours après leur départ d'Augila, ils arrivèrent à *Temissa*, située dans le ter-

ritoire du Fezzan. L'accueil excellent qu'ils reçurent dans cette ville, ainsi qu'à Zuila, leur fit bientôt oublier les fatigues et les dangers de la route. *Zuila*, grande ville renfermant beaucoup de riches marchands, passe pour avoir été jadis la capitale du Fezzan; et ses ruines, ainsi que l'abandon d'une grande partie de l'enceinte, attestent en effet qu'elle était autrefois beaucoup plus considérable. Enfin, ils atteignirent *Mourzouk*, capitale actuelle, où se termina leur pénible voyage de soixante-quatorze jours. Le sultan, selon un ancien usage, occupait avec sa suite une éminence située en face de la ville, pour voir défiler la caravane. Il était assis sur un vieux fauteuil couvert d'une étoffe rayée rouge et vert, et chaque voyageur, ôtant alors sa chaussure, s'avança, pieds-nus, vers le prince, et lui baisa la main. Puis, rangés derrière lui, par terre, ils entonnèrent tous un chant d'allégresse et de reconnaissance envers Dieu, qui ne cessa qu'au moment où le sultan leur ordonna de se retirer. Il fit ensuite distribuer des dattes et diverses sortes de mets dans toutes les tentes de la caravane.

La partie cultivée du *royaume de Fezzan* a, suivant Horneman, environ trois cents milles de long sur deux cents milles de large. Le climat n'est point agréable ; dans l'*été*, on étouffe de chaleur ; dans l'hiver, il fait souvent très-froid. Il pleut rarement, et l'on ne trouve aucune rivière, ni même aucun ruisseau qui mérite ce nom. Les dattes sont la denrée marchande du pays. Le sol, quoique propre aux plantes céréales, ne fournit même pas à la consommation des habitans, à cause du défaut de culture : ils s'occupent peu de l'éducation des bestiaux, et n'entretiennent à-peu-près que des chèvres et des ânes. La population ne paraît pas excéder soixante-dix mille à soixante-quinze mille âmes. Les manufactures sont dans l'enfance, et le pays ne renferme pas un seul bon artisan dans aucun genre ; cependant il s'y fait un commerce considérable, mais de transit, en raison de la position centrale du Fezzan, point de communication entre l'Egypte et le Maroc, entre la Barbarie et la Nigritie. Depuis le mois d'octobre jusqu'en février, Mourzouk est une espèce de rendez-vous pour des marchands de toutes les contrées

de l'Afrique; mais le commerce se fait, en général, par les tribus voisines du Fezzan, telles que les Tibbos, les Touaricks, les indigènes d'Augila et du Cassina, plutôt que par les Fezzanais eux-mêmes. Le roi, quoique tributaire de Tripoli, jouit d'un pouvoir absolu dans ses états, et, souvent, lève des taxes d'une manière tout-à-fait arbitraire et oppressive. Extrêmement sobres pour la nourriture, les Fezzanais sont enclins à l'ivrognerie et à une extrême licence de mœurs ; ils professent tous la religion mahométane.

M. Horneman recueillit d'importantes notions sur les diverses tribus qui occupent les parties habitables du vaste désert situé entre le Fezzan, le Bornou et le Cassina. Elles se divisent en deux espèces de nations distinguées par les noms de Tibbo et de Touarick. La nation *Tibbo* s'étend le long des frontières méridionales et orientales du Fezzan; d'un côté, vers l'Egypte, de l'autre, vers le Bornou. D'une petite stature, mais bien proportionnée, les Tibbos ont la peau moins noire et les cheveux moins crépus que les Nègres ; ils ont le regard vif, les lèvres épaisses, un petit nez re-

troussé. Sectateurs de Mahomet, ils observent fort mal les préceptes de sa religion. Les Fezzanais les accusent de méfiance et de mauvaise foi, et, généralement, évitent de traiter avec eux. Ils se vêtissent ordinairement de peaux de mouton ; mais lorsqu'ils viennent dans le Fezzan, ils se couvrent de larges tuniques bleues, et s'enveloppent la tête d'une pièce de la même étoffe, de manière à ne laisser voir que leurs yeux. Ils parlent avec une singulière rapidité, et les consonnes L et S abondent tellement dans leur idiôme, que les anciens et les modernes le comparent, d'un commun accord, au sifflement des oiseaux. Les principales tribus sont désignées sous les noms de Tibbo-Bilma, Tibbo-Rechade ou Rock-Tibbo et Tibbo-Borgou ; la première des trois est la plus commerçante.

Les *Touaricks*, établis au sud et à l'ouest des Tibbos, le long de la frontière occidentale de Bornou, s'étendent jusqu'aux rives du Niger. De toutes les nations indigènes de l'Afrique du nord, c'est peut-être la plus considérable. Divisés en plusieurs peuplades, toutes différentes par les mœurs et l'extérieur, ils parlent tous le

même langage. La plus puissante de ces peuplades, celle de *Kollouvi*, s'est rendue maîtresse d'Asben, le premier, après Bornou, parmi les royaumes de l'intérieur d'Afrique. Presque tout le commerce entre le Fezzan et les rives du Niger se fait par l'intermédiaire des Touaricks. Leur taille est haute et mince, leur démarche vive et assurée, leur regard fier, et toute leur contenance guerrière. Leurs vêtemens consistent en un pantalon et une tunique d'étoffe bleue foncée; ils entourent leur tête d'un morceau d'étoffe noire en forme de casque, qui leur couvre tout le visage excepté les yeux. La plupart sont noirs, sans avoir cependant les traits des Nègres. La tribu *Tagama*, établie au bord du Niger, est presque blanche, par comparaison; cette dernière diffère aussi des autres, en ce qu'elle n'est pas mahométane. On la désigne comme *nazaric*, terme qu'on a trop souvent pris pour un appellatif des chrétiens seuls; mais Horneman assure que les musulmans appliquent cette dénomination à tous les mécréans, chrétiens ou payens, et les Tuaricks, suivant lui, appartiennent à cette dernière classe.

Horneman ne put obtenir aucun éclaircissement sur Tombuctou, qui communique peu avec le Fezzan. Houssa, qu'il écrit *Haussa* (prononcez Haoussa, en deux syllabes), paraît être la dénomination, non pas d'un royaume particulier, mais de toute la région orientale du Niger. Suivant Horneman, elle comprend Cassina, Daoura, Kino (probablement l'ancien Gana), Sofau, Noro, Nyffé, Cabi, Zamfara et Gouber. Un grand nombre de ces états sont tributaires, les uns du Bornou, les autres d'Asben. Quoique Nègres, les habitans d'Haoussa ne sont pas tout-à-fait noirs ; ils ont une physionomie intéressante et plus d'intelligence qu'aucun autre peuple de l'intérieur. Doux, obligeans, gais, ils se livrent avec zèle aux travaux de l'agriculture, et excellent dans la fabrication des cotonnades, dont ils approvisionnent les Fezzanais. On dit que leurs femmes possèdent un genre de musique capable d'émouvoir leurs maris jusqu'aux larmes ou de les exciter au combat.

Le *Bornou* est actuellement, sans contredit, le plus puissant royaume de l'Afrique centrale. Des officiers, nommés par le

sultan ; gouvernent les districts de Caoga et de Wangara ; le Begarmy, le Cassina et presque tous les autres états de Haoussa lui paient tribut. Les Bornouans, plus noirs que tous les autres peuples de Haoussa, sont aussi plus agrestes et moins affables. Un royaume, situé autour d'un grand lac, fut désigné à Horneman sous les noms de Caougou, Loussi et Fiddri (le *Fittri* de Browne et le *Cauga* des Arabes.) Ce lac, de quatre milles de tour durant la sécheresse, a, dit-on, le double d'étendue dans la saison des pluies; les habitans, à demi-sauvages, vivent dans des huttes. Vers l'est, se trouve le *Begarmy*, fameux pour le commerce ou plutôt par le vol des esclaves; plus à l'est encore, sont *Wadey* et *Metko* (le même probablement que le Bergou de Browne), et au-delà, le Darfour.

Quant au *Niger*, voici ce qu'en apprit Horneman : En sortant de Tombuctou, il coule vers l'est à travers les royaumes de Haoussa, entre autres Niffé et Cabi, où il prend le nom de Goulbi ou Jolbi, (Joliba) ; il arrose ensuite une partie du Bornou, tourne tout-à-coup vers le sud, et, longeant la frontière méridionale du

Darfour, va se confondre, dans le pays de Sennaar, avec le Bahr-el-Abiad ou Nil égyptien. Une personne, toutefois, l'assura que cette jonction avait lieu pendant la saison des pluies seulement, et que, dans les autres temps, le Nil était en repos ou *non fluens*.

Après quelque séjour dans le Fezzan, pendant lequel son interprète mourut de la fièvre du pays dont ils avaient été attaqués tous les deux, Horneman fit une excursion à Tripoli pour expédier ses dépêches, et revint à Mouzouk le 29 janvier 1800. Le 6 avril, il informa l'Association qu'il était sur le point de partir avec la caravane du Bornou et deux grands-chérifs, sous la protection desquels il se croyait en parfaite sûreté. On était depuis trois ans sans nouvelles de lui, et l'on commençait à concevoir de vives inquiétudes, lorsque, le 17 janvier 1804, la gazette d'Altona annonça qu'en septembre 1803, M. Nissen, consul danois à Tripoli, avait vu, dans cette ville, un marchand fezzanais récemment arrivé avec une caravane, et qu'il en avait appris que Jussuf, nom sous lequel Horneman voyageait, était

parti pour Gondasch, dans le dessein de gagner la côte et de retourner en Europe ; il sut en outre que ce marchand venait de Bouran. On n'a jamais entendu parler, en Europe, ni de Gondasch ni de Bouran ; mais les cités de l'Afrique intérieure sont trop peu connues pour qu'on puisse s'étonner d'entendre de nouveaux noms, et, d'ailleurs, il paraît difficile qu'un mot d'une langue inconnue ne subisse pas de grandes altérations en passant par la bouche de tant de personnes qui parlent des idiômes ou du moins des dialectes différens. Dans un rapport du 1er. juin 1805, sir William Young consigna une communication de M. M'Donogh, ancien consul à Tripoli, d'après laquelle, pendant sa résidence dans cette ville, il avait su d'un négociant maure, digne de foi, que Jussuf ou Horneman était, en 1803, à Cassina, et qu'il y vivait honoré et respecté comme un Marabout ou saint musulman. Depuis lors, on n'a obtenu aucune donnée satisfaisante sur ce voyageur ; seulement le Comité de la Société a publié, le 28 mai 1808, — que, d'après quelques rapports, incertains à la vérité, il y avait lieu d'espérer

qu'il existait encore; et, le 27 mai 1809, — que le Comité avait reçu quelques renseignemens relatifs à Horneman, trop vagues et trop incertains pour en conclure l'heureuse issue de son entreprise; mais non pas tellement défavorables, qu'il fallût renoncer à toute espérance de le voir rendu à ses amis et à sa patrie.

Enfin, une lettre écrite le 28 février 1818, dans le port de Gênes, à bord de la corvette britannique l'Aide, par le capitaine de vaisseau W. H. Smyth, à M. le baron de Zach, et publiée dans la Correspondance de cet astronome, annonce, d'une manière très-positive, le décès de ce voyageur. D'après des renseignemens obtenus à Tripoli, de la bouche du bey du Fezzan qui, seize ans auparavant, avait lui-même voyagé en sa compagnie, Horneman serait mort de la fièvre à son retour de Tripoli, et enterré à Aucalus ou Ancalus; son compagnon, après avoir poursuivi seul sa route, serait tombé malade à Haoussa, et aurait fini par mourir également à Tombuctou. On a cru pouvoir élever contre le fait principal des doutes étayés sur la difficulté de concilier les détails. Mais tout s'explique dès qu'on

admet que le bey a confondu, soit dans son récit soit dans le fait ; Horneman avec son compagnon de voyage qui, sans mission, n'eût eu aucun motif pour s'enfoncer seul dans les régions inconnues de l'Afrique centrale. Au surplus, on ne tardera pas à savoir, peut-être, ce qui en est si, comme la même lettre l'affirme sur la foi du pacha de Tripoli, les effets du décédé, consistant en livres, manuscrits, instrumens, plusieurs grandes lettres cachetées, habillemens, etc., ont été réellement envoyés du Fezzan à Tripoli, pour y être déposés au consulat britannique.

CHAPITRE VI.

Voyages dans l'Afrique centrale, par l'ouest.

Nicholls. — *Roentgen.* — *Houghton.* — MUNGO-PARK. — Yani. — Medina. — Bondou. — Kajaaga. — Kasson. — Kaarta. — Détails sur le lotus. — Guerre entre Kaarta et Bambara. — Voyage et détention en Ludamar. — Fuite à travers le désert au Bambara. — Voyage à Silla et retour, le long du Niger. — Voyage dans le Manding; accueil hospitalier à Kamaliah. — Voyage en Jallonkadou. — Konkodou, Saradou et Dentila. — Fouta-Torra. — Arrivée à Pisania.

DÈS que l'Association commença à concevoir des craintes sur le retour d'Horneman, elle fit des recherches pour trouver un homme capable de le remplacer dans sa périlleuse entreprise. Deux personnes, MM. Fitzgerald et *Nicholls*, offrirent leurs services; mais le premier bornait sa proposition aux contrées voisines du Cap de

Bonne-Espérance, auxquelles on attachait peu d'intérêt, à cause de leur distance du centre ; le second s'en rapportait au choix du comité, et paraissant d'ailleurs réunir toutes les qualités requises, ses services furent acceptés. Il devait se rendre à Calabar, dans le golfe de Benin, et de là se diriger droit au nord, pour atteindre ainsi, par la route la plus courte, le centre des régions inconnues que le Niger arrose.

Sir William Young, dans un rapport dont l'exactitude a été récemment confirmée, affirme que les marchands de Calabar ont de fréquentes communications avec le pays de Haoussa. M. Nicholls, muni de recommandations des principaux négocians de Liverpool, partit de ce port le 1er. novembre 1804, et débarqua sur les côtes de Calabar en janvier suivant. Plusieurs lettres de lui prouvent qu'il fut bien reçu par les chefs et les principaux marchands. Cette circonstance faisait bien augurer de la mission de M. Nicholls, lorsqu'on apprit qu'il avait succombé à la fièvre du pays.

L'Association donna pour successeur à M. Nicholls un jeune Allemand recom-

mandé par le professeur Blumenbach. On cacha d'abord son nom, dans la crainte de nuire au plan projeté, mais on a su depuis qu'il s'appelait *Roentgen*. On le présenta comme un homme bien né, plein d'honneur et de droiture, doué d'une vigueur physique et morale peu commune, dévoré de l'amour des sciences et animé du plus vif désir de remplir les vues de l'Association. Convaincu de l'utilité du plan d'Horneman et voulant, ainsi que lui, passer pour Mahométan, il se rendit maître de la langue arabe, se fit circoncire et adopta entièrement le costume et les usages de l'Orient. Arrivé à Mogadore en 1809, il disposa tout pour son voyage, et partit au mois de juillet 1811, suivi de deux guides dont l'un était un renégat allemand, pour joindre la caravane du Soudan. On n'en eut plus de nouvelles, mais son cadavre, trouvé à quelques journées de Mogadore, et plusieurs de ses effets saisis à Maroc entre les mains d'un Maure, firent conjecturer, avec raison, que Roentgen avait péri victime de la cupidité de ses compagnons de voyage. Telle fut l'issue fatale de cette nouvelle tentative.

» de visiter, d'un chérif qui réside à Tom-
» buctou, et qui, heureusement, m'avait
» connu lorsque j'exerçais à Maroc les
» fonctions de consul d'Angleterre, en
» 1772. J'ai appris, entre autres choses,
» que, sur le fleuve que je vais reconnaî-
» tre, on emploie des navires pontés et
» mâtés, à l'aide desquels on trafique de-
» puis Tombuctou jusqu'au centre de
» l'Afrique, en marchant vers l'est. Je
» compte m'embarquer sur un de ces bâ-
» timens pour me rendre de Genny en
» Bambara à Tombuctou. » Le rapport relatif à la grandeur des navires que porte le Niger dans le voisinage de Tombuctou et de Haoussa, est appuyé sur plusieurs autorités qui remontent au commencement du dernier siècle. De la Brue, dont nous parlerons dans la suite, apprit à Gallam, par des marchands mandingues, que le Niger, à quelques lieues de Tombuctou, portait des barques mâtées. Le docteur Laidley croit, d'après différens témoignages, que des navires de cent tonneaux fréquentent Haoussa. Avant son départ de la Gambie, Mungo-Park fut instruit, par un prêtre qui avait visité Tombuctou, que

les grands canots du Niger étaient faits, non d'un seul tronc d'arbre, mais d'un assemblage de planches, et manœuvrés par des hommes blancs.

De Medina, le major Houghton se mit en route pour le Bambouk, et, après avoir traversé le Falemé à Cacoullo, qui se trouve par 13° 54′ de latitude, il parvint à *Ferbanna*. Dans cette ville, il fut parfaitement traité par le roi de Bambouk, qui lui donna non seulement les instructions nécessaires pour continuer son voyage vers Tombuctou, mais un guide et de l'argent pour fournir à ses besoins. On ne connaît pas précisément la marche du major après son départ du Bambouk : mais il paraît qu'une pacotille de marchandises, telles que toiles, draps d'écarlate, coutellerie, rassades, ambre, etc., dont il s'était embarrassé malgré l'avis de ses amis d'Angleterre et contre sa première persuasion, devinrent un sujet perpétuel de contestations entre lui et les naturels, dont ces objets tentèrent puissamment la cupidité. Après avoir surmonté une foule d'obstacles, il se dirigea vers le nord, dans l'intention de pénétrer à travers le pays de *Ludamar*. De Simbing,

village entouré d'un haut mur et situé sur la frontière de cet état, dans un étroit défilé, au moment où il venait d'être abandonné par ses domestiques nègres refusant de le suivre sur le territoire maure, il écrivit avec un crayon sa dernière lettre, datée du 1er septembre 1791 ; elle était conçue en ces termes : « Le major Houghton offre ses complimens au docteur » Laidley ; il est en bonne santé et en » route pour Tombuctou, après avoir été » volé de toutes ses marchandises par » Fenda, fils de Bucar. »

A *Jarra*, pour un fusil et un peu de tabac, il engagea des marchands maures, qui allaient acheter du sel dans le Sahara, à le conduire à Tichît, lieu voisin des salines, et à dix journées nord de Jarra. Se trompait-il lui-même sur la véritable route, ou avait-on voulu l'attirer insidieusement dans le Désert ? c'est ce qu'on ne saurait déterminer. Quoiqu'il en soit, au bout de deux jours, soupçonnant la bonne foi de ses compagnons de voyage, il résolut de rétrograder, et les Maures, sur son refus d'avancer, l'abandonnèrent après l'avoir pillé. Le major s'en retourna seul, à pied,

et périssant de besoin, à travers le Désert. Il manquait d'alimens depuis plusieurs jours, lorsqu'il atteignit Jarra, ville appartenant aux Maures ; c'est là qu'il expira, victime de la barbarie des habitans, qu'on accuse de l'avoir assassiné, ou du moins de lui avoir refusé de la nourriture. Son corps fut traîné dans les champs, et laissé sous un arbre qu'on montra depuis à Mungo-Park. Les marchands de la Gambie affirment que le major fut tué par suite des instigations du roi de Bambara ; mais cette version a été contredite postérieurement ; et l'on a prétendu qu'il mourut d'une dyssenterie. Le docteur Laidley offrit, mais en vain, des récompenses aux gens du pays pour ravoir les livres et les papiers du major. Ainsi, pour la seconde fois, l'Association Africaine, privée des travaux d'un homme dont le courage et les lumières présageaient les plus heureux succès, eut à déplorer doublement sa perte, en apprenant les tristes circonstances de sa mort.

Malgré l'obscurité qui enveloppait les derniers momens du major Houghton,

la nouvelle de sa mort ne tarda pas à être confirmée pleinement. L'Association affligée ; mais non découragée, s'occupa, sans délai, de lui chercher un successeur, et fut assez heureuse pour trouver un homme du mérite le plus distingué. Mungo Park, né près de Selkirk en Ecosse, avait étudié la médecine à Edimbourg, et revenait d'un voyage qu'il avait fait aux Indes orientales. Enflammé du désir d'explorer des régions inconnues, il se fit présenter au Comité de l'Association par le président de la Société Royale ; et, après avoir donné les preuves les plus satisfaisantes de ses connaissances en astronomie, géographie et histoire naturelle, il partit le 22 mai 1795 de Portsmouth, et débarqua le 21 juin à Jillifrey sur la rive septentrionale de la Gambie.

Jillifrey est situé par 13° 16′ latitude nord, et par 16° 7′ longitude ouest, dans le fertile royaume de Barra, dont les habitans remontent le Gambie en canots, jusqu'à Baraconda, avec du sel qu'ils échangent contre du maïs, des étoffes de coton, de l'ivoire et de la poudre d'or. Ce commerce, très-considérable, rend le roi de

Barra le plus puissant chef de la contrée, et lui donne la facilité d'imposer des droits exorbitans sur les vaisseaux européens qui fréquentent la Gambie. Après une relâche à Vintain, Park remonta ce fleuve jusqu'à Jonkakonda, ville commerçante, et se rendit par terre à Pisania, où le docteur Laidley lui avait offert un logement dans sa maison, en attendant l'occasion favorable de continuer son voyage dans l'intérieur.

Pendant son séjour à Pisania, M. Park se livra particulièrement à l'étude du langage mandingue, à l'examen des productions de la contrée, enfin à des recherches sur les régions intérieures qu'il se proposait de visiter; les négocians nègres libres, qu'il interrogea sur ce point, parurent blâmer son entreprise. Ses travaux furent interrompus quelque temps par la fièvre du climat qu'il gagna en s'exposant à l'humidité de la nuit pour observer un éclipse de lune. L'*Yani* ne présente qu'une plaine immense où l'absence des beautés pittoresques est compensée par la fertilité du sol; outre le riz, le millet, le maïs, les légumes de toute espèce, les

habitans cultivent l'indigo et le coton dans le voisinage de leurs villes et villages. Ils ont à-peu-près les mêmes animaux domestiques que les Européens ; ils emploient l'âne au transport des fardeaux ; mais ils ne connaissent pas l'usage de la charrue, et n'ont pas appris à substituer les animaux à l'homme dans les travaux de l'agriculture. Il y a, dans le pays, beaucoup d'éléphans, de panthères, d'hyènes et de chacals ; les Nègres de la Gambie ne conçoivent pas qu'on puisse apprivoiser les éléphans, et lorsqu'on leur affirme que la chose est praticable, ils répondent : *c'est un mensonge d'homme blanc.* Le glapissement aigu du chacal, le hurlement sourd de la hyène, mêlés au coassement continuel des grenouilles ; aux terribles éclats du tonnerre, forment, pendant la nuit, un concert qui ne flatte point l'oreille. La *Gambie* est profonde et vaseuse ; et ses rives sont couvertes d'une impénétrable forêt de palétuviers. Son lit renferme des requins, des crocodiles et des chevaux fluviatiles (hippopotames, qu'on pourrait appeler plus exactement éléphans de rivière) en nombre prodigieux, ainsi que plusieurs

espèces d'excellens poissons. Les Nègres se nourrissent principalement de végétaux; ils réduisent les grains en une grosse farine dans des mortiers de bois, et la mangent sous la forme de *kous-kous*, espèce de pudding préparé avec du bouillon de viande. On tire de l'intérieur une quantité de *schi-toulou*, production d'arbre qui remplace l'huile et le beurre dans l'économie domestique. Le trafic avec les Nègres se fait par échange. Pour fixer et exprimer la valeur de leurs différens articles de commerce, ils se servent de divers termes de convention, tels que : *a Bar*, du Sénégal au cap Mount; *a Piece*, du cap Mount au cap Palmas ; *an Ackey*, du cap Palmas à Whidah ; *a Pawn*, de Whidah à Benin ; *a Copper*, de Benin à Gabon. (1)

(1) Nous avons laissé subsister les diverses dénominations de l'auteur, *en anglais*, parce qu'elles appartiennent aux commerçants anglais, et que plusieurs n'ont pas d'équivalent en français, mais nous avons pris des renseignemens pour connaître les dénominations qu'emploient nos compatriotes dans leurs relations commerciales avec les côtes occidentales de l'Afrique. Pour désigner la valeur et la quantité des objets qui doivent servir aux échanges, les Français

Ces diverses dénominations tirent leur origine des espèces de marchandise dont les Nègres se montrèrent le plus avides, lorsque les Européens parurent pour la première fois sur ces côtes. Sur la Gambie,

---

se servent du mot *paquet* : ce paquet se compose de *pièces* et de *demi-pièces* ; *les fusils*, *la poudre*, *l'eau-de-vie*, appelés *grandes marchandises*, sont des pièces indispensables dans la composition du paquet que l'on complète avec *des barres de fer*, *des sabres*, des guinées, des toiles, des cotonnades, des indiennes, etc.

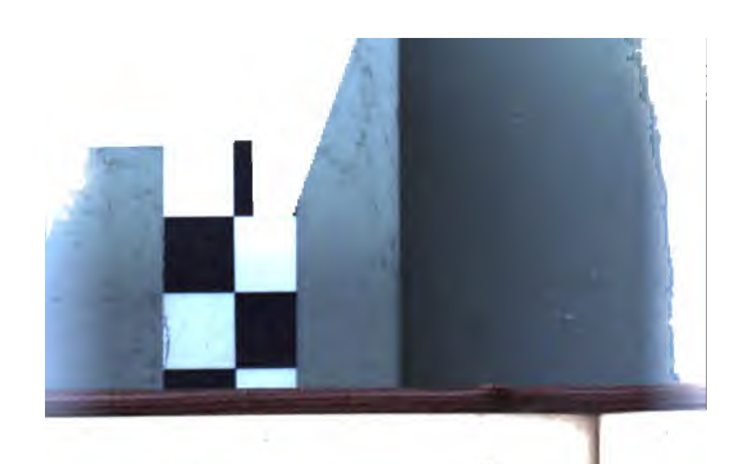
1 fusil fait une pièce.
2 sabres .... *idem.*
1 bl. de poudre. *idem.*
1 p. eau-de-vie. *idem.*
5 aunes de guin. *idem.*

On remplace quelquefois *une des grandes marchandises* par *une brasse* de drap rouge ou bleu de Carcassonne.

Les couteaux à gaîne, les clochettes, les grelots en paquets, sont regardés comme *demi-pièces*, il faut douze couteaux pour *une pièce*, etc. Le corail, l'argenterie, la soierie sont toujours désignés *en pièces*, et se donnent en courtage, en cadeaux. Une foule d'autres petits objets servent aux échanges, mais entrent très rarement dans la composition *des paquets.* On les emploie en achats de vivres, de morfil, de bois de teinture, etc. (*Note du traducteur.*)

on appelle *a Bar* tout simplement, toute marchandise équivalente au prix d'une *barre de fer*.

Le 2 décembre 1795, au commencement de la saison sèche, M. Park quitta Pisania sans attendre le *coffle*, caravane de marchands d'esclaves dont il craignait la jalousie. Il pénétra dans le royaume de Walli, accompagné de deux domestiques nègres, de deux slatts de la nation serawoullie, et de deux noirs, mahométans libres, dont l'un se rendait à Bambara, et l'autre, forgeron de son métier, auparavant employé par le docteur Laidley, retournait au Kasson son pays natal. Il avait engagé l'un de ses domestiques, nommé Johnson, qui avait résidé en Angleterre, et parlait l'anglais et le mandingue, moyennant quinze barres (*Bars*) par mois, dont cinq devaient être payées à sa femme pendant son absence, et les dix autres à lui-même. Le second était un jeune homme nommé Demba, esclave du docteur Laidley qui avait promis de l'affranchir à son retour, s'il se conduisait bien. Un sextant portatif, un compas magnétique, un pa-



ol, deux fusils de chasse, deux paires pistolets, quelque peu de linge et de temens de rechange, formaient le prin-al bagage de Mungo-Park. Ils mar-aient pendant le jour, et se reposaient soir en écoutant des récits plaisans que saient les Mandingues, à la manière des abes.

Le 5 décembre, ils arrivèrent à *Médina*, pitale du Woulli, contenant environ lle maisons, entourée d'une haute mu-lle d'argile, et défendue en outre par s pieux pointus entrelacés d'arbrisseaux ineux. Park y fut conduit chez le véné-ble chef qui avait si bien accueilli le ajor Houghton; il le trouva assis sur une tte à la porte de sa hutte. Lui ayant mandé la permission de passer à tra-rs son territoire, ce brave homme lui omit un guide pour le jour suivant, et ssura qu'il prierait lui-même pour sa nservation; mais il fit en même temps is ses efforts pour le détourner d'un yage périlleux, et qui avait été déjà si al au major Houghton. Pour reconnaître

de M. Park
laquelle le
en faisant cl
Ayant reç
Médina, et a
située à 13° 4
ville, il aper
Jo-lombo,
ensuite Tam
ol, le 11,
Woulli, et lo
pour lui serv
qui sépare ce
On l'invita,
tantang (pla
la partie de
signal donn
combattans,
portés d'hui
racent l'un
défendan
saisir par les
ressemble à
plusieurs ca

de M. Park commença une chanson arabe à laquelle le chef et le peuple répondirent en faisant chorus.

Ayant reçu son guide, M. Park quitta Médina, et arriva, le 8 décembre, à *Kolor*, situé à 13° 49′ latit. nord. Tout près de cette ville, il aperçut le mannequin de Mumbo-Jumbo, pendu à un arbre. Traversant ensuite Tambaconda et Kouniakary, il parvint, le 11, à Koujar, ville frontière du Woulli, et loua trois chasseurs d'éléphans pour lui servir de guides à travers le désert qui sépare ce royaume de celui de Bondou. On l'invita, pour le soir, à être témoin au *bentang* (place publique), d'une lutte qui fait partie des divertissemens du pays. Au signal donné par des tambourins, les combattans, vêtus d'un simple caleçon, frottés d'huile ou de beurre d'arbre, s'avancent l'un vers l'autre, le corps ployé, se défendant des mains, et tâchant de se saisir par les genoux. Cette espèce de lutte ressemble à celle qui est en usage dans plusieurs cantons d'Ecosse et du pays de Galles; il paraît aussi qu'elle était anciennement connue en Syrie, d'après une circonstance rapportée dans l'histoire de

Jacob. Le lendemain matin, un des guides, qui avaient reçu leur paiement d'avance, ayant disparu, Park, pour empêcher les autres de suivre son exemple, se mit en route sur-le-champ, et entra dans le désert. Ses compagnons de voyage, comptant sur un *saphie* ou charme qu'ils avaient préparé pour détourner toute espèce de malheur, le suivirent avec courage; ils arrivèrent bientôt auprès d'un grand arbre chargé d'une multitude de morceaux d'étoffes, dus à la superstition des voyageurs qui croient obtenir un heureux voyage en suspendant quelque chose à ses branches. Cette coutume, qui dans l'origine avait pour but de désigner une source ou une citerne, n'est plus qu'une superstition aveugle. Afin de ne pas choquer ou décourager ses compagnons, M. Park imita l'exemple des Nègres.

Le 13, il atteignit *Tallika*, ville frontière du Bondou, et traversa des campagnes fertiles jusqu'à Kourkarany, située par 13° 53′ de latit. nord. La tranquillité de son voyage ne fut troublée qu'un moment, par une querelle survenue entre deux hommes de sa suite. M. Park la termina en menaçant

de brûler la cervelle à l'un des deux, qui avait tiré son coutelas, s'il osait encore molester quelqu'un de la compagnie. A Kourkarany, le marabout lui montra plusieurs manuscrits arabes, et, entre autres, l'*Al-Charra*. S'avançant ensuite à travers un pays ouvert et cultivé, il parvint aux rives du *Falemé*, bordé de vastes champs ensemencés de grains; la mimeuse croissait sur les hauteurs rocheuses, et dans les fondrières il rencontra du quartz blanc et des pierres ponces. Il trouva quelques puits creusés avec beaucoup d'intelligence et d'habileté jusqu'à une profondeur de vingt-huit brasses. Les habitans riverains du *Falemé*, pêcheurs industrieux, préparent leur poisson en le pilant dans un mortier au sortir de l'eau; ils le font sécher ensuite, au soleil, en larges pains qu'ils font dissoudre dans l'eau bouillante, pour les manger avec leurs kouskous. Les pains de poisson préparés de cette manière forment un article de commerce dans les cantons maures, où le poisson est à peine connu. Les femmes importunèrent à l'excès nos voyageurs de leurs sollicitations pour obtenir de l'ambre et des verroteries. Le 21,



arrivèrent à *Fatteconda*, capitale du
ondou; Park obtint immédiatement une
idience particulière d'Almami, ce roi qui
ait fait piller le major Houghton. Ce
ince parut surpris de ce que Park ne dé-
rait acheter ni or ni esclaves, et lui dit de
evenir le soir, pour recevoir des provi-
ons. Park redoutant cette seconde entre-
ie, prit avec lui son parasol et quelques
itres objets pour en faire présent au roi;
: se revêtit d'un habit bleu tout neuf, se
royant plus sûr de le conserver ainsi.

Conduit au palais, espèce de citadelle
ivisée en plusieurs cours, dont les divers
assages étaient gardés par des sentinelles
rmées de fusils, il fut présenté en céré-
ionie au roi, qui sembla comprendre
iieux la valeur de ses présens que le sens
e son discours. Un voyage entrepris par
ure curiosité lui paraissait encore plus
icompréhensible que le mécanisme du
arasol. Park allait se retirer lorsque
a Majesté le pria de tarder un moment,
t lui donna de suite un échantillon d'élo-
uence africaine, qui ne plut guère à notre

richesses, leur libéralité; et passant adroitement à M. Park en particulier, il amena l'éloge de son habit bleu, sans en oublier les boutons jaunes, et termina sa harangue par la demande de ce superbe vêtement; promettant de le porter dans les grandes occasions, et d'informer chacun du nom et de la générosité du donateur. Ces argumens et d'autres motifs plus puissans, déterminèrent M. Park à le satisfaire; il quitta donc son habit, et s'empressa de le déposer aux pieds du roi. En considération de sa complaisance, le roi lui fit présent de cinq drachmes d'or, dispensa ses bagages de toute visite; et, le lendemain, il lui accorda même la permission de visiter son sérail. Park y fut en butte aux railleries des beautés africaines, sur la blancheur de sa peau et la proéminence de son nez; elles prétendaient que l'un et l'autre étaient l'ouvrage de l'art, qu'on avait blanchi sa peau en le plongeant souvent dans des bains de lait, lorsqu'il était enfant, et allongé son nez en le pinçant continuellement. M. Park répliqua d'une manière très-galante, en vantant la brillante noirceur de leur peau, la gracieuse dépression

de leur nez et l'agréable épaisseur de leurs lèvres ; elles répondirent que la *bouche de miel* n'était pas estimée dans le Bondou, mais notre voyageur pense qu'elles ne furent pas trop insensibles à ses flatteries, car, à son départ, elles lui firent présent de poisson et d'une jarre de miel. Le Bondou, de même que le Woulli, est couvert de bois, mais le sol est plus élevé et plus fertile ; sa position centrale entre le Sénégal et la Gambie y attire un grand nombre de marchands Mandingues et Serawoullis. Les gros droits qu'il se fait payer assurent au roi un revenu considérable, qui consolide son autorité dans l'intérieur, et le rend, par la même raison, redoutable à tous ses voisins Le 23, Park et ses compagnons quittèrent Fatteconda, et, profitant d'un beau clair de lune, ils marchèrent pendant toute la nuit dans les bois, dont le profond silence n'était interrompu que par les hurlemens des loups et des hyènes qu'on voyait traverser les taillis comme des ombres. Ils franchirent ainsi, sans oser se parler eux-mêmes, le désert qui sépare le Boudou du Kajaaga, et arrivèrent le 24 à Joag, ville frontière de ce royaume.

Joag, située à 247 milles de Pisania, par 14° 25′ de lat. nord, et par 9° 12′ de longit. ouest, contient environ deux mille habitans; elle est entourée de hautes murailles avec des meurtrières pour la mousqueterie; chaque maison est ceinte d'un mur particulier, à la manière des *Insulæ* des anciens. Nos voyageurs prirent gîte chez le juge ou *Douty*, appelé *Alcaïde* sur la côte, et reçurent l'invitation d'assister, le soir même, à la danse publique. Ils se félicitaient de ce bon accueil, lorsqu'une troupe de cavaliers, envoyée dans la nuit par le roi de Kajaaga, et jointe le matin par d'autres, environna Park le mousquet à la main, et lui déclara qu'étant entré dans le royaume sans payer les droits, ses gens, ses bestiaux et ses bagages étaient confisqués, et qu'il devait être conduit immédiatement à Maana, demeure du roi. Toute résistance étant impossible, il eut l'air de se soumettre à cet ordre péremptoire ; mais, après avoir consulté son hôte, qui lui peignit dans des termes très-forts la cupidité du prince des Serawoullis, il essaya de gagner ses envoyés, et réussit en sacrifiant la moitié de



ce qu'il possédait. Le lendemain de ce jour, Mungo-Park, volé, dépouillé, et n'osant montrer ses autres effets dans la crainte d'exciter l'avarice du roi, fut obligé de jeûner, ainsi que ses compagnons. Dans cette situation accablante, pendant qu'il était assis tristement au bentang, il fut accosté le soir par une vieille esclave qui lui demanda s'il avait dîné? Croyant qu'elle se moquait de lui, Park ne répliqua rien, mais son petit domestique répondit que les gens du roi lui avaient enlevé tout son argent; aussitôt cette bonne femme mit à terre un panier de pistaches qu'elle portait sur sa tête, lui en donna quelques poignées, et partit avant qu'il eût seulement pu la remercier.

Bientôt après, il reçut la visite de Demba Sego, neveu du roi de Kasson, qui revenait de la cour de Kajaaga, où son oncle l'avait envoyé pour arranger quelques différens survenus entre les deux états. Instruit de la situation de Park,

partit de Joag a
bre. Après av
Gongadi et de S
grand village où
s entrèrent da
Le voyage ne prés
sinon le sacrific
par l'interprète
ais, décrits par
nies blancs p
flottante chevelur
aissance.

A peine arrivé
, Demba-Sego
ses services, et
it pas amélioré
nt le Sénégal; m
aintes et des rep
order avec plaisir
er. Ils continuè
nirent le 29 à
arée, mais défen
elle, et peuplé

partit de Joag avec sa suite, le 27 décembre. Après avoir traversé les villes de Gongadi et de Samie, ils atteignirent Kazie, grand village où ils passèrent le Sénégal, et entrèrent dans le royaume de Kasson. Ce voyage ne présente rien de remarquable, sinon le sacrifice d'un poulet blanc offert par l'interprète Johnson aux esprits des bois, décrits par lui comme une espèce de génies blancs, porteurs d'une longue et flottante chevelure, et doués d'une grande puissance.

A peine arrivé sur le territoire de Kasson, Demba-Sego demanda la récompense de ses services, et Park comprit qu'il n'avait pas amélioré sa position en franchissant le Sénégal; mais sentant l'inutilité des plaintes et des reproches, il feignit d'accorder avec plaisir ce qu'il ne pouvait refuser. Ils continuèrent ainsi leur route, et arrivèrent le 29 à Tisie, grande ville non murée, mais défendue par une espèce de citadelle, et peuplée de Mandingues. D'après un usage singulier, il y est défendu aux femmes de manger des œufs. Comme son ami Demba-Sego, pour se donner un air d'importance, lui avait emprunté che-

val, selle et bride en allant négocier avec les Maures de Gedomah, Park se vit obligé d'attendre son retour.

Pendant cette station, un ambassadeur d'Almami Abdulkader, roi de Fouta Torra vint à Tisie, et déclara au gouverneur, père de Demba-Sego, que si le peuple de Kasson n'embrassait pas la religion musulmane, et ne prouvait pas sa conversion en disant onze prières publiques, son maître, dans la prochaine guerre, se joindrait au roi de Kajaaga. Après une mûre délibération, les habitans de Tisie, regardant l'obligation de réciter ces prières comme un moindre mal que l'inimitié du roi de Fouta Torra, se soumirent à la condition imposée. Au retour de Demba, Park résolut de se rendre immédiatement à Kouniakary, capitale du royaume ; mais pour obtenir la permission de s'éloigner, il se vit contraint à sacrifier encore une grande partie de ses effets, réclamés par son obligeant ami à titre de droits et de présens.

Le 10 janvier, au matin, il quitta Tisie, traversa le Krieko, branche du Sénégal, voisine d'une grande ville nommée Medina,

et arriva le second jour près de Jumbo, patrie du forgeron qui l'avait accompagné. Le frère de cet homme vint au-devant de lui, accompagné d'un chanteur et lui amenant un cheval, afin qu'il fît son entrée dans sa ville natale comme un personnage marquant. Lorsqu'ils approchèrent de la ville, ils furent joints par une foule d'habitans criant, sautant et chantant. Alors le ménétrier se mit à célébrer les louanges du forgeron, en exaltant son courage et en exhortant ses amis à lui servir une abondance de mets. Ses parents firent éclater d'incroyables transports de joie en le revoyant ; sa vieille mère, aveugle, se fit aussi conduire auprès de son fils, appuyée sur un bâton ; elle lui caressa les mains, les bras, la figure, et parut éprouver une satisfaction extrême. Pendant tout ce joyeux tumulte, l'attention se fixa tellement sur le forgeron, que personne n'aperçut le blanc étranger, assis tranquillement auprès d'une des huttes. Enfin, lorsque le Nègre se fut mis à raconter les détails de son histoire depuis son départ du Kasson, et qu'il eut ensuite à plusieurs reprises fait mention de la bonté du voyageur blanc,

et s'être écrié en le montrant du doigt : — Regardez, le voilà ! » L'étonnement remplaça la joie, tous les regards se tournèrent vers l'étranger, et personne ne pouvait comprendre comment il se trouvait là sans avoir été remarqué. Toutefois les femmes et les enfans ne purent cacher leur frayeur à son aspect, et il leur fallut du temps pour en revenir, quoique le forgeron les assurât qu'il ne leur ferait pas le moindre mal.

Ce bon Nègre sentit tant de reconnaissance envers Park, qu'il ne voulut le quitter, aussi long-temps qu'il resterait à Kouniakari. Chemin faisant, Park se rendit à Soula, résidence ordinaire de Salim Daoucari, honnête marchand d'esclaves sur qui le docteur Laidley lui avait donné une lettre de crédit. Salim le reçut avec une bienveillance extrême, mais au bout de quelques heures, un messager vint de la part du roi de Kasson demander à Park raison de l'interruption de son voyage. Il se remit donc en route sur-le-champ pour la capitale. Le lendemain, en présence d'un concours immense de peuple, il eut une audience de Sa Majesté, qui l'accueillit gracieusement et parut satisfaite du

récit de son voyage. Le roi lui annonça qu'une guerre était sur le point d'éclater, où les divers états voisins du Kasson seraient nécessairement enveloppés; il offrit cependant de lui donner un guide pour le Kaarta. Park eût préféré de se diriger vers le Fouladou; mais le roi lui objecta qu'il était tenu, par un engagement pris avec le roi de Kaarta, d'adresser à celui-ci tous les voyageurs et marchands, et qu'ainsi, d'après les règles de la justice, il ne pouvait fournir à Park un guide pour une autre route. A Soulo, où il était retourné pour quelques jours, afin d'attendre le retour des messagers envoyés pour connaître la situation des états voisins, Park fut soumis à de nouvelles exactions, sur le bruit répandu qu'il avait reçu de Salim Daoucari une grande quantité d'or.

Le royaume de *Kasson* est un beau pays uni, mieux peuplé et mieux cultivé qu'aucun de ceux qu'il avait visités jusqu'alors. *Kouniakari*, la capitale, située par 14° 34' de latitude nord, se trouve à 59 1/2 milles géographiques (anglais) vers l'est de Joag. De Soulo, Park longea les rives populeuses du Krieko, en passant par Kimo,

Fisourah et Kérancalla jusqu'à *Kemmou*, capitale du Kaarta, où il arriva le 12 février. Pendant la route, s'étant un peu écarté de sa suite, il rencontra deux cavaliers nègres qui, à son aspect, furent saisis d'effroi, et s'enfuirent au grand galop en marmottant des prières : ayant rencontré ses compagnons, ils leur annoncèrent qu'ils venaient de voir un esprit redoutable, vêtu de robes flottantes, et dont le souffle glacé était tombé sur eux comme une pluie froide. A Kemmou, Park n'eut qu'à se louer de la réception de Daisy Kourabarri, roi du Kaarta, réception qui ne fut gâtée par aucun des actes de rapacité auxquels s'étaient livrés les autres princes africains. Toute communication entre le Kaarta et le Bambara se trouvait interrompue ; cependant une plus longue résidence au Kaarta eût été dangereuse pour notre voyageur, et désagréable au roi, qui craignit qu'on ne lui imputât le meurtre d'un blanc. Cette double considération détermina Park à prendre la seule route libre à travers le royaume de Ludamar, malgré sa longueur et ses dangers qui avaient coûté la vie au major Houghton. Il partit donc de Kem-

mou le lendemain de son arrivée, avec une escorte, et s'avança jusqu'à Founingkedi, où il eut occasion d'admirer l'audace des Maures; cinq d'entr'eux, armés de fusils, enlevèrent un troupeau de bétail appartenant aux habitans, et passèrent à portée de pistolet devant cinq cents hommes qui s'étaient rassemblés sous les murs sans oser faire un effort pour reprendre leur propriété. Un des pâtres, qui avait la jambe cassée par un coup de feu, expira bientôt après entre les mains des boucheriens, qui essayèrent de le glisser dans le paradis, en lui apprenant, avant sa mort à dire: « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. » Sa mère désolée s'écriait seulement: « Il n'a jamais dit un mensonge! » les spectateurs se contentaient de pousser des cris et des gémissemens. Park fut regardé comme un cannibal pour avoir, en sa qualité de chirurgien, proposé de lui faire l'amputation.

Sur la route entre Kemmou et Founingkedi, Park vit, pour la première fois, les Nègres occupés à recueillir des *tomberongs* ou baies du rhamnus lotus, arbrisseau commun dans tous les pays nègres et

sur les rives de la Gambie, mais plus abondant encore dans le sol sablonneux du Kaarta, du Ludamar et des cantons septentrionaux du Bambara. Ses baies, petites, jaunes, farineuses, sont d'un goût exquis. Après la récolte, les Nègres les font sécher au soleil, les pilent dans un mortier, les pétrissent ensuite avec de l'eau, et en composent une sorte de pâte qui, pour la couleur et le goût, ressemble au meilleur pain d'épice. L'eau édulcorée par le jus des baies du lotus, forme un gruau agréable, qui sert de déjeûner dans les diverses parties du Ludamar. L'arbrisseau lotus croît à Tunis, et paraît être évidemment la plante dont se nourrissaient les Libyens lotophages d'Homère et de Pline, et qui, au rapport du dernier, a quelquefois suppléé aux vivres des armées.

De Founingkedi, M. Park se rendit par Simbing à *Jarra*, grande ville située au pied de quelques montagnes rocheuses, par 15° 5′ de latitude nord. Il fut suivi par un grand nombre d'habitans du Kaarta, qui fuyaient pour se dérober à l'attaque du roi de Bambara. Malgré la ressemblance de toutes les guerres entre les Nègres, celle

du Kaarta inspire un vif intérêt par le caractère aimable du souverain de cette contrée. La restitution de quelques troupeaux enlevés du Bambara par les Maures, et vendus au chef d'un village kaartan, fit naître cette guerre. Mansong, roi de Bambara, depuis long-temps jaloux de la prospérité du Kaarta, en prit prétexte pour envoyer au roi Daisy un message, l'invitant à faire balayer soigneusement les maisons de Kemmou par ses esclaves, et à tout préparer enfin pour recevoir, après la saison des pluies, la visite du roi de Bambara, suivi de neuf mille hommes. Cet insultant message était accompagné de sandales de fer, présent hiéroglyphique dont le porteur donna l'explication, en annonçant que « le roi de Kaarta ne serait à l'abri des flèches de Bambara qu'après avoir usé ces sandales dans sa fuite. »

Les nations sauvages suppléent, en général, à la pauvreté du langage par l'énergie des gestes, et à la lenteur de leur intelligence par la vivacité des images et la force significative des actions. On connaît le message hiéroglyphique des Scythes, dont l'ambassadeur, sans prononcer une

parole, présenta à Darius un oiseau, une grenouille, un rat et cinq flèches. Hérodote rapporte que ce même Darius fit avertir les Grecs Ioniens, que, s'ils continuaient leurs déprédations en Asie, il les traiterait comme des pins, c'est-à-dire, qu'il les exterminerait, puisque le pin, une fois coupé, ne pousse plus de rejetons. Le chef des Indiens Narraghanset, pour exprimer la haine implacable qu'il avait vouée aux premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, leur envoya une peau de serpent à sonnettes remplie de flèches; les Anglais répondirent en lui renvoyant la même peau pleine de poudre et de balles.

Le roi de Kaarta, après avoir consulté ses chefs, repoussa l'outrage par un défi semblable, et publia de suite une proclamation par laquelle il invitait ses amis à venir le joindre, en permettant à tous ceux qui manqueraient d'armes ou qui auraient peur de la guerre de se réfugier dans les Etats voisins, avec la certitude d'être toujours bien accueillis à leur retour, s'ils observaient une neutralité rigide; mais il les prévint que la moindre hostilité, de leur part, contre leur pays natal « brisait la

clef de leurs cabanes, dans lesquelles ils ne rentreraient jamais. » Cette proclamation fut approuvée généralement; cependant plusieurs tribus puissantes, entr'autres celles de Jower et de Kakarou, se rendirent dans le Kasson ou dans le Ludamar : cet abandon réduisit l'armée de Daisy à quatre mille hommes effectifs. A l'approche de Mansoug, Daisy se retira d'abord à Joko, et puis à *Gedingouma*, ville entourée de hautes murailles de pierres, située dans un défilé, et n'ayant que deux portes, l'une en face du Kaarta, l'autre du côté de Jaffnou. A Joko, ses fils refusèrent de le suivre plus loin, dans la crainte que les chanteurs, qui sont leurs bardes, ne pussent dire que Daisy et sa famille avaient abandonné Joko sans coup férir. Ils tentèrent donc, avec un corps de cavalerie, de défendre cette place; mais vaincus en plusieurs rencontres, l'un des deux tomba au pouvoir des ennemis. Après cet événement, son frère se retira, suivi de sa troupe, à Gedingouma. Mansoug voyant que Daisy ne voulait pas hasarder de combat, mit à feu et à sang toute la contrée; mais après avoir séjourné deux mois autour

de Gedingouma, sentant l'impossibilité de s'emparer de cette ville, il marcha contre le roi maure de Ludamar, qui avait manqué à sa promesse de fournir des troupes auxiliaires, et, après s'être vengé, reprit la route de Sego.

Sur ces entrefaites mourut le roi de Kasson, et ses deux fils se disputèrent la succession; le vaincu se retira auprès de Daisy, qui, ayant jusqu'alors vécu en bonne intelligence avec les deux frères, refusa de livrer celui qui s'était confié à sa générosité, sans prétendre toutefois se mêler en rien de leur contestation. Mécontent de ce refus, le nouveau roi, soutenu par une troupe de rebelles, fit une incursion sur le territoire de Kaarta; Daisy s'en vengea sur-le-champ, en pénétrant dans le royaume de son ennemi, et en s'emparant de trois villages considérables, dont tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Enfin la saison des pluies vint mettre un terme à la guerre.

Jarra, souvent prononcé Yarra et Yarba, où Park venait d'arriver, est une grande ville dont les maisons sont bâties en pierres liées avec de l'argile en guise de mortier.

Les habitans sont Nègres pour la plupart. Il y résida quatorze jours dans la maison d'un marchand de la Gambie, nommé Daman Jumna, sur lequel il avait une traite du docteur Laidley, en attendant le retour d'un messager envoyé vers Ali, prince Maure, pour en obtenir la permission de traverser ses états. Le 26 février, arriva un esclave d'Ali, chargé de conduire notre voyageur à Goumba; et comme tous ses compagnons, à l'exception du fidèle Demba, refusèrent de le suivre sur le territoire maure, il remit un double de ses papiers à Johnson, avec ordre de les porter à la Gambie, et laissa le superflu de sa garde-robe chez le marchand où il avait logé. Avant son départ, on lui vola son sextant, accident qui l'empêcha de continuer ses observations de latitude, et de déterminer les parallèles de ses dernières stations géographiques.

Il quitta Jarra le 27 février, et traversant les sablonneux cantons de Troumgoumba et de Quiza, il entra dans *Dina*, ville considérable, bâtie en pierres, où les Maures sont bien plus nombreux que les Nègres. Ces hommes féroces et fanatiques

insultèrent M. Park de la manière la plus grossière ; mais voyant que son sang-froid ne leur fournissait aucun prétexte pour l'attaquer, ils le pillèrent, malgré la protection d'Ali, *parce qu'il était chrétien.* Au sortir de Dina, Park traversant une contrée sablonneuse et couverte d'asclépiade gigantesque, gagna *Sampaka*, grande ville dépendant antérieurement du Bambara, mais cédée, après la dernière guerre, au roi de Ludamar, avec tout le territoire environnant jusqu'à Goumba. Il logea dans la maison d'un Nègre, qui fabriquait de la poudre avec du nitre recueilli dans les abreuvoirs fréquentés par les bestiaux, et avec du soufre apporté par les Maures, qui le tirent des côtes de la Méditerranée. Ces ingrédiens, pilés et mélangés dans un mortier de bois, fournissaient une poudre dont le grain était inégal et la qualité très-inférieure à celle d'Europe.

De Sampaka, il dirigea sa route vers Dalli où il arriva le 5 mars. Là, n'étant plus qu'à deux jours de marche de Goumba, pendant qu'il attendait dans un village voisin quelques habitans qui voulaient l'accompagner, il fut saisi, le 7, par une troupe de

Maures qu'Ali avait chargés de le mener à Binaoum, parce que Fatimé, sa femme favorite désirait de voir le chrétien. Les Maures le ramenèrent, en conséquence, à Dina où se trouvait un des fils d'Ali. Le jeune prince lui présenta un fusil double, en lui ordonnant d'y réparer une batterie et de teindre la monture en bleu ; Park ne parvint qu'avec peine à lui persuader qu'un blanc pouvait ignorer cet art. Le 12 mars, ils arrivèrent à *Binaoum* , assemblage d'un grand nombre de tentes irrégulièrement disposées sur un vaste terrein, et séparées par des parcs de chameaux, de gros bétail et de chèvres. Il y demeura jusqu'au 30 avril, indignement traité par les Maures. Ils le renfermèrent dans une petite tente , où l'on avait attaché un cochon sauvage que les enfans irritaient sans cesse en le frappant, tandis que les hommes et les femmes s'assemblaient régulièrement autour de la tente, pour mortifier le chrétien. Leur curiosité n'était pas moins fâcheuse que leur insolence : ils examinaient ses vêtemens, fouillaient dans ses poches, considéraient avec étonnement la blancheur de sa peau , comptaient les doigts

de ses mains et de ses pieds, et le forçaient à se déshabiller et à se r'habiller continuellement, pendant qu'il était exténué de faim et de soif. Les femmes de Ludamar montrèrent sur-tout une extrême curiosité. Il en vint un jour une bande pour vérifier si la circoncision était aussi pratiquée chez les chrétiens. Park traita ce sujet en badinant, et finit par assurer à l'une des plus jolies qu'il satisferait sa curiosité si ses compagnes voulaient se retirer; elles partirent toutes enchantées de cette saillie. Son séjour à Binaoum lui fournit l'occasion de voir un mariage maure ; il ne fut pas célébré avec les mêmes danses, les mêmes chants, le même enjouement que les mariages nègres. Une femme battait un tambour, tandis que les autres formaient avec leur bouche une espèce de sifflement ou de croassement. Il s'était retiré dans sa hutte et presque endormi, lorsqu'une vieille femme entra, lui apportant, disait-elle, un présent de la mariée, et lui versa, en même temps, sur la tête, le contenu d'un vase de bois qu'elle tenait à la main. Park y reconnaissant aussitôt le liquide sacré dont les prêtres Hottentots arrosent les

nouveaux mariés, et se montrant peu sensible à cette faveur, la vieille lui apprit très-sérieusement qu'une pareille distinction était reçue par les jeunes Maures comme une marque de la plus haute estime.

Avant que Johnson eût eu le temps de quitter Jarra, les Maures s'emparèrent de lui, et le conduisirent à Binaoum avec tous les effets laissés par Park dans la maison de Daman Jumna, à l'exception des papiers que le fidèle Johnson avait eu l'adresse de remettre à l'une des femmes de Daman. Tous ces objets, ainsi que la montre, l'or, l'ambre et la boussole pris sur Park, furent déposés dans la tente d'Ali dont la boussole excita surtout l'attention et les craintes superstitieuses. Il demanda pourquoi ce petit fer mince (l'aiguille aimantée), se dirigeait toujours vers le Grand Désert. Park, sentant l'inutilité d'une explication scientifique, inintelligible pour Ali, et le danger d'une ignorance affectée qui n'éveillerait que des soupçons, répondit que ce fer lui montrait sa mère qui demeurait bien loin au-delà du Désert, qu'il le conduirait auprès d'elle

si elle restait en vie, ou à son tombeau si elle était morte. A cette explication, Ali examina la boussole avec plus d'étonnement encore, la retourna dans tous les sens, et la voyant toujours dirigée vers le même point, il se hâta de la rendre comme un instrument trop dangereux pour le garder.

Maîtres exigeans, hommes impitoyables, les Maures employèrent les deux Nègres de Park à récolter des herbes fanées pour les chevaux du roi, et le destinèrent lui-même après plusieurs délibérations, à l'emploi de barbier de la cour; mais il s'en acquitta si mal dès son début, en rasant la tête d'un jeune prince, qu'il fut aussitôt destitué. Ils se consultèrent alors de nouveau long-temps pour savoir ce qu'ils feraient de lui : les uns furent d'avis qu'il fallait le mettre à mort; d'autres opinèrent pour qu'on lui coupât la main droite; enfin le frère du roi proposa de lui arracher les yeux qui, disait-il, ressemblaient à ceux d'un chat. Les boucheriens applaudirent unanimement à cette idée; mais Ali différa l'exécution de la sentence jusqu'au retour de la reine qui

voyageait dans le Nord, et donna l'ordre à Park de ne pas sortir du camp. S'étant un jour dirigé vers quelques arbres peu éloignés, pour y chercher de l'ombre et se soustraire en même temps aux insultes dont il était continuellement l'objet, il fut poursuivi par une troupe de cavaliers dont un lui tira deux coups de pistolets avec la plus grande indifférence. Les Maures trouvaient ses culottes de nankin, non-seulement dépourvues de goût, mais encore contraires à la décence; aussi Ali l'obligeait-il de s'envelopper dans son manteau quand il le conduisait au quartier de ses femmes. Ces dames exerçaient une véritable inquisition sur toute sa personne; elles examinaient ses cheveux et sa peau; mais la blancheur de son teint leur fit froncer le sourcil ou même éprouver un saisissement. Dans ces sortes d'occasions, les Maures le conduisaient en forme de procession, galoppant autour de lui comme pour relancer une bête fauve, tournoyant leur fusil au-dessus de la tête, et faisant en général parade de leur adresse à manier leurs armes et leurs chevaux. Pour diminuer l'ennui de sa captivité, Park vou-

lui apprendre les caractères arabes, et priant, à cet effet, les plus insolens des Maures, soit à tracer quelques lignes sur le sable, soit à déchiffrer les caractères que lui même avait formés, il découvrit un moyen d'adoucir leur humeur farouche et méchante, en flattant ainsi leur orgueil et l'idée qu'ils ont de leur supériorité.

Pendant sa résidence à Binaoum, il eut plusieurs conversations avec deux voyageurs mahométans qui faisaient le commerce du sel. L'un d'eux, habitant de Walet, avait visité Tombuctou et Haoussa. Walet, capitale du Birou, surpassait, selon lui, Tombuctou en grandeur, mais n'attirait pas autant d'étrangers, parce qu'elle était trop éloignée du Niger, et restreinte à-peu-près au commerce du sel. Il fallait dix jours pour aller de Binaoum à Walet, à travers une contrée stérile où l'on ne rencontre aucune ville remarquable, et onze jours pour se rendre de Walet à Tombuctou : ce dernier voyage se fait sur des bœufs. Haoussa était la plus grande ville qu'il eût jamais vue. Aprèsa voir satisfait aux questions multipliées de Park, le marchand lui

demanda à son tour s'il avait l'intention de voyager dans cette direction ; et, sur sa réponse affirmative, il lui conseilla de renoncer à ce projet, et lui déclara que, dans cette contrée, on regardait les chrétiens comme des enfans du démon et des ennemis du prophète, en ajoutant que les juifs, très-nombreux à Tombuctou, parlaient arabe et priaient Dieu à la manière des Maures. L'autre voyageur, natif de Maroc, avait résidé quelques mois à Gibraltar; il apprit à Park que le voyage de Maroc à Binaoum exigeait cinquante jours, distribués de la manière suivante : de Maroc à Suera, trois jours ; à Agadir, trois ; à Jiniken, dix ; à Wel-de-Noun, quatre ; à Lakeneig, cinq ; à Ziriwin-Zeriman, cinq ; à Tichît, dix ; à Binaoum, dix.

Le 30 avril, les Maures levèrent leur camp de Binaoum à l'approche de l'armée de Bambara, et se retirèrent, par le chemin de Farani, vers le Nord dans un campement voisin de *Boubakir*, ville habitée par des Nègres. C'est là que M. Park fut présenté à la reine Fatime. Elle parut d'abord désagréablement affectée de la vue d'un chrétien ; mais cette première impression

ne tarda pas à s'effacer après qu'il eut répondu à une multitude de questions qu'elle lui fit sur le pays des chrétiens. Elle parut compatir à sa situation, et c'est à elle que notre voyageur est redevable des seules marques de bontés qu'il ait reçues en Ludamar. Le pays tout autour de Boubakir, ne présentait qu'une vaste surface de sable dont la désolante uniformité était interrompue seulement çà et là par quelques arbres rabougris et par des broussailles épineuses. L'excessive chaleur avait détruit toute végétation et tari presque toutes les eaux: la nature semblait expirer et le morne silence du désert n'était troublé que par les mugissemens plaintifs des bestiaux qui, furieux par la soif, combattaient pour s'emparer des abreuvoirs, tandis que les plus faibles, n'osant engager une lutte, dévoraient la vase qui se trouvait à leur portée. Park eut prodigieusement à souffrir de cette disette d'eau, malgré quelques envois que lui fit la reine, et comme les Maures près des puits refusaient de lui prêter leurs vases dans la crainte de les souiller par l'attouchement d'un chrétien, il était obligé d'aller boire dans les auges avec les vaches.

Enfin la saison des pluies approchait ; à cette époque, les Maures ont coutume de se retirer dans le Grand Désert, et Park se voyait échapper tout espoir d'être sauvé, lorsqu'à la sollicitation de Fatimée, il obtint la permission d'accompagner Ali à Jarra. Ce prince s'y rendait pour traiter avec les fugitifs de Kaarta qui imploraient son secours contre Daisy leur roi légitime. Du premier abreuvoir qu'ils atteignirent après leur départ de Boubakir, l'esclave Demba fut renvoyé dans le camp, au grand regret de M. Park, qui s'en plaignit dans les termes les plus pressans : mais Ali se contenta de lui dire, avec un regard dédaigneux et un sourire méchant, que, s'il ne montait pas à cheval sur-le-champ, il allait être renvoyé de même à Boubakir. En arrivant à Jarra, Park pria Daman Jumma, le marchand d'esclaves, de négocier avec Ali pour la rançon de Demba ; mais Ali ne voulut rien écouter, sous prétexte que Demba était le principal interprète du chrétien, et qu'il pourrait le conduire au Bambara. Il consentit cependant à le rendre au prix ordinaire des esclaves, lorsque ce danger ne serait plus à craindre.

Les fugitifs kaartans offrirent de prendre à leur solde deux cents cavaliers. Ali, avec les plus vives démonstrations d'amitié, agréa leur demande sous la condition qu'ils lui fourniraient préalablement quatre cents têtes de bestiaux, deux cents vêtemens d'étoffe bleue, et une quantité considérable de rassades et d'autres ornemens. A peine cette condition fut-elle remplie, qu'ils apprirent, par de nouveaux fuyards du Kasson et du Kaarta, que Daisy, averti de leur projet, se préparait à fondre sur Jarra. Dans le dessein de le prévenir, ils armèrent huit cents hommes et entrèrent dans le Kaarta, le 18 juin, en priant Ali d'accélérer l'envoi de ses cavaliers: mais le perfide Maure répondit que sa cavalerie était employée ailleurs. Le 24, l'armée des confédérés, après avoir pillé quelques villages, rétrograda sans attendre la rencontre de Daisy; le 26, on apprit que ce prince venait de s'emparer de Simbing, et s'avançait vers Jarra. A cette nouvelle, les habitans s'apprêtèrent à quitter la ville; les femmes passèrent toute la nuit à battre du grain et à emballer les objets les plus nécessaires, et le lendemain, à la

pointe du jour, la plupart prirent la route de Dina, chassant devant eux leurs brebis, vaches et chèvres, et n'emportant qu'une petite provision de vivres et de vêtemens. Les femmes et les enfans faisaient retentir l'air de leurs gémissemens ; les hommes marchaient tristes et abattus; tous s'arrêtaient de temps à autre pour jeter un dernier regard sur leur ville natale, sur ces sources, sur ces rochers où s'étaient bornés toutes leurs vues d'ambition et de bonheur. Soudain les védettes vinrent annoncer que l'armée confédérée avait fui devant Daisy sans brûler une amorce ; alors les cris et les lamentations redoublèrent, et le reste des habitans se hâta d'abandonner la ville. Park, craignant d'être pris pour un Maure par les vainqueurs, dans la première confusion, monta son cheval, mit en croupe un sac de bled, et se joignit aux fuyards.

A Queira, il attendait tranquillement l'arrivée de quelques Mandingues qui devaient aller dans le Bambara, lorsque le premier esclave d'Ali vint avec quatre Maures, pour le reconduire à Boubakir. Deux d'entre eux conseillèrent de



s'assurer de son cheval, mais comme il paraissait impossible de s'échapper avec un pareil animal, on négligea la précaution. Dans cette extrémité M. Park résolut de tenter l'aventure : il fit un paquet de ses hardes, consistant alors en deux chemises, deux mouchoirs, deux caleçons, un gilet, une veste, une montre, un chapeau, une paire de bottines, et dès que les Maures furent endormis, il sortit doucement, passa avec précaution par-dessus les Nègres qui couchaient à la belle étoile, monta précipitamment à cheval et partit. Après avoir fait quelques milles, il se vit poursuivi par trois Maures qui crièrent après lui en brandissant leurs fusils à deux coups. Park, perdit alors tout espoir de s'évader et se résigna à son sort avec l'indifférence du désespoir ; mais, ces maraudeurs, se bornèrent à lui prendre son manteau.

Il se hâta de gagner le désert, en se dirigeant vers l'est-sud-est, à l'aide de sa boussole. La chaleur, réfléchie par le sable, croissait à tout moment ; les sommets des

une soif ardente et son cheval, excédé de fatigue, refusa d'avancer. Il grimpait de temps en temps sur les arbres les plus élevés, pour voir s'il ne découvrirait pas la fumée de quelques villages, l'indice de quelque habitation humaine : mais rien ne s'offrait à ce vaste horizon que des halliers et des monticules de sable blanc. Il essaya de mâcher des feuilles d'arbres : leur amertume le dégoûta, mais ne rebuta pas son cheval qui les dévorait avec avidité. Croyant sa mort inévitable, exténué de besoin, malade, il allait débrider son cheval lorsque, saisi d'un étourdissement, il tomba sur le sable dans un état d'insensibilité complète.

En reprenant connaissance, il trouva la bride encore dans sa main : le soleil se couchait, la chaleur diminuait graduellement; il fit un effort et se leva pour continuer sa route. A l'entrée de la nuit, quelques éclairs, sillonnant l'horizon, annoncèrent la pluie; le vent ne tarda pas à siffler à travers le feuillage ; mais quand il ouvrait la bouche dans l'espoir de recueillir les gouttes qui devaient tomber, il n'avalait que du sable; cependant, au bout de quelque temps, les sables cessèrent de voler et



erse tant désirée, succéda. Park se hâta tendre à terre ses vêtemens et parvint, en tordant et suçant, à étancher sa soif. Ra- ıé par ce secours inattendu, et se diri- nt sur sa boussole que la lueur des ıirs lui permettait de consulter, il attei- t, vers minuit, un abreuvoir voisin n campement maure ; il évita leurs tes, et découvrit quelques marres ırbeuses guidé par ce qu'il appelle *la ste musique* des grenouilles, qui en cou- ient toute la surface.

.e lendemain il parvint à *Chrilla*, village lah dépendant de Ludamar. Le douty refusa toute espèce de secours, et les itans proposèrent de le conduire de- t Ali. Park les trompa en prenant une ction rétrograde, comme s'il avait lui- ne le dessein de retourner chez les ıres : mais, en sortant du village, il vit vieille femme d'un air vénérable qui : du coton sur la porte de sa hutte, et marqua par signes qu'il avait faim ; itôt la bonne vieille le fit entrer, lui it une jatte de kouskous et donna rain à son cheval. Park lui offrit en

poche. Il travers un pays fertile. trée devint mo d'une abreuvoir bbs qui le reçure talité. Poursuiv entendait les p voyageur, il se c taillis en tenant par le nez, aya hommes en terra féroces dans les b 5 juillet, il atteig murée, habitée p Foulahs, sujets du donc passé les fr se trouvait à l'abr

Quoique ce p dans ses guerres bara, son armé mille cavaliers : n force militaire n portion de ses suj de Ludamar n'ont du pillage et du b excellens, et souv

poche. Il traversa pendant toute la journée un pays fertile. Le troisième jour, la contrée devint montueuse et il arriva près d'une abreuvoir appartenante à des Foulahs qui le reçurent avec beaucoup d'hospitalité. Poursuivant sa route la nuit, s'il entendait les pas ou la voix de quelque voyageur, il se cachait dans l'épaisseur des taillis en tenant des deux mains son cheval par le nez, ayant autant à craindre des hommes en terrain découvert que des bêtes féroces dans les broussailles. Le lendemain 5 juillet, il atteignit *Wawra*, petite ville murée, habitée par des Mandingues et des Foulahs, sujets du roi de Bambara. Il avait donc passé les frontières du Ludamar, et se trouvait à l'abri de la tyrannie d'Albi.

Quoique ce prince eût eu des succès dans ses guerres précédentes avec le Bambara, son armée n'excéda jamais deux mille cavaliers : mais Park pense que cette force militaire ne forme qu'une petite portion de ses sujets maures. Les troupes de Ludamar n'ont pour paie que le produit du pillage et du butin ; leurs chevaux sont excellens, et souvent les chefs nègres donnent jusqu'à quatorze esclaves pour s'en

procurer un. L'habillement des Maures ressemble à celui des Nègres, au turban près, l'un des signes caractéristiques du mahométisme. L'ampleur de la barbe est considérée comme une marque d'extraction arabe, et celle de Park, qu'ils trouvaient seulement trop belle pour un chrétien, était le seul trait de sa personne qui méritât leur approbation. Dans le royaume de Ludamar, on inflige rarement la peine capitale, excepté aux Nègres. Les Maures passent la journée à parler de leurs chevaux ou à projeter le pillage de quelque village nègre. Comme la tente du roi détermine la principale place publique, ils se réunissent souvent autour et chantent des stances en son honneur.

Chez tous les peuples, ce qui cause et finit les révolutions, ce qui élève et détruit les ouvrages des hommes, qui constitue et abolit les lois, qui fonde et ruine les royaumes et les empires, qui prédomine dans toutes les affaires humaines, *la force*, a toujours été célébrée par les poètes plutôt que les vertus douces et paisibles. Chaque peuple applaudit aux qualités qui lui présentent une utilité directe : le gé-

nie, les vertus, obtiennent les hommages des nations civilisées; les peuplades sauvages n'estiment que la chasse et la pêche.

Les taxes payées par les sujets nègres fournissent aux dépenses du roi de Ludamar, dont les vêtemens et les équipages surpassent en magnificence ceux de tous les autres Maures; mais, dans les occasions ordinaires, toute distinction est mise de côté, et sa majesté repose sur la même natte et mange dans le même vase que son chamelier. Chez les femmes mauresques, corpulence et beauté sont à-peu-près synonymes; une belle femme ne peut marcher qu'à l'aide de deux esclaves qui la soutiennent chacune sous un bras; une beauté parfaite doit faire la charge d'un chameau. Afin de procurer aux filles cet embonpoint excessif, on les gorge, dès leur enfance, de lait et de kouskous, et les mères. armées de verges, sont présentes pour les forcer à l'obéissance.

De Wawra, Park se rendit à Dingyie, où un Foulah, qui lui avait donné l'hospitalité, lui demanda à son départ une boucle de ses cheveux pour en faire un *saphie* (espèce de talisman), dans la persuasion

qu'un saphie formé des cheveux d'un blanc, lui procurerait toutes les connaissances de leur premier possesseur. Après avoir satisfait au désir de son hôte, il gagna *Wassibou*, petite ville située par 14° 49' de latitude nord. On y cultive le bled avec tant de soins et de succès, que la disette y est inconnue. Hommes et femmes, tous labourent ensemble; pour semer, ils se servent d'une bêche supérieure à celle des Nègres de la Gambie; mais les fréquentes incursions des Maures les obligent de porter dans les champs leurs armes avec les instrumens d'agriculture.

De Wassibou, il parvint, avec quelques Kaartains fugitifs, par Satilé et Gallou, à *Mourdja*, grande ville où se fait un commerce considérable de sel que les Maures apportent pour l'échanger contre du bled et des étoffes de coton. Les naturels sont mahométans et très-hospitaliers; mais ils défendent aux *kafirs* (mécréans), l'usage du genièvre ou de la bière. Il continua sa route à travers une contrée fertile et pittoresque, et passa par les grands villages de Datlibou, Fanimbou et Doulinkibou. Aux approches de Sego, la route devint plus

fréquentée et le peuple moins hospitalier; mais, pour la première fois depuis son séjour en Afrique, Park vit les femmes admises dans la société. Il fut constamment pris pour un Maure par les Bambarains, qui plaisantèrent sur l'air misérable du cavalier et de son cheval, en disant que, sans doute, il revenait de la Mecque. Enfin, le 21 juillet, il atteignit Sego, et eut, un peu avant son arrivée, l'inexprimable satisfaction de contempler ce qu'il cherchait depuis si long-temps, le majestueux *Niger,* brillant au soleil du matin, large comme la Tamise à Westminster et coulant avec lenteur de l'*ouest à* l'*est.* Park accourut au bord du fleuve, et but de son eau, en remerciant, avec ferveur, Dieu d'avoir couronné ses peines d'un succès aussi heureux. *Sego*, capitale du Bambara, située par 14° 10′ de lat. nord, et par 2° 26′ de long. ouest, à 618 milles de Médina, capitale du Woulli, renferme environ trente mille habitans. Elle est composée de quatre villes distinctes, dont deux sont situées sur la rive septentrionale et deux sur la rive méridionale du Niger, les unes et les autres environnées de hautes mu-

railles de terre. Les maisons, de forme carrée, surmontées de terrasses, et la plupart peintes en blanc; sont construites en argile; quelques-unes ont deux étages. Les rues sont étroites et les mosquées très-nombreuses. Park arriva le jour même du marché ; la foule qui traversait la rivière était si grande qu'il attendit plus de deux heures sans trouver lui même un moment favorable. Dans l'intervalle Mansong, roi de Bambara, fut informé qu'un homme blanc venait pour le voir; mais ayant été prévenu contre lui par les Maures et les marchands d'esclaves de Sego, il envoya un de ses officiers pour lui défendre de passer avant que le roi fût instruit du motif de son voyage. Le messager lui dit de prendre son logement à quelque distance dans un village, et promit de venir le voir le lendemain matin.

Park remarqua que les canots sur la rivière quoique assez grands n'étaient ni pontés ni mâtés ; deux gros arbres creusés et réunis bout à bout, forment un de ces canots que leur structure, démesurément longue et étroite, rend très-incommodes. Le langage de Bambara est un mandingue

corrompu qu'il apprit et parla bientôt facilement.

Les habitans du village où son logement lui était assigné, le virent avec autant de crainte que d'étonnement, et ne voulurent lui donner ni vivres ni asile. Park ôta la selle et la bride de son cheval, et laissa paître en liberté le pauvre animal, tandis que lui-même, exténué de besoin, harrassé de fatigue, s'assit au pied d'un arbre pour se mettre à l'abri de l'orage qui s'annonçait au moment même. Une femme qui revenait des champs, l'aperçut dans cette triste situation; émue de pitié, elle prit la selle et la bride, lui fit signe de la suivre, le conduisit dans sa hutte, et, s'empressant d'allumer sa lampe, elle lui fit préparer du poisson grillé et l'invita à se reposer sur une natte; ensuite elle se mit à filer du coton avec quelques jeunes femmes ses compagnes. Pendant ce travail, qui dura une grande partie de la nuit, elles s'amusèrent à chanter, et Park fut bien surpris d'entendre improviser une chanson sur son aventure : « Les vents » sifflaient, la pluie tombait, le pauvre

« homme blanc, faible et fatigué, est « venu s'asseoir sous notre arbre. Il n'a « point de mère pour lui apporter du lait, « point de femme pour lui moudre du « grain, (Chœur) : ayons pitié de l'homme « blanc,... il n'a point de mère, etc., etc. » Park, profondément touché d'une si douce compassion, aurait voulu témoigner sa reconnaissance à sa bienveillante hôtesse ; mais il ne put lui offrir que deux de quatre boutons de cuivre qui restaient à sa veste.

Le surlendemain, un messager du roi de Bambara se présenta pour savoir si Park avait apporté quelque présent. Ayant appris qu'il avait été dépouillé de tout par les Maures, il se retira ; vers le soir, un nouveau messager vint signifier à M. Park l'ordre de s'éloigner de Sego, et lui remit cinq mille cauris, comme un présent du roi pour continuer sa route. Park évalue 250 cauris un schelling ; et telle est la proportion entre leur valeur et le prix des denrées, que cent cauris suffisent pour faire vivre un homme et son cheval pendant vingt-quatre heures. Ce messager, chargé de le conduire à Sansanding s'il

avait l'intention de visiter Jinnie, lui apprit que le roi de Bambara n'avait refusé de l'admettre en sa présence que dans la crainte de ne pouvoir le protéger contre les violences et la méchanceté des Maures. Au fait, l'extérieur de Park ne devait pas inspirer grande confiance, et lui donnait assez l'air d'un fugitif ou d'un vagabond. Quand il racontait à quelque Bambaran qu'il était venu de bien loin, à travers mille dangers, pour voir le fleuve Joliba, ils lui demandaient naïvement s'il n'existait pas de rivière dans sa patrie, ou si le monde n'en renfermait pas d'autres pareilles à la leur Le guide vanta beaucoup l'hospitalité des Bambarans, mais il annonça que Jinnie était entièrement soumise aux Maures, et n'appartenait que nominativement au royaume de Bambara.

Park était trop avancé pour reculer, et, malgré cet avis, il résolut de poursuivre sa route. Dans ce dessein, il quitta Sego le 23 juillet, et se dirigea par Kabba vers Sansanding. La grande ville de Sego, les canots qui couvraient le fleuve, la nombreuse population, l'excellente culture, la fertilité et la beauté du pays présentaient

un état de civilisation qui ramena ses idées vers sa patrie, et lui fit oublier un moment qu'il était au cœur de l'Afrique. Les habitans s'occupaient alors à récolter les fruits du *schî-toulou*, arbre dont ils tirent une espèce de beurre végétal, qui forme un des principaux articles de commerce dans les cantons de l'intérieur. L'arbre à beurre, à-peu-près pareil au chêne d'Amérique, croît naturellement dans le royaume de Bambara. On extrait le beurre d'une amande environnée d'une pulpe molle, recouverte d'une écorce fine et verte, et assez semblable à l'olive; on la fait bouillir dans l'eau après l'avoir exposée au soleil: ce beurre est plus blanc, plus ferme et plus savoureux que le beurre de lait.

Sansanding renferme dix mille habitans; c'est un marché très-fréquenté par les Maures. Les Nègres prirent d'abord Park pour un homme de cette nation; mais les Maures ne tardèrent pas à le reconnaître, et, l'accostant avec leur arrogance accoutumée, ils le sommèrent de dire les prières mahométanes à l'exemple des juifs qui, malgré cette soumission et leur ressemblance générale avec les Maures, sont en-

core plus méprisés par eux que les chrétiens. Park leur dit qu'il ne savait point l'arabe ; alors un chérif de Touat, dans le Grand Désert, éclatant en menaces jura par le prophète qu'il le forcerait à se rendre à la mosquée : mais le douty de la ville interposa son autorité, et déclara qu'il ne laisserait pas maltraiter l'étranger du roi. Au coucher du soleil, on le mena dans une hutte propre, précédée d'une petite cour : en un instant, elle se trouva pleine de Maures, qui grimpèrent sur le mur pour voir Park « *faire sa prière du soir et manger des œufs.* » Il les assura qu'il en mangerait volontiers, si on voulait lui en donner. Son hôte lui en ayant apporté, ils témoignèrent une grande surprise de ce que Park refusait de les manger cruds, imaginant que ce mets formait la principale nourriture des Européens. Notre voyageur les eut à peine détrompés sur ce point, que son hôte s'empressa de lui servir d'excellent mouton. Après le départ des Maures, l'hôte le pria de lui écrire un saphie, disant : « Si le saphie d'un Maure « est bon, celui d'un Blanc est meilleur. » Park le satisfit en écrivant l'Oraison Domi-

nicale sur une petite planchette très-mince, avec un roseau.

Le 25 juillet, il quitta Sansanding; et, passant par Sibili, Nyara et Nyamie, il arriva à Modibou. Entre ces deux derniers villages, il observa que son guide examinait tous les buissons d'un air craintif, et apprit de lui que les bois de cette contrée étaient infestés de lions. A quelque distance, au milieu d'une grande plaine coupée de broussailles, le guide fit tout-à-coup volte-face, en s'écriant : Lion ! lion ! ..... Comme le cheval de Park était très-fatigué, ils ne purent s'éloigner que lentement : leurs alarmes diminuaient déjà, lorsqu'ils virent un gros lion rouge couché la tête entre ses pattes. Park dégagea machinalement ses pieds des étriers, pour être prêt à se jeter par terre ; mais heureusement le lion ne bougea point et les laissa passer tranquillement.

Au sortir de Modibou, Park fut forcé d'abandonner son cheval qui s'était abattu, en se faisant le triste présage de rester bientôt aussi sur le chemin, pour y périr de la même manière. En arrivant à Kih, petit village de pêcheurs, il implora la pro-

tection du douty, qui lui dit froidement qu'il dédaignait les beaux discours et que Park ne mettrait pas le pied dans sa maison. De Kih, il fut conduit en canot à Mourzan, bourg de pêcheurs sur la rive septentrionale du Niger; puis, traversant ce fleuve, il gagna *Silla*, grande ville située par 14° 4′ lat. nord, et 1° 24′ long. ouest, à 1090 milles anglais environ du Cap-Vert et sous la même parallèle.

A Silla, Park, malade, à demi-nu, épuisé de fatigue et mourant de faim, se vit enfin dépourvu de tout moyen de se procurer des provisions, des habits et un logement. Au surplus, l'intolérant fanatisme des Maures dont l'influence augmentait à mesure qu'il avançait, la violence des pluies du tropique, et les inondations qui déjà couvraient les champs de riz et les marais, opposaient d'insurmontables difficultés à son voyage. D'un côté, une mort certaine l'attendait; de l'autre, une route de plusieurs centaines de milles, à pied, à travers des contrées entièrement inconnues présageait mille dangers. Dans cette perplexité, Park choisit le dernier parti, en se déterminant à tout tenter pour

sauver de l'oubli ses découvertes, et regagner la Gambie. Il était parvenu à deux cents milles de Tombuctou, cette ville qui avait été si long-temps l'objet des recherches des Portugais, des Français et des Anglais. Il avait vérifié la direction du Niger, et suivi son cours pendant soixante-dix milles vers l'Est. Il tâcha donc, avant son retour, de tirer des marchands maures et nègres quelques renseignemens sur le pays qu'il ne lui était pas possible de visiter, et sur les royaumes environnans. En voici la substance :

Jinnie, ville plus grande et plus peuplée que Sego, ou que toute autre ville du Bambara, est située dans une île du Niger, à deux jours de distance de Silla. Deux autres journées plus loin que Jinnie, le fleuve forme un lac immense appelé *Dibbie*, (le lac sombre.) En le traversant, de l'ouest à l'est, les canots perdent la terre de vue pendant un jour. Au sortir du lac Dibbie, le fleuve se partage en plusieurs branches; plus bas, elles n'en forment plus que deux grandes qui enferment entr'elles la grande île de *Ginbala* ou *Guinbala*, longue d'environ cent milles, et d'une admirable fer-

tilité. Elle est occupée par des Nègres, et fréquemment visitée par des marchands qui se rendent de l'ouest à Tombuctou. La nature marécageuse du sol, entrecoupé d'une multitude de ruisseaux, met les habitans à l'abri de toutes les tentatives des Maures. Les deux grandes branches du Niger se réunissent à *Kabra*, port situé au midi de Tombuctou, et séparé de cette ville par une journée de marche.

Sur la rive septentrionale du Niger, à peu de distance de Silla, commence le royaume de *Massina*, habité par des pâtres foulahs, et tributaire de Bambara. Au nord-est de Massina, s'étend le royaume de *Tombuctou*, dont la capitale est le principal entrepôt du commerce des Maures en Afrique; les Maures y dominent, et sont plus intolérans là qu'ailleurs. Un vénérable Nègre, en se rendant la première fois à Tombuctou, prit son logement à l'auberge. L'hôte le conduisit dans sa hutte, étendit à terre une natte sur laquelle il posa une corde, et, s'adressant au Nègre: « Si tu es musulman, dit-il, tu es mon ami, assieds-toi; mais si tu es kafir, tu deviens mon esclave, et je vais te conduire

au marché avec cette corde (1). » Le roi de Tombuctou s'appelait Abou-Abrahima ; il tenait sa cour avec magnificence, et possédait un révenu immense, produit par les taxes prélevées sur toutes les marchandises.

Haoussa, capitale d'un puissant royaume, à l'Est, est de même un grand entrepôt du commerce maure. Plus grande et plus peuplée que Tombuctou, elle lui ressemble par l'administration, les mœurs et l'industrie. Les Nègres, plus nombreux à Haoussa qu'à Tombuctou, ont part au gouvernement. Le Niger coule au midi et à deux journées de distance de Haoussa : on ne connaît pas son cours ultérieur. Les marchands qui arrivent de l'Est à Tombuctou et Haoussa, disent qu'ils ignorent où ce fleuve finit, et croient seulement qu'il coule vers le soleil levant *jusqu'au bout du monde*. A Jinnie, on commence à parler une langue toute différente de celle de Bambara : les Nègres l'appellent *Jinni - Kummo*, et les Maures *Kalèm-*

(1) On sait que depuis ce temps les Maures ont été expulsés du pays.

Soudan ; mais les marchands de l'Est ont des idiomes entièrement inconnus.

A Silla, Park vit des carquois et des flèches d'un travail curieux, qui venaient de *Cassina.* Au midi de Gimbala commence le grand royaume nègre de *Gotto*, dont la capitale a été appelée *Mousie*, du nom d'un chef qui eut l'habileté de réunir tous les petits Etats de la contrée, et d'en former une confédération contre les Bambarans. Nommé général, il traversa le lac Dibbie à la tête d'une flottille de canots, remonta le Niger, emporta Jinnie d'assaut, força le roi de Bambara à demander la paix, et ne consentit à la lui accorder qu'en lui imposant un tribut annuel d'esclaves. De retour à Gotto, Mousie, vainqueur, fut déclaré roi. A l'ouest de Gotto, on trouve d'abord *Baedou*, tributaire de Bambara, puis *Maniana*, dont les habitans font continuellement la guerre à ceux de Bambara, et passent pour de féroces cannibales qui ne font jamais de quartier à l'ennemi.

Le chemin par la rive méridionale du Niger se trouvant impraticable à cause des marécages formés par les inondations,

et des nombreuses criques grossies par les pluies, Park partit de Silla en reprenant la même route ; mais comme il ne put pas toujours se procurer un guide, il fut plus d'une fois obligé de traverser des marais, ayant de la vase jusqu'à la poitrine. Malgré le bonheur de retrouver son cheval à Modibou, il n'éprouva pas moins de fatigues et de dangers, et fut, partout, encore plus mal reçu qu'en allant à Silla. A Sansanding, il apprit que les soupçons sur l'objet de son voyage avaient acquis une nouvelle force, qu'il passait généralement pour un espion, et que le roi de Bambara avait envoyé un canot à Jinnie pour le ramener à Sego. Cette nouvelle le détermina presque à traverser le Niger, afin de gagner ensuite Cape-Coast à travers Kong ou Gonjah, ce qu'il comptait effectuer dans l'espace de dix jours : mais en réfléchissant aux dangers dont il allait être environné au milieu des nations dont il ignorait entièrement le langage et les mœurs, il résolut de marcher vers l'Est le long du Niger dont il pourrait ainsi reconnaître le cours navigable de ce côté.

Abandonnant donc le voisinage de Sego,

le 13 août, il voyagea rapidement à travers une contrée populeuse et fertile, mais par des chemins affreux, obligé souvent de franchir des ruisseaux, tenant la bride de son cheval dans ses dents et ses papiers serrés dans la forme de son chapeau, fréquemment pris pour un Maure, toujours maltraité et soupçonné, et n'ayant, avec son cheval, pour toute subsistance que du bled cru, à moins que la superstition des Nègres ne les engageât à se procurer un saphi d'un homme blanc contre du riz ou du lait.

Après deux jours de marche, il passa par *Sai*, grande ville dont les murailles, à la distance de deux cents pas, étaient entourées de profondes tranchées défendues par des tours carrées, et fortifiées avec une espèce de régularité. Les habitans lui apprirent que quinze ans auparavant le douty de Sai, après avoir perdu deux de ses fils dans une guerre contre Maniana, refusa d'obéir au roi de Bambara qui demandait son troisième et dernier fils. En revenant de son expédition, le monarque irrité mit le siége devant Sai; les habitans réduits à la dernière extrémité, en proie

à toutes les horreurs de la famine, refusaient toujours de se rendre, lorsque le roi fit proclamer une amnistie générale, excepté pour le Douty. Alors celui-ci résolut de se sacrifier pour la ville et se rendit au camp du roi qui le fit mettre à mort, et, sans égard pour sa promesse, fit ensuite massacrer son fils et vendre tous les habitans comme esclaves.

Au village de *Song*, on refusa de le recevoir quoique la contrée fût infestée de lions, parcequ'on le prenait pour un Maure. Forcé de céder à la nécessité, Park ramassa de l'herbe pour son cheval et se coucha sous un arbre près de la porte du village; mais il ne tarda pas à être réveillé par les rugissemens d'un lion qui vint si près qu'il l'entendit marcher dans l'herbe, et jugea convenable de grimper sur l'arbre. Les habitans ne le laissèrent entrer qu'à minuit où, convaincus de leur erreur, ils lui ouvrirent la porte en déclarant, que jamais un Maure n'avait attendu quelque part sans maudire les habitans. Continuant sa route le lendemain, il se disposait à passer à la nage la rivière Frina; il avait lié ses vêtemens sur la selle, et, plongé dans l'eau

jusqu'au col, il tirait déjà son cheval par la bride lorsqu'un Nègre, survenu par hasard, lui cria de se retirer promptement s'il ne voulait pas être dévoré par les crocodiles. Lorsque Park sortit de la rivière, le Nègre qui jamais n'avait vu d'Européens, saisi, marmotta : que Dieu me garde ! qui est-ce ? » mais entendant Park s'exprimer dans le langage de Bambara, le Nègre lui procura le moyen de passer la rivière en canot, et le conduisit à *Taffara* dont les habitans parlent du mandingue pur. De Jaffara, Park arriva, par Faba et Somino, au village de Souha où le douty refusa de lui donner ou de lui vendre des alimens. Notre voyageur traversa successivement Koulikorro, Marrabo et Bammakou où le Niger devient pour la première fois navigable, à cinquante milles de Kamaliah en Manding et à dix journées de Sego.

Park apprit ici que la seule route praticable passait par Sibidoulou ; un *jilli-ki* ou chanteur ambulant offrit de l'y conduire. Après une marche de deux milles sur un sol pierreux, le guide s'apercevant qu'il s'était trompé de route, gravit aussitôt quelques roches, en laissant Park admirer

son agilité et chercher lui-même le chemin. Park, obligé de faire un long détour, traversa de hautes montagnes, revêtues d'une couche de terre extrêmement mince, et composées presque entièrement de mine de fer et d'un schiste entremêlé de quartz blanc. Au sud-est apparaissaient les montagnes de *Kong* qui, au rapport des indigènes, s'élevaient dans un royaume bien plus puissant que Bambara. Vers le soir, il atteignit, dans un vallon romantique, le village de *Kouma*, défendu par un mur fort et par sa position au milieu de rochers escarpés; il appartenait à un marchand mandingue. Notre voyageur y fut accueilli par le propriétaire avec la plus grande bienveillance, et se vit bientôt environné d'un cercle de curieux villageois qui, à l'abri des fureurs de la guerre, montrèrent, dans leur demeure écartée, beaucoup de bonté naturelle et une simplicité vraiment pastorale. Le jour suivant, sur la route de Sibidoulou, Park fut pillé par des maradeurs de Fouladou, qui lui enlèvèrent son cheval et presque tous ses vêtemens. Les prenant d'abord pour des chasseurs d'éléphans, il les pria de lui lais-

ser sa boussole, sans pouvoir en obtenir autre chose que la plus mauvaise de ses deux chemises et un pantalon ; ils lui jetèrent aussi son chapeau, en apercevant les papiers qu'il renfermait. Dépouillé de tout, abandonné nu au milieu du désert, dans la saison des pluies, à plus de cinq cents milles de tout établissement européen, Park ne vit plus aucun moyen de salut, et se résigna courageusement à mourir. Dans cette affreuse situation, la religion seule soutint ses forces et lui fournit des consolations. Au moment où son âme éprouvait les plus cruelles tortures, où sa mémoire, en lui rappelant sa patrie, sa famille, ses amis, ajoutait encore à ses maux, la beauté d'une petite mousse en fleurs attira son attention d'une manière irrésistible. En l'admirant, il se dit : Celui qui fit naître, qui conserva cette fleur délicate au milieu du désert, ne saurait être indifférent aux souffrances de la créature qu'il s'est plu à former à son image. Fortifié par cette réflexion, Park sentit renaître son espérance; et, continuant sa route, il atteignit, vers le soir, *Sibidoulou*, ville frontière du royau-

me de Manding, située dans une vallée fertile et ceinte d'éminences âpres, où l'on peut à peine faire usage de chevaux, et qui l'avaient préservée du pillage au milieu des guerres des Bambarans, des Foulahs et des Mandingues. Park fit connaître sa situation au douty, qui en parut vivement touché, et promit d'employer tous ses soins à lui faire restituer son cheval et ses effets : mais comme il y avait une grande disette, Park ne voulut pas abuser de l'humanité du douty (nommé *mansa* en langue mandingue), et poussa jusqu'à Wonda, petite ville pourvue d'une mosquée et entourée de hautes murailles. Dans un des villages qu'il traversa, il mangea d'un mets peu commun, composé de fleurs de maïs, bouillies avec de l'eau et du lait. Il demeura neuf jours à Wonda, en éprouvant de très-forts accès de fièvre, occasionnés par la fatigue, l'inquiétude et l'inconvénient de rester exposé à la chaleur du jour, à la rosée de la nuit, presque sans vêtemens. Il ne put cacher sa maladie à son hôte, et l'entendit qui faisait observer à sa femme l'embarras et la dépense causés par le blanc, que leur réputation les

obligeait à garder et à soigner jusqu'à son rétablissement ou sa mort.

Le 6 septembre, on lui ramena son cheval et ses hardes de Sibidoulou où le mansa les avait recouvrés. Mais comme les routes étaient trop difficiles pour son cheval extrêmement amaigri, Park en fit présent à son hôte, et le pria d'envoyer la bride et la selle au mansa de Sibidoulou, comme un témoignage de sa reconnaissance. Son hôte lui offrit à son tour une lance et un sac de cuir pour porter son bagage; mais il ne put lui donner des provisions; elles étaient si rares en ce moment, que, souvent, les mères vendaient un de leurs enfans pour soutenir le reste de leur famille. De Wonda, il se rendit aux villages de Ballanti et Nemacou, affligés tous deux par la disette. Park ne put s'y procurer aucune provision, et cependant fut obligé d'y séjourner le lendemain à cause de la violence de la pluie. Modi-Lemina-Taura, nègre commerçant, vint le voir dans la hutte où il se tenait à l'abri, lui apporta des alimens et le conduisit, le jour suivant, chez lui à Kinyetou, où il lui donna l'hospitalité pendant quelques jours.

Park traversa ensuite Dosita, et parvint à *Mansia*, ville considérable où l'on ramasse de l'or. Le mansa, en lui envoyant un peu de bled, lui demanda quelque chose en retour, et Park ayant répondu qu'il ne possédait rien qui méritât de lui être présenté, celui-ci répliqua : « S'il ment, sa » peau blanche ne le sauvera pas. » Le lendemain, Park entra dans la petite ville de *Kamaliah*, située au pied de quelques rochers renfermant des mines d'or très-productives.

Là, épuisé de faim et de fatigues, au milieu d'une contrée désolée par la famine ; arrêté par la rapide rivière Kokoro, ayant devant lui l'affreux désert de Jallonkadou, Park pouvait, en quelque sorte, calculer le moment de sa mort, lorsqu'il fut inopinément sauvé par l'humanité d'un Nègre nommé Karfa-Taura, venu dans ce pays pour y réunir une caravane d'esclaves qu'il devait conduire à la Gambie après la saison des pluies. Amené dans son logement, Park le trouva lisant un livre arabe à d'autres marchands d'esclaves ses compagnons de voyage. Ceux-ci, qui avaient vu des Européens sur la côte, prirent Park pour

un Arabe, à cause de son teint jaune et de sa longue barbe. Karfa lui demanda s'il entendait l'arabe; et, sur sa réponse négative, il prit un petit volume qu'il avait apporté de l'ouest, et que Park reconnut avec surprise pour un livre de prières anglican. Karfa, en apprenant qu'il pouvait lire ce livre, n'hésita pas à le considérer comme un blanc; il lui promit son assistance, lui dit qu'il comptait partir pour la Gambie dès que les herbes seraient brûlées et les rivières guéables, et lui conseilla d'attendre jusqu'au départ de la caravane, parce qu'il était impossible à un Blanc, seul, de traverser le désert de Jaïlonkadou dans un temps où les naturels eux-mêmes n'osaient pas voyager dans ce pays. Park lui ayant représenté qu'il avait épuisé toutes ses ressources, et qu'en restant, il n'en était pas moins exposé à mourir de faim, le bon Nègre offrit, s'il voulait se contenter de la nourriture du pays, de fournir à ses besoins jusqu'à la fin de la saison des pluies, et de le conduire ensuite à la Gambie où il le récompenserait comme il le jugerait convenable. Park accepta cette proposition avec reconnaissance, et promit

de payer, en arrivant, la valeur d'un esclave de première qualité. Le Nègre parut très-satisfait, disposa un logement pour son hôte, et, malgré les malignes insinuations des autres marchands d'esclaves, continua de le traiter avec les plus grands égards ; mais tous ses soins ne purent arrêter les progrès de la fièvre qui dévorait lentement Park. Elle devint à la fin si violente, qu'elle le força de rester dans sa hutte pendant cinq semaines, et dans un tel état de faiblesse qu'il pouvait à peine se tenir sur ses jambes.

Au commencement de décembre, un marchand serawoulli arriva de Sego avec un convoi d'esclaves ; l'un d'eux appercevant Park, lui demanda des alimens ; et celui-ci ayant répondu qu'il était étranger, l'esclave répliqua : Je vous ai secouru lorsque vous eûtes faim ; auriez-vous oublié celui qui vous apporta du lait à Karankalla? Hélas! je n'avais pas alors, ajouta-t-il avec un soupir, les fers aux pieds! » Park reconnut bientôt un de ses amis du Kaarta, qui venait d'être pris par les Bambarans, et lui donna quelques pistaches qu'il avait reçues de Karfa.

Le 19 décembre, Karfa partit pour acheter des esclaves à *Kancaba*, grande ville sur le Niger, dans laquelle il se fait un commerce considérable d'or et d'esclaves. Pendant son absence, il confia son hôte aux soins du maître d'école, boushrien, d'un caractère doux et de principes tolérans. Il possédait plusieurs livres et manuscrits, qu'il lisait avec une infatigable application. Ses élèves, pour la plupart enfans païens, recevaient des leçons matin et soir, et, pendant la journée, travaillaient pour le service du maître. On profitait de leur désir de s'instruire pour leur inculquer les principes de la religion mahométane. Elle se propageait ainsi par un moyen que les chrétiens n'avaient jamais tenté nulle part, excepté à Sierra Leone. Park croit qu'une instruction chrétienne, courte et claire, imprimée en beaux caractères arabes, et distribuée parmi les Nègres capables de lire cette langue, servirait merveilleusement à répandre la morale évangélique, et serait bientôt recherchée dans les écoles africaines, à cause de l'élégance et du bon marché. Karfa revint de Kancaba le 2 janvier.

Tous les marchands d'esclaves se trouvant alors réunis à Kamaliah ou dans les environs, il fut question de fixer le jour du départ, souvent arrêté et toujours différé. On convint enfin de se mettre définitivement en route après le jeûne Rhamadan. Les Nègres n'astreignirent point Park à l'observance de cette pratique religieuse, comme l'avaient fait les Maures du Ludamar; mais, afin de témoigner son respect pour leurs opinions, il se soumit spontanément à un jeûne de trois jours, qui fut jugé suffisant pour l'exempter du reproche d'incrédulité et lui concilia la bienveillance générale des habitans.

Pendant sa résidence dans le royaume de Manding, il eut occasion d'observer à loisir les mœurs et les coutumes du peuple, la nature et les productions du sol, quoique la crainte d'exciter des soupçons l'empêchât de se livrer à des recherches très-particulières. La propriété du territoire semble appartenir aux Mansas ou principaux chefs, comme conservateurs des intérêts publics; ce sont eux qui assignent à chacun la portion de terrain qu'il peut cultiver sans nuire aux droits d'autrui.

Comme le sol est extrêmement fertile, les Mandingues, et autres peuples nègres, sont dans l'usage de brûler, tous les ans, les grandes herbes fanées, dont on fait une espèce de foin dans le pays de Ludamar. L'incendie offre un spectacle admirable et terrible; dans l'obscurité des nuits, les flammes sillonnent de toutes parts les plaines, les montagnes, et colorent au loin la voûte des cieux qui paraît embrâsée par un vaste météore; pendant le jour, d'énormes colonnes de fumée s'élèvent, en tournoyant, vers les cieux, tandis que les oiseaux de proie planent autour du foyer, pour dévorer les reptiles qui tâchent d'échapper au feu.

L'or, dans le pays de Manding, ne se trouve point en matrices, ni en filons; il y est, ainsi qu'au Bambouk, répandu en petites graines à travers des couches de sable et d'argile. Le Mansa indique le jour où doit commencer le travail, et ce sont principalement les femmes qui s'occupent de cette exploitation. Une personne peut, dans le cours de la saison sèche, recueillir une quantité d'or égale à la valeur de deux esclaves. Ce métal abonde partout dans

les contrées de Manding et, de Jallonkadou, mais particulièrement dans le canton montagneux de Bouri ou Baouriah, situé à quatre journées sud-est de Kamaliah; il sert au commerce et à la parure des femmes. Une quantité d'or équivalant à douze francs environ (dix schellings), forme la monnaie de compte, et se nomme *Minkalli*.

Les éléphans sont très-nombreux dans tous les cantons boisés du Bambara, du Kaarta et du Jallonkadou. On leur donne la chasse, mais on ne les apprivoise jamais. Les Nègres ne peuvent se persuader que l'on construise des vaisseaux, qu'on entreprenne des voyages lointains pour se procurer de l'ivoire, dans le dessein d'en faire des manches de couteaux, tandis qu'un morceau de bois peut servir au même usage; aussi pensent-ils qu'on l'emploie à des ouvrages bien plus importants, mais qu'on se cache des Nègres dans la crainte qu'ils n'en augmentent le prix.

Dans ce pays comme sur la côte, l'esclavage domestique est établi et provient des mêmes causes, des mêmes usages ; un homme libre perd sa liberté par suite de

la guerre, la vend par besoin, l'engage pour dettes. L'esclavage est aussi le châtiment du meurtre, de l'adultère et de la sorcellerie.

Le 19 avril, jour fixé pour le départ si désiré, la caravane, consistant en soixante-treize personnes, libres et esclaves, quitta Kamaliah après diverses prières et cérémonies superstitieuses, et, traversant Bala et Marabou, s'avança jusqu'à Worumbang, dernier village de Manding. Le lendemain, ils franchirent le Kokoro, un des affluens du Sénégal, et arrivèrent à Kinytakooro, dans le pays de Jallonkadou. Ils entrèrent en procession dans cette ville, précédés de six chanteurs; les hommes libres marchaient après eux, suivis des esclaves attachés quatre par quatre à une corde, et entre chaque troupe de quatre marchait un homme armé d'une lance; ensuite venaient les femmes esclaves; les femmes libres et les épouses des marchands fermaient le cortége. A cent-cinquante pas environ de la porte, les ménétriers entonnèrent un chant dans lequel ils célébraient l'hospitalité connu des habitans envers les étrangers, et particulièrement

leur amitié pour les Mandingues. En entrant dans la ville, ils se rendirent au bentang où toute la population se réunit autour d'eux, pour entendre leur histoire dont ils rapportèrent toutes les circonstances, en remontant de leur arrivée à Kinytakouro, jusqu'à leur départ de Kamaliah. Ce récit achevé, les habitants s'empressèrent d'offrir des logemens et des provisions à la caravane.

Après un jour de repos, elle poursuivit son voyage, et entra le 23 dans le désert de Jallonka, couvert d'épaisses forêts antiques, mais agréablement entrecoupé de collines et de vallons pittoresques. Pendant cinq jours, ils voyagèrent à marches forcées sans apercevoir aucune habitation, souffrant toute espèce de fatigues et soutenus par la crainte d'être laissés dans les bois et d'y périr de faim, ou d'être dévorés par les animaux féroces dont les rugissemens retentissaient autour d'eux toutes les nuits. Le second jour, une des femmes esclaves refusa de manger et commença à rester en arrière ; on la déchargea de son fardeau ; mais elle ne tarda pas à être horriblement piquée par un essaim d'abeilles

que la caravane venait de troubler imprudemment. Sur sa déclaration qu'elle aimait mieux mourir de faim que de faire un pas de plus, ses conducteurs eurent recours au fouet qui la fit marcher encore quelques heures, au bout desquelles la malheureuse tomba tout-à-fait épuisée. Les marchands ne voulant pas perdre leur proie, la firent porter, le reste du jour, sur un brancard de bambous. Le lendemain, ses membres étaient si roides et si douloureux qu'elle ne pouvait faire un seul mouvement; on la plaça, comme un cadavre, sur un âne qui, au bout de quelques pas, la jeta par terre et la meurtrit fortement. Comme il devenait impossible de la transporter plus long-temps, plusieurs marchands proposèrent de lui couper la gorge; mais Karfa et le maître d'école de Kamaliah, qui faisait partie de la caravane, s'y opposèrent formellement, et l'infortunée fut abandonnée sur la route. Le 27 au soir, ils atteignirent Sousita, petit village, dont les habitans se montrèrent très-inhospitaliers. Le lendemain, ils arrivèrent à *Manna*, ville murée; les habitans faisaient la récolte du fruit du *nitta*;



c'est une cosse longue et étroite, contenant quelques graines noires, enveloppées dans une poudre fine d'un jaune brillant comme de la fleur de soufre, et d'une saveur douce et mucilagineuse. Dans Kallo, district de Jallonkadou, arrosé par la *Ba-Fing* ou rivière Noire, principale branche du Sénégal, les habitans, pendant la famine et jusqu'aux temps de leur moisson, avaient uniquement subsisté de cette poudre et des graines de bambous, qui, préparées, ont un goût semblables à celui du riz.

Les *Jallonkas*, comme les Mandingues, sont gouvernés par de petits chefs indépendants et ordinairement ennemis les uns des autres. Ils occupent un pays vaste et montagneux; leur langage diffère du mandingue, malgré l'affinité d'un grand nombre de mots. Ainsi que les Feloups, les Jaloffs, les Foulahs et les autres nations africaines, les Jallonkas emploient l'arithmétique primitive, inspirée aux peuples sauvages par l'inspection de la main.

La caravane traversa la Ba-fing près de Manna, au moyen d'un pont de bambous posés sur deux grands arbres dont les sommités, liées ensemble, touchaient l'eau, tandis que leurs racines tenaient aux rochers qui bordent le rivage. Les hautes eaux emportent ce pont tous les ans : mais il est rétabli par les habitans de Manna, qui exigent une modique rétribution de chaque passager.

La caravane redoutant, d'après quelques informations, une attaque de la part des Jallonkas, prit à travers une contrée âpre et pierreuse, la franchit avec rapidité et arriva, sans accident, à Malacotta dans le Woradou, patrie du maître d'école, qui, par reconnaissance envers Karfa, les régala pendant plusieurs jours. *Malacotta* est une grande ville non murée, dont les maisons sont construites de bambous enduits de terre. Les habitans fabriquent d'excellent fer, et de bon savon en fesant bouillir des pistaches dans l'eau et en y ajoutant une lessive de cendres de bois.

Pendant leur séjour à Malacotta, ils apprirent que le roi de Fouta-Torra avait entrepris, contre le Damel des Jaloffs, une

croisade qui était devenue le sujet favori des ménestrels de la contrée. Ce prince, animé d'un zèle pieux, et jaloux de sauver les âmes de ses voisins infidèles, envoya au Damel un ambassadeur, accompagné de deux boucheriens portant chacun un large couteau au bout d'une perche, et expliquant ainsi cet emblême : Avec ce couteau, Abdulkader ne dédaignera pas de raser la tête du Damel, s'il embrasse la religion mahométane ; et avec l'autre, il lui coupera la gorge s'il refuse de se convertir : qu'il choisisse ! » Le Damel se contenta de répondre froidement qu'il n'avait pas de choix à faire, attendu qu'il ne voulait ni se faire raser la tête, ni couper la gorge. Au retour de son ambassadeur, le roi de Fouta-Torra se mit immédiatement en campagne, et pénétra dans le territoire des Jaloffs à la tête d'une puissante armée. Ceux-ci se retirèrent d'abord devant lui, détruisant leurs provisions, comblant les puits et emportant tous leurs effets : mais bientôt, profitant d'une occasion favorable, ils surprirent leurs ennemis pendant la nuit, en immolèrent un grand nombre et firent une quantité considérable de pri-

sonniers, au nombre desquels se trouvait Abdulkader lui-même. Amené devant le Damel, celui-ci lui adressa cette question: Si le sort m'avait mis à ta place, et toi à la mienne; parle, Abdulkader, comment m'aurais-tu traité? — Je t'aurais plongé ma lance dans le cœur, et je sais qu'un pareil sort m'attend. — Tu te trompes, Abdulkader! ma lance s'est rougie du sang de tes sujets pendant la bataille, et je pourrais la teindre plus encore en la trempant dans le tien; mais cela ne rebâtirait pas mes villes, et ne rendrait pas la vie aux milliers qui ont péri dans les bois. Je ne te tuerai donc point de sang-froid, mais je te retiendrai comme esclave jusqu'au moment où je verrai que ta présence dans ton royaume est sans danger pour tes voisins; alors je saurai ce que j'ai à faire de toi. » Après trois mois de travaux et d'esclavage, le Damel rendit généreusement Abdulkader à la liberté, et lui permit de retourner dans ses états.

Le 7 mai, Park, toujours de compagnie avec la caravane, partit de Malacotta, et traversant le Konkadou, (pays des montagnes) qui abonde en or; et le Satadou,

presque dépeuplé par les incursions des Foulahs de Fouta-Jallo, il arriva le 13 à *Beniserik*, capitale de Dèntila. Il obtint peu de renseignemens sur l'état politique de ces contrées. Elles se trouvent à un niveau moins élevé que celui du Manding, du Jallonkadou, du Fouladou, du Gadaou et du Kasson. Ces derniers royaumes occupent la plus haute région de l'Afrique occidentale qui s'abaisse rapidement vers l'est, mais graduellement vers l'ouest; elle forme un triangle dont la base a trois cent-trente milles environ au sud, entre le Bambara et Niola, et qui se resserre jusqu'à soixante ou soixante-dix milles dans l'espace occupé par le Kasson, entre le Kajaaga et le Kaarta. Le Bambouk, le Konkadou (appelé Macanna par Labat) ainsi que le Satadou et Dentila (qui occupent la place du Combregoudou de cet auteur), sont situés plus bas. A Kirwanny, le sol éprouve une déclivité sensible vers l'ouest et porte le nom de *Terre du soleil couchant*.

A Dindikou, dans le Konkadou, Park vit un Albinos ou Nègre blanc; sa peau était d'une couleur cadavéreuse et ses cheveux d'un blanc fade, que les Nègres attri-

buaient à un état de maladie. La caravane, après avoir traversé Beniserile, atteignit *Kirwanny*, grande ville située dans une vallée, dont les habitans actifs et industrieux se montrent, dans l'agriculture, supérieurs à la plupart de leurs voisins. Cheminant ensuite à travers le désert de *Tenda*, contrée âpre, inégale et couverte de bois, ils arrivèrent à Tambaconda, ville murée qui détermine la limite des arbres-à-schî vers l'ouest. Un des marchands d'esclaves avait une femme dans cette ville : en arrivant il la trouva mariée à un autre qui refusa de la lui rendre, alléguant une loi qui permet aux femmes de prendre un nouvel époux, lorsque le premier demeure absent trois ans sans lui donner de ses nouvelles. Après quelques débats, il fut décidé, dans un palaver tenu à ce sujet, que la femme aurait la liberté du choix.

Nos voyageurs partirent de Tambaconda le 26, passèrent par Tenda, traversèrent le Narico, la sixième rivière qui, suivant les observations de Park, tombe du nord-est dans la Gambie, et entrèrent enfin dans la région du soleil couchant,

où leur arrivée fut célébrée par leurs chanteurs. Bientôt après ils gagnèrent Siesoukonda, dans le Woully. Les esclaves avaient ramassé une grande quantité de fruits du nitta, mais il ne leur fut point permis de les introduire dans ce village, parce que les habitans se croyaient menacés de quelque grande calamité, toutes les fois qu'ils se nourriraient de ce fruit. Le 4 juin, ils arrivèrent à Medina et le lendemain à Jindey, où Park avait quitté le docteur Laidley dix-huit mois auparavant. Karfa laissa ses esclaves dans cette ville, après avoir loué des huttes pour leur logement et une pièce de terre pour fournir à leur subsistance, et se mit en route avec l'un des Foulahs de la caravane pour Pisania.

Park ne put quitter sans émotion ces infortunés, réduits à vivre dans l'esclavage sur une terre étrangère. Ils avaient plus d'une fois soulagé ses souffrances, tandis qu'ils en éprouvaient eux-mêmes de bien plus grandes; souvent, et de leur propre mouvement, ils lui avaient apporté de l'eau pour étancher sa soif, et lui avaient formé un lit de feuillage dans le désert.

A Pisania ; il fut reçu comme un homme échappé du tombeau par le docteur Laidley qui, sur le rapport de quelques marchands de la Gambie, le croyait tué par les Maures de Ludamar. Le docteur se chargea d'acquitter tous les engagemens de Park, et promit en outre à Karfa de l'aider à vendre ses esclaves avec avantage. Le bon Nègre fut agréablement surpris en apprenant qu'il recevrait même le double de la somme convenue avec Park, qui envoya aussi un beau présent au maître d'école à Malacotta. La supériorité des Européens dans les arts et les manufactures excitait, tout-à-la-fois son étonnement, son admiration et ses regrets. Après avoir attentivement examiné l'ameublement de la maison, la construction, l'équipement et le gréement d'une goëlette de traite qui était au mouillage, il s'écria avec un soupir involontaire : *Hommes noirs ne sont rien.* Lorsque Park eut repris le costume européen, il le contempla avec une grande satisfaction, mais il parut fâché de ne plus lui voir sa barbe.—D'homme, il est devenu enfant, disait-il naïvement.

Le 17 juin, Park s'embarqua sur un na-

vire américain pour Gorée, où il fut retenu jusqu'au commencement d'octobre. Le chirurgien du bâtiment étant mort de la fièvre, Park le remplaça pendant le reste de la traversée. Beaucoup d'esclaves à bord avaient entendu parler de Park dans les contrées de l'intérieur, et quelques-uns l'avaient vu. Après une navigation de trente-cinq jours, on atteignit Antigoa : Park s'embarqua sur le paquebot le Chesterfield, et arriva, le 22 décembre, à Falmouth en Angleterre.

Ainsi se termine ce voyage de Park, le plus important, sans contredit, qu'aucun Européen ait jamais fait en Nigritie. Malgré l'impossibilité où il s'est trouvé de pénétrer jusqu'à Tombuctou et Haoussa, il a déterminé de nombreuses positions géographiques dans une ligne directe de onze cents milles, à partir du Cap-Verd; il a fixé les confins des Maures et des Nègres dans l'intérieur, et indiqué les sources des trois grandes rivières, le Sénégal, la Gambie, le Niger; il a expliqué la manière dont les Mahométans propagent leur religion parmi les Nègres, et fourni des lumières sur l'histoire des Lotophages; il a rétabli l'an-

cien cours du Niger, et, par ce moyen, rendu intelligibles les descriptions laissées, par l'antiquité, de l'intérieur, dédale inextricable auparavant. Il est impossible de ne pas rendre justice à la prudence, à la sagacité avec lesquelles il a exécuté son plan, à l'intrépidité qu'il a déployée au milieu des dangers les plus imminens, à la persévérance avec laquelle il a surmonté tous les obstacles.

CHAPITRE VII.

Second voyage de Park.

Plan d'un nouveau voyage au Niger. — Son départ. — Commencement de la saison des pluies. — Maladie alarmante. — Vols commis par les naturels. — Arrivée au Niger. — Entrevue avec le premier ministre de Mansong. — Séjour à Sansanding. — Il construit un bateau et s'embarque. — Bruits sur sa mort. — Relation d'Amadi Fatouma, etc. — Additions sur Tombuctou, par Grey-Jackson et Hadgi-Mahomed.

Les premières découvertes de Park, malgré leur importance, avaient plutôt excité que satisfait la curiosité. Un Européen avait enfin vu le Niger et constaté la direction de son cours : mais ce cours, opposé à l'Océan et s'enfonçant dans les profondeurs inconnues de l'Afrique intérieure, ne fournissait aucune lumière sur la marche ultérieure et sur l'embouchure de ce fleuve célèbre et mystérieux. D'un autre côté, tout ce que Park avait vu lui-même

ou recueilli sur les divers peuples établis sur ses rives, devait nécessairement accroître l'intérêt qu'on avait toujours mis à les connaître. Ces deux sentimens, dès lors généralement répandus dans la nation, se communiquèrent au gouvernement, plus capable de fournir les moyens nécessaires pour assurer un succès, que toute association de particuliers. Sous le règne actuel, distingué par un zèle extraordinaire pour le progrès des découvertes, l'Angleterre devança toutes ses rivales dans cette brillante carrière. Cette même protection, à laquelle le capitaine Cook dut l'honneur d'occuper la première place parmi les navigateurs, le gouvernement l'accorda à un homme également distingué parmi les voyageurs terrestres.

En octobre 1801, Park apprit que le gouvernement se proposait d'envoyer une expédition considérable en Afrique et lui en destinait la direction. A cette nouvelle, ni le souvenir des fatigues et des périls, ni ses liens domestiques récemment formés, rien ne put retenir Park. Il accepta, sans balancer, les offres du gouvernement, et il serait parti sur-le-champ sans un change-

ment de ministère et quelques difficultés qui retardèrent l'équipement de l'expédition jusqu'au mois de septembre 1804. Le 4 octobre, il remit au bureau des colonies une note, dans laquelle il détaillait son plan et les objets nécessaires à son exécution. Afin qu'on le comprenne mieux, il est essentiel de rapporter une circonstance qui paraît avoir influé puissamment sur l'imagination de Park.

Pendant sa dernière résidence en Ecosse, il avait formé une étroite liaison avec M. Maxwell, commerçant éclairé, qui avait fréquenté la côte du Congo, et particulièrement l'embouchure du fleuve qui porte le nom de ce royaume, fleuve immense, et cependant à peu-près oublié en Europe, à cause du peu de relations commerciales existantes avec cette partie de l'Afrique. En comparant, en résumant leurs observations sur le Congo et le Niger, l'un dont la source, l'autre dont l'embouchure étaient encore ignorées, les deux amis furent conduits à penser que le Niger, après un long circuit dans l'intérieur de l'Afrique, revenait, par le lit du Congo, se jeter dans l'Océan atlantique, et que ces deux fleuves

n'en formaient réellement qu'un seul. Ni Park ni Maxwell n'étaient des hommes à conjectures ; mais lorsque des hommes d'un tel caractère en forment, c'est avec une confiance, un enthousiasme que ne connaissent point ceux qui s'en font une habitude. Cette idée, mûrie par la réflexion, devint bientôt une conviction dans l'esprit de Park, et détermina toute l'ordonnance de son plan. Il se proposait de pénétrer dans le pays de Bambara, à-peu-près par la route qu'il avait suivie lors de son premier voyage ; d'y construire deux barques de quarante pieds de long sur huit de large, et tirant deux pieds et demi d'eau ; de descendre ensuite le Niger jusqu'au Wangara, et d'atteindre ainsi le Congo. Dans le cas possible où le Niger terminerait son cours au milieu des terres, il sentait que son retour deviendrait extrêmement difficile, et même presque impossible, puisque la sortie seule par le golfe de Guinée lui présentait une chance de succès : mais il ne paraît pas avoir beaucoup redouté ce désappointement. Pour exécuter son projet, il demanda trente-six Européens, dont six ouvriers et le reste

soldats, des ânes pour le transport des bagages, les outils nécessaires à la construction des barques, et les objets propres à faire des échanges ou des présens. Le gouvernement pourvut libéralement à tout; le commandant de Gorée reçut l'ordre de lui fournir le nombre de soldats demandés; on lui ouvrit un crédit de cinquante mille liv. sterlings; enfin, une belle récompense lui fut assurée après l'accomplissement de cette grande entreprise.

Park, arriva à Gorée le 28 mars 1805. Le choix des personnes qui devaient l'accompagner, et tous les divers arrangemens préparatoires absorbèrent près d'un mois, et ce fut seulement le 27 avril qu'il put se mettre en route de Kayie, village voisin de Pisania. Ne valait-il pas mieux différer son voyage jusqu'après la saison des pluies? Cette question méritait certainement alors les plus sérieuses réflexions; et nous qui pouvons l'examiner froidement, nous pensons que ce parti eût été plus prudent. Cependant, peut-être a-t-on trop blâmé Park d'en avoir pris un autre. Nous ne prétendons pas donner, pour seule excuse, la répugnance que devait naturellement éprou-

ver une âme ardente et enthousiaste, à retarder l'exécution de son plan et à languir pendant six mois sur les rives de la Gambie ; mais dans le fait, il calcula, et même appuyé de motifs très-plausibles, qu'il pourrait atteindre le Niger vers le milieu de juin, véritable commencement de la saison pluvieuse : il ne put prévoir les accidens qui devaient l'arrêter dans sa marche; il ne songea pas, sans doute, à la fréquence et aux funestes effets des ouragans de tropique qui précèdent cette saison, et dont il n'est point fait mention dans son premier voyage.

A Pisania, il se vit obligé d'acheter quelques ânes de plus ; ce qui, joint à d'autres dispositions, lui prit encore six jours. Il en partit le 4 mai, et arriva le 5 à Jindey, remarquable par une grande manufacture où il observa les procédés employés pour teindre en bleu les étoffes de coton. On prépare une lessive en passant de l'eau à travers les cendres de deux espèces de mimeuses ; on la verse dans un vase rempli du quart à-peu-près de feuilles d'indigo. Au bout de dix jours, pendant lesquels on remue fréquemment ce mélange, la tein-

ture est prête. L'opération se fait sans le secours d'aucun mordant, en plongeant seulement, à diverses reprises, l'étoffe dans le liquide, et en l'étendant pour la faire sécher. Elle acquiert ainsi, en quatre jours, une teinte bleue égale au plus beau bleu d'Inde.

Le 11, Park atteignit Médina, capitale du royaume de Woulli; et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à satisfaire le roi relativement aux présens qu'il prétendait lui être dus. Après avoir traversé Bambakou, il arriva, le 13, au village de Kanipé. Les femmes de cet endroit, ayant appris qu'il avait été obligé de payer pour obtenir de l'eau à Médina, conçurent l'idée d'extorquer de même quelques présens. Travaillant sans relâche, elles vidèrent tous les puits du village, et lorsque l'expédition arriva, elles étaient encore occupées à en retirer l'eau au fur et à mesure qu'elle revenait. Park cependant, au moyen d'un stratagème, parvint à s'assurer du principal puits qui, fournissant une assez grande quantité d'eau pour sa troupe, déjoua le projet des cupides Africaines.

Environ quatre milles plus loin, nos

voyageurs entrèrent dans la forêt de Simbani. Une guerre civile, récemment allumée dans le royaume de Bondou, les obligea d'avancer avec beaucoup de circonspection ; car chacun des deux partis pouvait être tenté d'employer accidentellement ses forces au pillage de la caravane européenne. En sortant de cette forêt, ils revirent la Gambie, large, en cet endroit, de cent verges, et régulièrement éprouvant l'effet de la marée qu'on ne croyait plus sensible au-dessus de Barraconda. A Tambico, un incident fut sur le point d'amener une querelle fâcheuse : le faramba (espèce de chef indépendant), après s'être emparé d'abord du cheval du guide, fit cruellement fustiger ce malheureux. Ceci se passa le soir, et Park tarda toute la nuit à prendre une décision : il pouvait brûler le village ; mais il ne voulait en venir à cette extrémité, qu'après avoir épuisé tous les moyens d'accommodement. Le lendemain, voyant que notre voyageur tenait ferme, le faramba renvoya le guide et le cheval, et moyennant quelques légers présens, consentit à laisser partir tranquillement la caravane.

Elle entra le 25 dans le désert de Tenda. Les gens du guide ayant imprudemment troublé un grand essaim d'abeilles, pour en prendre le miel, elles s'élancèrent toutes à la fois sur la caravane qui venait de faire halte, et la mirent en une déroute complète. Les ânes, débarassés de leur charge, se sauvèrent à peu près en remontant au galop une vallée; mais les hommes et les chevaux, bien que fuyant dans toutes les directions, en furent beaucoup maltraités. Au milieu de ce désordre, le feu qu'on avait allumé pour faire la cuisine prit aux bambous, et faillit consumer les bagages; au fait, en moins d'une demi-heure, les abeilles semblaient avoir mis fin à l'expédition. Cependant vers le soir, on se rallia petit à petit, et le jour suivant on se remit en route, malgré les douleurs qu'ils éprouvèrent à la tête surtout par les piqûres des abeilles dont un cheval et trois ânes moururent même.

Les voyageurs traversèrent successivement Sibikillin, Badou et Tambaconda. Ils apperçurent dans le lointain les montagnes de Fouta-Jallo, entre lesquelles et le mont Mouianta, ils virent descendre

la Gambie nommée par les naturels Ba-Dîma. Après avoir passé par Joulifonda et Baniserley, ils traversèrent le Falemé le 8 juin, et le même jour, pour la première fois, ils éprouvèrent un ouragan accompagné d'éclairs, de tonnerre et de pluie, qui fut le commencement de leurs peines. En trois jours, douze hommes tombèrent malades, et l'état du sol couvert de trois pouces d'eau ne leur laissait espérer qu'un accroissement de maux : l'effet immédiat de ces ouragans fut un besoin presque irrésistible de dormir, et chacun, pour le satisfaire, se couchait forcément sur les bagages humides ou même sur la terre imprégnée d'eau.

A Shrondo, Park eut occasion de connaître les procédés employés au lavage de l'or. Une femme le conduisit dans une prairie où l'on avait creusé une trentaine de puits, semblables à ceux dont il a été parlé dans la description du Bambouk ; sur le bord se trouvaient des monceaux de sable et de gravier, destinés au lavage qui s'opérait dans des fosses peu profondes, circulaires, et corroyées avec de l'argile. Deux instrumens suffisaient pour

l'opération : une grande calebasse pour recevoir le sable ; une petite pour verser l'eau dans la première qu'on agitait fortement jusqu'à ce que le gravier, débarrassé de la partie la plus légère, ne présentait qu'une substance noirâtre, appelée rouille d'or. Dans cet état, quelques momens d'agitation nouvelle suffisaient pour dégager les grains d'or. On en trouva vingt-trois, à la vérité très-petits, dans deux livres de sable, et dans la proportion d'un quarantième par rapport à la rouille-d'or. La femme disait à Park, avec un peu d'exagération sans doute, qu'on trouvait souvent des morceaux d'or gros comme le poing. L'opération du lavage se fait seulement au commencement et vers la fin de la saison pluvieuse.

En quittant Shrondo, les voyageurs côtoyèrent les montagnes de Koukadou pour se rendre à Dindikou. Ils y trouvèrent aussi bon nombre de fosses d'or creusées à la profondeur de douze pieds environ, avec des crans dans les parois pour tenir lieu d'échelles. Ils remarquèrent, sur les bords d'un petit ruisseau, un sable jaune-brun qui contenait de l'or. Les montagnes qui

présentaient des précipices très-escarpés étaient composées d'une espèce grossière de granit rouge à gros grains ; elles sont cultivées jusqu'au sommet et couvertes de villages de l'aspect le plus romantique qu'il soit possible d'imaginer.

Les inquiétudes de Park sur le sort de ses compagnons croissaient à chaque instant : la moitié se trouvait indisposée et incapable d'aucun effort ; les malades commençaient à rester couchés et refusaient d'aller plus loin : les naturels, remarquant la situation difficile des voyageurs, profitaient de la circonstance pour dérober tout ce qui n'était pas soigneusement gardé. Dans un village nommé Serimanna, Park fut obligé de laisser deux de ses hommes. Dans un autre, appelé Gimbia, les habitans tentèrent d'arrêter et de piller la troupe à force ouverte ; mais, voyant des fusils chargés, ils renoncèrent bientôt à leur projet, et malgré leur conduite, Park jugea prudent de se les concilier par quelques présents, afin d'assurer une réception hospitalière à ceux de ses gens qui pourraient se trouver forcés à revenir sur leurs pas. Les environs du village de Soullo of-

fraient un aspect singulièrement pittoresque, par les formes variées et bizarres des rochers figurant des châteaux en ruines, des obélisques, des pyramides, des temples, etc. quelques blocs isolés de granit s'élevaient dans les airs au milieu de la plaine ; en un mot, tout le pays compris entre le Ba-Ling et le Ba-lie, deux affluens du Sénégal, avait un caractère de grandeur sauvage presque impossible à dépeindre.

A Konkromo, Park trouva l'occasion d'examiner les procédés employés par les Naturels pour la fonte de l'or. Ils mettent le métal dans un creuset d'argile rouge commune, séché au soleil, et le placent sur un feu de charbon de bois qu'on pousse au moyen de soufflets. Lorsque le métal est dans un état de fusion parfaite, ils le font couler dans un tuyau, le laissent refroidir et le forgent en barres carrées; ils le font ensuite chauffer de nouveau, et, au moyen de deux fortes pinces, le façonnent en anneaux.

La caravanne franchit, non sans difficulté, le Ba-Fing, fleuve navigable et très large en cet endroit. Un canot chavira et l'un des hommes qu'il portait se noya. Les

gens de cette contrée sont tous larrons, dit Park. Il se passait à peine un jour sans que la mort ou la fatigue privât nos voyageurs d'un de leurs compagnons. Le 2 juillet, ils eurent une chaude alarme. Trois lionceaux qu'ils prirent d'abord pour des sangliers, après avoir rôdé autour d eux toute la journée, s'approchèrent au milieu de la nuit pour attaquer les ânes, qui rompirent tous leurs cordes, se précipitèrent sur les tentes, et mirent tout le camp en désordre Un des lions vint si près que la sentinelle put lui porter un coup d'épée.

Après avoir passé les villages de Kombandi et de Fonilla, Park atteignit les bords du Wonda, appelé aussi Ba-Woullima. Cette rivière, quoique enflée de deux pieds par les pluies, était cependant guéable encore ; mais il fut extrêmement difficile de déterminer les ânes à la traverser. Le guide Isaac se distingua dans cette occasion par son zèle, son intrépidité et son sang-froid. Il se trouvait au milieu de la rivière, forçant à marcher six de ces animaux rebelles, lorsqu'un crocodile le saisit par la cuisse gauche et l'entraîna sous l'eau ; Isaac

avec une présence d'esprit étonnante, cherche l'œil du monstre, y enfonce son doigt et l'oblige de quitter prise ; néanmoins l'animal revint à la charge et le saisit par l'autre cuisse : l'intrépide Isaac parvint encore à se dégager de la même manière, mais blessé grièvement, et hors d'état de continuer le voyage. Park qui ne voulait pas poursuivre sa route sans lui, s'arrêta pendant quatre jours qui suffirent pour opérer sa guérison.

Le 11 juillet, la caravane entra dans Keminoum ou Maniakorro, de toutes les villes que Park eût vues jusqu'alors en Afrique, la mieux fortifiée ; Park représente aussi ses habitans comme l'emportant sur toutes les autres peuplades par leur impudence et leur friponnerie. Les plus habiles, les plus audacieux de ces larrons étaient les fils du roi régnant ; fiers de leur nombre, (ils étaient trente,) se regardant d'ailleurs comme au dessus de toutes les lois, ils ne se donnaient pas même la peine de cacher leurs brigandages. En deux jours ; quatre grands manteaux, une quantité considérable de colliers et de bracelets, un fusil, une paire de pisto-

lets et une foule d'autres objets disparurent. Ce fut bien pis au moment du départ qui eut lieu le 14 juillet : presque toute la population de la ville se mit à harceler l'arrière-garde de la caravane, dans le dessein de s'emparer de tout ce qui se trouverait d'une manière quelconque à leur portée. Un de ces brigands arracha d'un âne un sac, et, tandis que Park et son lieutenant Martyn accouraient pour le reprendre, un autre déroba un fusil. Sur ces entrefaites, deux des fils du roi arrivèrent : Park s'adressa à l'un d'eux pour obtenir justice et ne fut pas peu surpris, un moment après, de voir l'autre s'enfuir à toutes jambes, emportant son propre fusil. Il ordonna à Anderson de le poursuivre et de faire feu s'il ne pouvait l'atteindre ; mais celui-ci, à cause du rang du coupable, jugea prudent de n'en pas venir à cette extrémité : la poursuite fut vaine, et à leur retour il se trouva que le frère du fugitif avait jugé bon de s'approprier le brandebourg de Park. Excédée de tant d'impudence, la caravane décida de faire absolument feu si l'on commettait quelque nouveau vol. Dès que les indigènes virent que

c'était un parti pris, ils se cachèrent parmi les rochers, et on les vit seulement guetter à travers les crevasses. Le 18, un d'eux parut, et, saisissant son temps, se sauva à toutes jambes avec un brandebourg ; Park l'ajusta et le blessa à la jambe : le guide voulait qu'on l'achevât ; mais notre voyageur, content d'avoir recouvré sa propriété, ne voulut pas pousser la vengeance plus loin.

La caravane arriva, le 19, sur les bords du Ba-Woullima, rivière large de cinquante à soixante pieds tout au plus, mais profonde de vingt, et, par conséquent, d'un passage très difficile. On jeta d'abord de gros troncs d'arbres en travers, mais le courant les emporta ; puis on entreprit de construire un radeau, mais les gens de la troupe ne purent rassembler assez de forces pour le manœuvrer. Finalement, ils se virent forcés de laisser aux Nègres assez de temps pour construire un pont grossier avec de fortes branches d'arbres, au moyen duquel on transporta les bagages. Un homme fut même trop faible pour passer ainsi, et mourut bientôt après.

A Marina, première ville qu'ils rencon-

trèrent, les habitans volèrent cinq ânes, mais furent contraints à les restituer. Ils gagnèrent ensuite Bangassi, ville quatre ou cinq fois plus grande et aussi bien fortifiée que Maniakorro. Là, Park eut une audience du roi Serenummo qui, se rappelant son premier voyage, ne déguisa point l'extrême surprise et la défiance que lui inspirait son retour dans ces contrées. Park exposa toutes les circonstances tendant à prouver qu'il ne pouvait venir que dans des intentions louables, et finit en observant qu'il apportait quelques présens dignes peut-être d'être offerts à Sa Majesté. En même temps, il donna l'ordre de les mettre sous les yeux du roi qui, malgré son indifférence affectée, ne parla plus de ses soupçons et n'hésita pas à lui donner la permission de traverser ses états.

Park demeura trois jours à Bangassi, dans l'espoir de rétablir la santé des soldats : mais elle y devint plus mauvaise ; il en mourut un, et il fallut en laisser un autre à Bangassi. Peu de temps après leur départ, le 27 juillet, quatre autres déclarèrent qu'ils ne pouvaient plus avancer. Park lui-même se sentit très-faible et très-

indisposé ; il paraît même qu'il était près de perdre courage lorsque, montant sur une éminence, il aperçut quelques montagnes très-éloignées dans le sud-est ; alors « la certitude de trouver le Niger derrière » le revers méridional de ces montagnes, » lui fit oublier sa fièvre, et il ne songea plus » qu'à franchir ces cîmes bleuâtres qui se » découpaient sur l'horizon. »

Nos voyageurs atteignirent bientôt Nummasoulo, ville naguère considérable, mais détruite aux trois quarts dans une guerre récente. Ils y furent assaillis d'une pluie violente qui les trempa jusqu'aux os et faillit détruire une grande partie de leurs effets : il fallut employer deux jours à les sécher. Ils arrivèrent ensuite à Sobie, ville qui avait été dévastée deux fois dans l'espace de dix ans. En général, toute la route située sur les confins du Manding, du Kaarta et du Bambara était tracée par les ruines de villes et de villages. Là mourut le dernier des quarante ânes achetés à St-Yago, et bien supérieurs à ceux qu'il avait fallu se procurer pendant le voyage. Le 6 août, au sortir d'un village appelé Koulihorri, trois hommes se trouvèrent inca-

pables de marcher, et l'un d'eux mourut le 9. Le même jour il fallut traverser une rivière très-rapide appelée Ba-Woulli. A l'aide des canots, on transporta facilement les bagages; mais les ânes donnèrent plus de peine, et plusieurs faillirent à se noyer. Le 10, Anderson, beau-frère de Park, tomba dangereusement malade et donna de vives inquiétudes pendant deux jours.

Le 12 août, pendant que la caravane était en marche, on entendit sur la gauche un bruit semblable à l'aboiement sourd d'un fort dogue, mais terminé par une espèce de sifflement que Park compare au miaulement d'un chat en colère; le même bruit se répéta bientôt plus près, suivi d'un grognement, et soudain, du milieu des broussailles, distantes de cent verges environ, sortirent trois lions énormes qui s'avancèrent vers nos voyageurs, bondissant à travers les hautes herbes, et marchant cependant toujours de front. Park fit quelques pas en avant, et, lorsqu'il se crut à-peu-près à portée, il ajusta celui du milieu; il ne put savoir s'il l'avait atteint; mais au bruit du coup, ils s'arrêtèrent tous trois, se regardèrent, et firent un bond en



ière. Park rechargea son fusil, et s'aptait à tirer de nouveau, lorsqu'il vit le nier s'enfoncer dans les broussailles. demi-mille plus loin, on entendit ene le même rugissement, mais on ne plus reparaître les lions.

eu après, Park fut jeté dans un grand barras. Le sol de certaines parties de rique se compose d'une argile sèche et ie, dont la surface est sillonnée de fiss profondes de quinze à vingt pieds, et t les parois à pic rendent la sortie extrênent difficile. Vers la brune, Park se va tellement pris entre ces vilains goufqu'il fut obligé de passer la nuit dans d'eux. Séparé des siens, et seul avec erson consumé par une fièvre ardente, ne savait trop comment il pourrait se de ce mauvais pas, et ne se dissimuas son inquiétude; son compagnon, ré cet accident, dormit parfaitement. oint du jour, ils parvinrent à rejoineurs compagnons qui avaient passé la dans la même situation, à un demiplus loin.

tant de bienv
voyage. Ce br
qu'une carav
sonne du non
contrée, était
six journées,

Au sortir d
un canton trè
surveiller les
car, selon la
du champ a le
vore un seul é
l'employer à s
le mange. Ce
palais d'un Eu
un Africain.

Le 19, à tr
le sommet des
Niger des sour
sant sur une cr
fois le Niger pr
cours majestue

Malgré la sat
ver cet aspect, il
affecté du contr
avec

tant de bienveillance lors de son premier voyage. Ce brave homme, sur la nouvelle qu'une caravane, conduite par une personne du nom de Park, voyageait dans la contrée, était venu de Bouri, distant de six journées, pour revoir son ancien ami.

Au sortir de Dombila, Park entra dans un canton très-fertile en blé. Il fallut alors surveiller les ânes avec le plus grand soin; car, selon la loi du pays, le propriétaire du champ a le droit de saisir l'âne qui dévore un seul épi; il ne peut pas, à la vérité, l'employer à son service, mais il le tue et le mange. Ce mets, qui flatterait peu le palais d'un Européen, paraît délicieux à un Africain.

Le 19, à trois heures, Park atteignit le sommet des montagnes qui séparent le Niger des sources du Sénégal, et, gravissant sur une crête élevée, il vit encore une fois le Niger promener dans la plaine son cours majestueux.

Malgré la satisfaction que lui fit éprouver cet aspect, il se sentit douloureusement affecté du contraste de sa position actuelle avec celle où il se trouvait à son départ de la Gambie. De trente-huit hommes qu'il



t emmenés, sept seulement lui res-
nt en partie si malades, que leur guéri-
paraissait impossible. Toutefois ses es-
inces et son enthousiasme ne s'étaient
it affaiblis. Revoir le Niger, s'embar-
sur ses eaux, ce moment lui avait
depuis long-temps le terme de tous
naux, l'accomplissement de ses rêves
lus brillans. Il songeait d'ailleurs, avec
faction, qu'il avait déjà résolu un im-
ant problême relatif à la géographie
rique. Il avait conduit une troupe eu-
enne, encombrée de bagages, à plus
nq cents milles dans l'intérieur de ce
inent, sans avoir aucune querelle avec
ndigènes, et sans éprouver des vols
idérables. Il regardait même comme
vé que le même voyage entrepris dans
ison sèche, pouvait être achevé sans
iner la perte de plus de quatre ou
hommes sur cinquante.

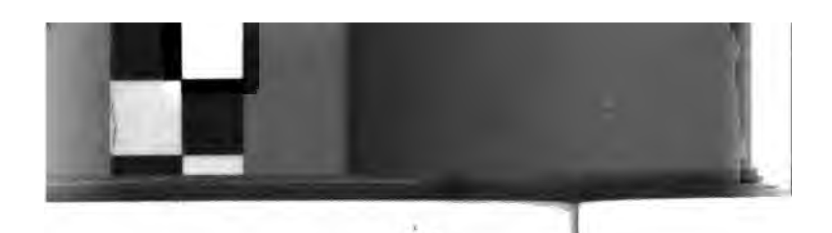
21, Park loua un canot pour le trans-
des bagages à Marabou, et s'y em-
ia lui-même le jour suivant avec An-
n. Plusieurs rapides interceptaient la
ation; mais la hauteur des eaux, gon-
par la pluie, permit de les franchir. Le

Niger y avait u
aux rapides il
moins, de sor
était déjà plus
Gambie. A l'a
voyageurs filai
et n'employaie
la marche du
més par une su
le canal du fleu

En arrivant
Isaac pour Seg
sion de passer
truire une ba
Niger. Plusie
réponse; de
rent: on assu
song avait tué
déclarant qu'
nière tout Bla
voir. Mais tou
bientôt à l'ar
venait annon
satisfait des
inviter Park
remettre lui
sur le

Niger y avait un mille anglais de largeur ; aux rapides il s'étendait à deux milles au moins, de sorte que, en cet endroit, il était déjà plus large que le Sénégal ou le Gambie. A l'aide du courant seul nos voyageurs filaient cinq nœuds à l'heure, et n'employaient la rame que pour diriger la marche du canot. Les rapides sont formés par une suite de collines qui traversent le canal du fleuve.

En arrivant à Marabou, Park fit partir Isaac pour Sego, afin d'obtenir la permission de passer par le Bambara, et de construire une barque propre à descendre le Niger. Plusieurs jours s'écoulèrent sans réponse ; de fâcheuses nouvelles circulèrent : on assurait même que le roi Mansong avait tué Isaac de sa propre main, en déclarant qu'il traiterait de la même manière tout Blanc qui tomberait en son pouvoir. Mais toutes les craintes se dissipèrent bientôt à l'arrivée du chanteur du roi. Il venait annoncer combien son maître était satisfait des présens offerts par Isaac, et inviter Park à se rendre à Sego pour les remettre lui-même. Park désirait de partir sur-le-champ ; mais le lauréat était telle-



ıt captivé par l'appât de la bonne chère
le douty de Marabou fournissait abon-
ıment, qu'on ne put le déterminer à
:emetire en route que le 12 septembre.
·ès avoir passé, par eau, Koullikorro et
ıina, ils arrivèrent à Samie où Park trou-
saac, qui lui fit part d'un nouvel arran-
ıent d'après lequel Modibinne, premier
ıistre de Mansong, devait venir en cette
: pour recevoir les présens. Isaac ajouta
le roi, tout en promettant d'accorder
assage demandé, avait refusé d'entrer
s aucun détail à cet égard, et s'était
à tracer avec le doigt des carrées et
triangles sur le sable toutes les fois
saac voulait entamer cette matière,
; qu'il fût possible de le distraire de ces
rations géométriques durant le reste
'audience. De cette conduite, et sur-
: de sa précaution prise pour éviter
e entrevue personnelle avec Park, le
sager concluait que le roi nourrissait
lque crainte secrète, probablement
ıe nature superstitieuse, à l'égard des
opéens.
e 22. Modibinne parut. Introduit au-

de connaître
duit Park dans
le temps jusqu
faire son rapp
satisfaire avec u
adresse admira
son premier vo
bara, et les pı
song envers lı
» que les Blanc
» çant, et que
» tous les objet
» et les habita
» Sego. Les boı
» fabrique? les
» aux Maures,
» buctou où ils
» prix; ceux de
» encore plus c
» de qui vous l
cile de faire co
nication directe
rait le moyen d
beaucoup meill
» comprends, r
» voyage me

de connaître les motifs qui avaient conduit Park dans le Bambara, en lui donnant le temps jusqu'au lendemain matin pour faire son rapport. Park s'empressa de le satisfaire avec une présence d'esprit et une adresse admirable. Après avoir rappelé son premier voyage dans le pays de Bambara, et les procédés généreux de Mansong envers lui, il ajouta : « Vous savez » que les Blancs sont un peuple commer» çant, et que c'est nous qui fabriquons » tous les objets précieux que les Maures » et les habitans de Jinnie apportent à » Sego. Les bonnes armes à feu, qui les » fabrique ? les Blancs. Nous les vendons » aux Maures, qui les portent à Tom» buctou où ils les revendent à plus haut » prix ; ceux de Tombuctou les font payer » encore plus cher aux habitans de Jinnie » de qui vous les tenez. » Il était alors facile de faire concevoir qu'une communication directe avec les Blancs leur offrirait le moyen de se procurer ces objets à beaucoup meilleur marché. — « Je vous » comprends, répliqua Modibinne : votre » voyage me paraît une chose bonne ; » puisse le ciel le rendre heureux ! Man-

ment captivé par l'appât de la bonne chère que le douty de Marabou fournissait abondamment, qu'on ne put le déterminer à se remetire en route que le 12 septembre. Après avoir passé, par eau, Koullikorro et Yamina, ils arrivèrent à Samie où Park trouva Isaac, qui lui fit part d'un nouvel arrangement d'après lequel Modibinne, prèmier ministre de Mansong, devait venir en cette ville pour recevoir les présens. Isaac ajouta que le roi, tout en promettant d'accorder le passage demandé, avait refusé d'entrer dans aucun détail à cet égard, et s'était mis à tracer avec le doigt des carrées et des triangles sur le sable toutes les fois qu'Isaac voulait entamer cette matière, sans qu'il fût possible de le distraire de ces opérations géométriques durant le reste de l'audience. De cette conduite, et surtout de sa précaution prise pour éviter toute entrevue personnelle avec Park, le messager concluait que le roi nourrissait quelque crainte secrète, probablement d'une nature superstitieuse, à l'égard des Européens.

Le 22, Modibinne parut. Introduit auprès de Park, il lui signifia le désir du roi

de connaître les motifs qui avaient conduit Park dans le Bambara, en lui donnant le temps jusqu'au lendemain matin pour faire son rapport. Park s'empressa de le satisfaire avec une présence d'esprit et une adresse admirable. Après avoir rappelé son premier voyage dans le pays de Bambara, et les procédés généreux de Mansong envers lui, il ajouta : « Vous savez » que les Blancs sont un peuple commer- » çant, et que c'est nous qui fabriquons » tous les objets précieux que les Maures » et les habitans de Jinnie apportent à » Sego. Les bonnes armes à feu, qui les » fabrique? les Blancs. Nous les vendons » aux Maures, qui les portent à Tom- » buctou où ils les revendent à plus haut » prix; ceux de Tombuctou les font payer » encore plus cher aux habitans de Jinnie » de qui vous les tenez. » Il était alors facile de faire concevoir qu'une communication directe avec les Blancs leur offrirait le moyen de se procurer ces objets à beaucoup meilleur marché. — « Je vous » comprends, répliqua Modibinne: votre » voyage me paraît une chose bonne; » puisse le ciel le rendre heureux! Man-

» song vous protégera. » A la vue des présens destinés au roi, Modibinne montra la plus grande admiration : « Ils sont grands, dit-il, et dignes de Mansong. » Il témoigna, de plus, un si vif désir de voir le reste des marchandises, que Park, malgré sa répugnance, crut devoir y déférer. Modibinne dit qu'il n'y avait rien qui fût *mauvais*, et repartit pour Sego. Il revint le 25 annoncer que le monarque accordait sa protection à Park, lui permettait de parcourir ses états dans toutes les directions, et de construire sa barque à Samie, Sego, Sansanding ou Jinnie. Park choisit Sansanding, pour être plus à son aise, et pour mieux se conformer au désir manifesté par le roi d'éviter une entrevue personnelle.

En descendant le fleuve, notre voyageur se plaint extrêmement de la chaleur, qui lui parut un jour assez forte pour rôtir un filet de bœuf. Deux soldats moururent le 2 octobre. Park ne voulut même pas relâcher à Sego, et se dirigea droit au lieu de sa destination.

Sansanding, ville peuplée de onze mille habitans, est le centre d'un commerce considérable. La foule abonde dans le mar-

ché, place carrée, où les marchandises sont exposées sur des étaux défendus par des nattes contre l'ardeur du soleil. Chaque boutique ne contient, généralement, qu'un seul article. Dans quelques-unes on ne trouve que des rassades; dans d'autres, de l'indigo ou des cendres de bois en ballots; dans d'autres, des toiles de Haoussa ou de Jinnie, et dans une on n'apperçut que de l'antimoine en petits morceaux. Le sel, première de toutes les denrées, occupe l'un des angles de la place. Il y a aussi un marché pour les viandes, un autre pour la bière, l'un et l'autre bien fournis. Enfin, tous les arrangemens propres à la commodité des acheteurs et des vendeurs, la division bien entendue du travail, et l'ordre parfait qui règne dans ces marchés, démontrent un perfectionnement de la science du commerce qu'on ne se serait guère attendu à trouver dans le cœur de l'Afrique. Voici l'extrait d'une liste contenant les prix courans en cauris:

Un fusil: — 6000 à 7000 cauris.

Un sabre: — 1500 à 2000.

L'ambre, suivant sa qualité: — depuis 60 jusqu'à 1000.

L'étoffe écarlate, dix enpans : — 20,000.

Papier, la feuille : — 40.

Un minkalli (anneau) d'or, (valant 12 s. 6 den. sterling ou 15 fr. environ) : — 3000.

Dents d'éléphant, suivant la grosseur : — de 3000 à 10,000.

Esclave mâle, première qualité : — 40,000.

Esclave femelle, *id.* : — 80,000 à 100,000.

Une vache grasse : — 2500.

Une volaille : — 250 à 300.

Mansong avait promis de fournir deux canots ; mais comme il n'exécutait pas sa promesse, Park s'occupa des moyens de s'en procurer. Il mit donc en vente une partie de ses marchandises, dont la qualité supérieure et le bas prix attirèrent la foule des acheteurs, au point qu'il fut obligé d'employer trois compteurs. Un tel succès excita la jalousie de tous les marchands du Bambara, et Park sut, par Modibinne, qu'ils avaient offert de riches présens à Mansong pour obtenir de lui la mort ou le renvoi subit des Européens, et que Mansong avait positivement rejeté leur demande. Le 16 octobre, Modibinne vint se présenter avec un grand canot

de la part de Mansong; comme il était à demi pourri, le ministre envoya chércher une autre moitié qui ne pût également pas servir. Alors on apporta un second canot entier. Quoique encore celui-ci se trouvât en assez mauvais état, Park, en rapiècetant le tout, parvint à en former un grand bateau, qu'il nomma la goelette *Joliba*. Le 16 novembre, il était prêt à reprendre son voyage.

Pendant son séjour à Sansanding, Park recueillit quelques notions sur les contrées gisant immédiatement dans l'est. Il apprit qu'une rivière, presque de moitié aussi grande que le Niger, et dénommée *Ba-Nimma*, prenait sa source dans les montagnes de Kong, passait à une journée de distance au sud de Sego, et, après avoir reçu un affluent de Miniana, se jetait dans le lac Dibbie. On lui dit aussi que *Jinnie* était située non sur le Niger, mais au confluent de la Nimma et de la Miniana; c'est probablement un malentendu, quoiqu'il n'y ait presque pas de doute, si l'on compare différens témoignages, que cette ville ne soit située au confluent de deux rivières. On lui assura de même qu'il n'y avait rien

à craindre des Maures, excepté à Tombuctou, les rives septentrionales du Niger étant habitées partout ailleurs par des tribus indigènes qu'on lui désigna sous les noms de Sourka, de Mahinga et de Touarick. On lui parla encore d'une grande eau appelée Ba-Si-Fina, située à un mois de marche au-delà de Baedou, et beaucoup plus étendue que le lac Dibbie.

Le 28 octobre, Park éprouva la plus vive douleur qu'il eût jamais ressentie, en perdant son parent, son ami Anderson, mort entre ses bras après une maladie de quatre mois. Park s'abstient modestement, par des motifs personnels, d'en faire un panégyrique d'apprêt; mais il en parle d'une manière qui décèle la plus haute considération pour son mérite. « Je remarquerai seulement, dit-il, qu'aucun des événemens de ce voyage ne répandit jamais la moindre mélancolie dans mon ame, jusqu'à ce que je mis M. Anderson dans le tombeau. Ce fut alors que je me sentis une seconde fois comme abandonné seul et sans ami au milieu des sauvages d'Afrique. » Toute sa troupe se trouvait donc réduite à cinq Européens, savoir; lui, le lieutenant Martyn

et trois soldats dont l'un était dans un état de dérangement d'esprit. Cependant, quoique depuis lors ses pressentimens prissent une couleur plus sombre, son enthousiasme et son entier dévouement à la cause n'en éprouvèrent aucune altération. « Je » m'embarque pour l'est, écrit-il au lord » Camden, avec la ferme résolution de » découvrir l'embouchure du Niger ou de » périr dans cette entreprise. » Il ajoute : » Quand même tous les Européens, qui » sont avec moi, dussent mourir, et quand » même je fusse moi-même à demi-mort, » je persévérerais dans mes projets ; et si » je n'atteins pas le but de mon voyage, » le Niger, du moins, me servira de tom- » beau. » Il écrit à madame Park avec une plus haute confiance encore ; mais il serait impossible de dire si le tendre désir de calmer ses alarmes n'y a pas influé. Il ne lui marque jamais le moindre doute que l'Océan ne doive être le terme de son voyage, et lorsqu'il part pour s'enfoncer dans les profondeurs inconnues de l'Afrique, il dit qu'il marche tourné vers l'Angleterre.

Le 18 novembre 1805, ce grand voya-

geur entreprit sa périlleuse expédition. Isaac apporta ses lettres et son journal à la Gambie, ensuite on resta quelque temps sans nouvelles de lui. Des bruits fâcheux commencèrent à se répandre dans le cours de 1806, et prirent de la consistance parce qu'aucune nouvelle authentique ne venait les contredire. A la fin, le gouverneur Maxwell, de concert avec le gouvernement, résolut d'expédier un messager pour connaître la vérité. Il eut le bonheur de trouver Isaac lui-même qui se chargea volontiers de cette mission. Parti du Sénégal en janvier 1810, il y revint le 1er sep. 1811, apportant la triste confirmation de tous les bruits sinistres. Il avait rencontré, près de Sansanding, Amadi Fatouma, que Park avait engagé comme son guide pour descendre le Niger jusqu'à Cachena ou Cassina. Isaac reçut de lui un Journal contenant, ou du moins annonçant une narration détaillée du voyage en descendant le fleuve, et du terme de la carrière de cet illustre voyageur. Comme il se rapporte à un objet si singulièrement intéressant, nous allons en transcrire les passages les plus remarquables. C'est Amadi Fatouma qui parle.

« Nous partîmes de Sansanding dans un canot, le vingt-septième jour de la lune, et nous arrivâmes en deux jours à Sel[illegible] (Silla) où Park termina son premier voyage. Park y acheta un esclave pour l'aider dans la manœuvre du canot. Il y eut Park, Martyn, trois autres Blancs, trois esclaves et moi, comme guide et interprète, en tout neuf personnes pour manœuvrer le canot; ils achetèrent l'esclave sans descendre à terre. En deux jours nous atteignîmes Ginnie (ou Jinné); nous donnâmes une pièces d'étoffe au chef, et nous poursuivîmes notre route. Sur le lac Sibby (Dibbie), trois canots nous suivirent; ceux qui les montaient étaient armés de lances, de javelots, d'arcs et de flèches, mais ils n'avaient point d'armes à feu. Persuadés de leurs intentions hostiles, nous leur ordonnâmes de reculer, mais ce fut en vain, et nous fûmes obligés de les repousser par la force. Devant Rakbara (Kabra), trois autres canots essayèrent de nous couper le passage, mais nous les mîmes en fuite. Près de Tombuctou, même tentative que nous repoussâmes vigoureusement: nous tuâmes beaucoup de naturels dans ces attaques successives. »

Amadi parle ensuite de leur passage à Kaffo, Gotaijege, Carmasse et Gourmon, mais sans aucune intéressante particularité. Ils entrèrent ensuite dans le pays de Haoussa, où Amadi rappela à Park que son engagement finissait là, et prit congé de lui.

La relation d'Amadi continue :

« Le jour suivant (un samedi), Park partit, et je couchai dans le village (Yaour). Dès le lendemain matin, j'allai voir le roi pour lui présenter mes hommages. En entrant au palais, je trouvai deux cavaliers dépêchés par le chef d'Yaour. Ils dirent au roi : « Nous sommes envoyés par le chef » de Yaour pour vous informer que les » hommes blancs sont partis sans rien » donner, soit à vous soit à lui. Ils ont » une grande quantité de choses avec eux, » et nous n'en avons rien reçu ; et cet » Amadi Fatouma, ici présent, est un » méchant homme qui s'est également » joué de vous. » Le roi ordonna sur-le-champ de me jeter dans les fers ; après m'avoir fait dépouiller de tout ce que je possédais ; quelques-uns demandèrent qu'on me tuât, d'autres opinèrent qu'il

fallait me laisser la vie. Le lendemain, de grand matin, le roi envoya des troupes au village de Boussa, situé sur le bord du fleuve. Devant ce village, un roc traverse le fleuve dans toute sa largeur; une partie de ce roc est très-haute : il s'y trouve une large ouverture en forme de porte ; c'est le seul endroit par où les eaux peuvent passer, et le courant y est très-rapide. Les troupes prirent position au-dessus de cette ouverture. Park, qui n'arriva qu'après coup, entreprit de forcer le passage. Aussitôt les ennemis l'attaquèrent et firent pleuvoir sur lui une grêle de lances, de piques, de flèches et de pierres. Park se défendit long-temps ; deux de ses esclaves à la poupe du canot furent tués. On jeta dans le fleuve toute la cargaison du canot, en continuant toujours de tirer. Mais enfin succombant au nombre et à la fatigue, ne pouvant plus tenir contre la force du courant et n'entrevoyant aucune possibilité de s'échapper, Park saisit l'un des hommes blancs et s'élança dans l'eau ; Martyn fit de même ; et tous se noyèrent en tâchant de se sauver à la nage. Le seul esclave qui restait dans le bateau, voyant que les in-

digènes continuaient de lancer des armes sans relâche, se dressa et leur cria : « Cessez » maintenant de jeter; vous ne voyez rien » dans le canot, et personne hors moi » seul : cessez donc ! prenez-moi et le ca- » not, mais ne me tuez pas. » Ils s'emparèrent du canot et de lui, et les amenèrent au roi. »

C'est là tout ce qu'on a pu savoir, dans le temps, sur le sort de l'expédition depuis son départ de Sansanding. On avait élevé des doutes, non sans de plausibles motifs, sur l'authenticité de cette narration fondée, à la vérité, dans sa dernière partie au moins, sur des ouï-dire qui cependant devaient dériver, nécessairement, du récit des auteurs immédiats de la catastrophe; mais malheureusement la mort funeste de Park vient d'être confirmée par les rapports que M. Bowdich recueillit l'année dernière à Coumassey, capitale du royaume d'Asiantie, situé dans l'intérieur de la Côte-d'Or, au nord du cap Corse, autrement Cape-Coast-Castle, en Guinée.

L'importance de l'objet nous détermine à donner dans toute leur étendue les notes fournies par M. Bowdich. » A la seconde

visite, dit-il, que je rendis à Baba, principal Maure de la cour, il fit chercher précipitamment un autre Maure très-instruit, selon Baba, et qui venait d'arriver de Tombuctou. Cet étranger, en me voyant, n'annonça aucune surprise, et Baba, pour m'en expliquer la cause, me dit, de son propre mouvement, que ce Maure avait vu déjà trois hommes blancs à Boussa (ou Baoussa). Je m'empressai de demander des détails sur ce sujet, par l'intermédiaire de Baba, qui se les fit répéter, et me dit ensuite : « Qu'il y a quelques années un navire mâté, ayant à son bord trois hommes blancs et quelques noirs, parut soudain sur le Quella ou Niger, près de Boussa. Les habitans, engagés par ces inconnus, apportèrent des provisions à vendre, en furent bien payés et reçurent en outre des présens. Le lendemain, voyant le navire remettre à la voile, les indigènes le suivirent en courant, uniquement mus par le désir, si nous en croyons les protestations du rapporteur, d'empêcher qu'il ne se brisât contre quelques rochers cachés sous l'eau, qui fréquemment embarrassent le lit du Quella. Les hommes blancs, prêtant

sans doute de mauvaises intentions à ces Nègres, les repoussèrent. Bientôt après, le navire toucha ; les hommes sautèrent dans l'eau pour se sauver à la nage, mais le courant les entraîna et ils se noyèrent.»
Le Maure étranger croyait qu'une partie de leurs vêtemens se trouvait à Wauasah, mais il ne pensait pas qu'on y conservât des livres ou papiers.

« Ce récit simple et non préparé, poursuit M. Bowdich, fit une forte impression sur moi. Je revis plusieurs fois cet homme; il avait les manières très-douces, et ne me demanda jamais le plus petit présent. Avant son départ, il me dressa une carte hydrographique, et j'expédiai par lui, pour le major Peddie, quelques certificats apostillés par Baba. » Un autre Maure lui raconta postérieurement le fait de la même manière sans en avoir été témoin oculaire. Ces rapports ne laissant malheureusement plus douter de la fin tragique de Mungo Park. Ils ne confirment pas, à la vérité, les circonstances rapportées dans le temps par Amadi Fatouma ; mais si l'on réfléchit à la crainte qu'ont montrée, dans tous les états de l'intérieur, les souverains et chefs

d'être accusés du meurtre d'un Blanc, on conçoit que le souverain dont la précipitation amena la catastrophe, fasse maintenant des efforts pour pallier ou adoucir les faits (1).

---

(1) Nous attribuons à ce même motif la pièce que voici, remise à M. Bowdich en mauvais arabe : quoique très confuse et entortillée, elle paraît du moins établir que Park périt victime d'un acte de violence.

« Au nom de Dieu plein de miséricorde et de bonté.

« Cette déclaration provient de la ville nommée Yaud, dans le pays de Kossa. Nous certifions ce qui suit. Nous n'avons jamais vu ni connu l'eau appelée Koudd ; mais nous avons entendu la voix de quelques personnes disant : « nous vîmes un navire dont nous n'avions jamais vu le pareil ; et le roi de Yaud avait envoyé une quantité d'alimens de toute espèce, avec des vaches et des brebis. Il y avait deux hommes, une femme, deux esclaves mâles, et deux filles dans le navire. Les deux hommes blancs étaient de la race des Nassri. Le roi de Yaud leur demanda de venir à terre auprès de lui ; ils refusèrent d'y descendre et se dirigèrent vers le pays de Bassa qui est plus grand que le royaume de Yaud. Mais tâchant de gagner une position au delà du cap de Koudd, en société avec les gens du roi de Bassa, leur navire arriva devant Montagne (*Mountain*), qui enleva les

Depuis cette époque la géographie de l'Afrique centrale est restée à-peu-près stationnaire, et l'Association a été reduite à ne publier que deux notes réunies au hasard.

Au mois de novembre 1804, M. Grey-Jackson, négociant long-temps établi à Mogadore, fit part à sir Joseph Banks de plusieurs détails sur Tombuctou, fournis par des personnes qui avaient visité ou avaient habité cette ville. Il ne voulut pas dire leurs noms, dans la crainte de se compromettre s'il retournait à Mogadore. La substance ds sa lettre fut publiée comme supplément à la description de l'empire de Maroc par M. Jackson. Ces détails,

---

hommes et les femmes de Bassa, de même que toute sorte d'armes ; et le navire ne put trouver aucun moyen pour éviter Montagne. Alors l'homme dans le navire tua sa femme, et jeta toute sa propriété dans l'eau, puis ils s'y jetèrent eux-mêmes tous par peur. Postérieurement on en retira un de la rivière, avant que la nouvelle atteignit la ville de Kandjiy, au pays du roi de Wawi ; et lorsque ce roi en fut instruit, il le déposa dans la terre, et nous n'avons pas vu l'autre : il est peut-être au fond de l'eau. » Dieu sait cela le mieux. Authentique, de la bouche du chérif Abrahim. »

évidemment recueillis sans critique, paraissent toutefois être vrais et exacts, au total, quoiqu'un peu anciens.

Tombuctou, situé au milieu d'une plaine environnée d'éminences sablonneuses, a douze milles environ de circuit. Cette ville est sans murailles. Les maisons, spacieuses et construites toutes dans une forme carrée et à rez-de-chaussée, n'ont point de fenêtres et tirent le jour des portes qui sont hautes et larges. A dix milles au sud se trouve Cabra, port de Tombuctou situé sur le Nil Abide ou le Nil des Nègres, large, en cet endroit, comme la Tamise à Londres; ce fleuve coule ensuite vers l'est, et, au bout de mille milles, passe à Haoussa qui fait un commerce considérable avec Tombuctou. Vers l'est, à quinze jours de distance de Tombuctou, est un vaste lac appelé la Mer de Soudan, dont les rives sont habitées par une race d'hommes blancs et chrétiens qui emploient, au commerce, des navires plus grands que ceux dont on se sert sur le fleuve; ce sont probablement les *Tagama-Touarick* d'Horneman. M. Jackson dit que Tombuctou dépend de Bambara, mais

que la police intérieure de la ville appartient aux Maures, et qu'on y tolère toutes les religions, excepté le Judaïsme.

Il représente le commerce avec Tombuctou comme si avantageux, que cinq mille dollars employés en marchandises d'Europe à Fez ou à Mogadore, doivent, au bout d'un ou deux ans au plus, produire un retour de vingt mille dollars.

M. Cabille de Rabat communiqua le récit d'*Hadgi-Mahommed* qui résidait au puits d'Aroan, l'une des stations de la route de Tombuctou. Il assurait qu'environ trois ans auparavant, le roi de Bambara, après s'être emparé de Tombuctou, y avait établi un gouvernement composé de Nègres, en permettant seulement aux Maures d'y venir et d'y résider pour des affaires de commerce. Il avait, disait-il, rencontré Park à Sansanding, et offert à ce voyageur de le conduire sain et sauf à Tombuctou; il confirmait, du reste, sur tout les points, la relation de Park. La route de Cabra, port de Tombuctou, à Bioutou, port de Haoussa et de Cassina, fut indiquée par lui, mais seulement comme un ouï dire, de la manière suivante : de Cabra à Agadez,

petite ville nègre, huit jours; de là à Humbri, quinze jours; de Humbri à Bioutou, vingt à vingt-cinq jours. A l'est de Bioutou, la navigation de la rivière se trouve interrompue par des chûtes et des cataractes, et l'on n'en sait presque plus rien; mais on prétend généralement que c'est le Nil d'Egypte, ou du moins, l'un des affluens de ce fleuve qu'on croit retrouver partout.



CHAPITRE VIII.

Revue des divers systèmes adoptés sur le cours du Niger.

Hérodote. — Strabon. — Pline et Mela. — Les Arabes. — Leon et les Portugais. — Delisle et Danville. — Moore. — Le major Rennell. — Reichard — Hypothèse du Congo. — Autre. — La mer Zarah.

DÉTERMINER le cours et l'embouchure du Niger est le plus important problème qui reste à résoudre, non-seulement en Afrique, mais dans toute l'étendue du globe. Espérant encore, malgré tant d'efforts infructueux, que cette grande découverte n'est pas éloignée, nous nous proposons, non d'entrer dans la discussion de toutes les conjectures qu'a fait naître ce sujet, mais seulement d'exposer les opinions diverses qui, depuis les temps antiques, se sont succédées jusqu'à nos jours sur le cours de ce fleuve célèbre. Quelle que soit l'opinion présente du lec-

teur, quel que soit le résultat des nouvelles recherches, cet exposé n'en formera pas moins un chapitre intéressant dans l'histoire des spéculations humaines.

Le Nil et sa source mystérieuse furent l'objet constant des recherches des anciens géographes, et les fleuves occidentaux n'excitèrent leur curiosité que par les rapports qu'ils pouvaient avoir avec le Nil. Hérodote regarde comme l'origine du Nil cette grande rivière coulant de l'ouest à l'est, observée par les Nasamoniens. Il défend assez mal cette opinion en s'efforçant d'établir une analogie entre le Danube et le Nil qui, dit-il, partage l'Afrique comme le premier partage l'Europe.

Strabon n'entre pas dans un examen étendu de cette question ; il paraît croire que les hommes ne peuvent approcher de la source du Nil située sous l'inhabitable zône torride, et rapporte seulement, sans discussion, l'opinion de quelques personnes qui plaçaient la source du Nil non loin des extrémités de la Mauritanie.

Pline et Mela approfondissent bien davantage ce sujet. Pline recueillit des notions étendues, mais confuses, sur l'Afri-

que, dans la conversation des généraux Romains qui pénétrèrent dans le désert, et dans les ouvrages ou informations traditionnelles de Juba, roi de Mauritanie, prince encore plus distingué par son savoir que par son rang. Un général romain, Suetonius Paulinus, dit à Pline (1) lui-même, qu'il avait traversé la chaîne occidentale de l'Atlas, chaîne d'une prodigieuse hauteur et toujours couverte de neige, comme l'ont représentée depuis les voyageurs modernes. Au delà, et après avoir franchi des déserts d'un sable noirâtre, brûlés par l'insupportable ardeur du soleil, même au cœur de l'hiver, il parvint au bout d'un fleuve nommé Niger. Il n'y a rien, dans ce passage, qui puisse fixer les idées sur les distances parcourues par Suetonius Paulinus avant d'arriver au fleuve de Soudan; il est donc permis de mettre en question si ce fleuve n'est pas plutôt une des rivières de Tafilet. D'un autre côté les déserts de sable et l'intensité de la chaleur s'accorderaient mal avec l'idée que nous avons de cette fertile ré-

(1) Hist. nat. v. 1.

gion. Pline commente ce passage extraordinaire, entre dans les plus grands détails et trace le cours entier du Nil et de ses diverses transformations (1). Selon lui, ce fleuve prend sa source dans les montagnes de la Mauritanie et sort d'un lac stagnant appelé *Nilis*. Honteux de promener ses flots à travers des sables arides, il se cache sous terre quelque temps, et ressort d'un autre lac dans la Mauritanie Césarienne. Fuyant de nouveau les sables qui se trouvent sur son passage, il se replonge dans les entrailles de la terre et continue sa route souterraine tant que dure le désert, pendant l'espace de vingt journées de marche. Il reparaît dans l'Ethiopie et, poursuivant sa course, sépare les Africains des Ethiopiens, et prend le nom d'Astraspus, évidemment la rivière de Nubie. Parmi ce grand nombre de rivières, si bizarrement réunies pour former un Nil, il paraît que les deux premières sont des branches du Bled-el-Jeride : mais tout porte à croire que celle qui coule d'un autre côté, au milieu d'un

(1) Hist. nat. v. 9.

désert immense, et dans l'Ethiopie, est réellement le Niger. Dans ce cas, Pline est le plus habile défenseur du système ancien qui faisait du Niger et du Nil les portions successives d'un même grand fleuve.

Mela soutient la même opinion : il place au sud de la Mauritanie le grand désert et, au-delà, l'Ethiopie. Là, paraît le fleuve Nuchul, sur lequel il fait l'importante observation suivante : « Tandis que » les autres fleuves coulent vers l'Océan, » celui-ci se dirige vers l'est et le centre du » continent, où il se perd sans qu'on sache » où se termine son cours. » Il serait impossible d'exprimer, avec une précision plus grande, l'état de nos connaissances actuelles relativement au Niger. Mela admet, comme probable, l'hypothèse de la jonction du Niger avec le Nil ; mais il rejette celle de son cours souterrain et attribue, avec raison, cette supposition à l'ignorance qui régnait sur la vaste étendue de territoire inconnu que traverse ce fleuve, ignorance qui faisait supposer qu'il n'existait pas, parce qu'on le perdait de vue.

D'après les données précédentes, les auteurs romains semblent avoir connu

l'Afrique occidentale mieux que n'ont fait les Grecs. Ptolémée, toutefois, généralement parlant, trace le cours des rivières africaines avec plus de précision qu'aucun de ses prédécesseurs.

Le premier, parmi les anciens, il rejette toute hypothèse d'identité entre le Nil et le Niger, place la source du premier dans sa véritable situation, et prouve que le second est un autre fleuve. Mais il serait bien difficile de dire quelle direction il assigne à son cours, d'après les faibles données que fournissent ses observations: « Dans l'intérieur, dit-il, coulent de grands » fleuves, le Ghir et le Niger; ce dernier » joint ensemble les monts Mandrus et » Thala; il forme aussi le lac de Nigritie » (*Nigrites Palus*) situé à 15°. de latitude » et 18°. longitude; il produit deux déri- » vations (1) vers le nord, c'est-à-dire vers

---

(1) Ἐκτροποι — *divertigia*. Il faut observer que ce mot, bien qu'il semble présenter une idée opposée, a la signification commune de *rivière tributaire*. Ainsi (lib. IV. c. 16 du même auteur) on trouve « Divertigium *ad* Emodos montes, fons vero *in* iis. » Des exemples semblables se rencontrent dans le même chapitre et dans plusieurs autres.

» les monts Sagapola et Usurgala, et une
» vers l'est, aboutissant au lac de Libye
» (Libya Palus) situé à 35°. latitude et 16°.
» 30′. longitude. »

Joindre deux chaînes de montagnes ensemble ; jamais, peut-être, on n'employa d'expression plus singulière et moins convenable pour décrire un fleuve. Ptolémée semble avoir uniquement considéré la ligne tracée par le cours du Niger sur le continent africain, sans examiner la direction de son cours et de ses diverses branches. Sa description peut être exacte dans une seule hypothèse, celle des deux fleuves qui se réunissent dans un réceptacle commun. A l'égard de la direction de leurs cours, voici le seul fait sur lequel on puisse établir quelque conjecture : Il n'existe pas, dans la ligne du fleuve, d'autre lac ou réceptacle que celui de Nigritie (*Nigrites Palus*), car le *Libya Palus* est représenté comme appartenant à l'une de ses branches. Le premier se trouvant situé près de l'extrémité occidentale, il s'ensuit que la plus grande branche du fleuve doit couler vers l'Ouest pour l'atteindre ; conclusion corroborée par l'expression

suivante : « Le Niger forme (ποιει) le *Nigrites Palus.* » La longueur de la branche opposée, venant de l'Ouest pour se rendre dans ce lac, doit être alors très-mal estimée; ce qui s'explique facilement par sa situation reculée, et par la nature des communications qui ont fait connaître à Ptolémée cette partie de l'Afrique.

A ces systêmes succéda celui des Arabes, qui ne laisse rien de douteux ni d'équivoque dans ce qui concerne le cours du Niger. Tous leurs auteurs l'identifient avec le Nil, mais seulement à sa source et dans la première portion de son cours, probablement empruntée de Ptolémée. Ils établissent ensuite que le Nil primitif se sépare en deux branches dont l'une, le Nil d'Egypte, sedirigeant au nord à travers la Nubie, tombe dans la Méditerranée, tandis que l'autre, le Nil des Nègres, coule vers l'ouest et traverse l'immense région de l'Afrique centrale. Suivant Abulfeda et Edrisi, les meilleurs géographes arabes, ce fleuve aboutit à l'Atlantique ou « mer des ténèbres » ; c'est ainsi qu'ils appellent leur Océan circumambiant, supposé. Ce systême est inadmissible : mais comme Gana

fut le chef-lieu des établissemens arabes et le centre de leurs communications, il faut examiner s'il ne serait pas possible qu'*à Gana*, le cours de ce fleuve fût tel que l'ont décrit ces géographes. Un auteur beaucoup plus moderne et natif de l'Afrique occidentale, affirme que cette branche *n'aboutit point* à la mer, sans en désigner le réceptacle ; il faut donc nécessairement supposer un lac : nous aurons bientôt occasion de revenir sur ce sujet.

Les géographes européens du seizième siècle puisèrent leurs informations et leurs conjectures à deux sources, la description de Leo Africanus et les relations des Portugais établis sur la côte occidentale d'Afrique. Leo, ainsi que les Arabes, fait couler le Niger vers l'ouest, mais il ne lui donne pas, comme eux, un berceau commun avec le Nil. Selon lui, le Niger prend sa source dans un lac situé au sud de Bornou, probablement le lac Cauga, et, delà, coule vers l'ouest jusqu'à l'Océan. Leo rapporte, cependant, qu'il entendit assurer, à Tombuctou, que ce fleuve sortait d'une montagne, coulait à l'est et se jetait dans un lac : mais il réfute cette assertion par

ses propres observations sur le cours du Niger, depuis Tombuctou jusqu'à Ginea (Jinnie). Nous ferons des remarques plus étendues sur ce singulier passage, à la fin de ce chapitre.

Les précédentes observations de Léo se trouvent parfaitement d'accord avec celles des Portugais, auxquels la côte occidentale de l'Afrique présentait une suite de rivières considérables venant de l'est et tombant dans l'Océan; cependant aucune d'elles ne paraissait digne de former seule l'embouchure du grand fleuve central. On regarda généralement l'immense Delta, formé par le Sénégal, le Gambie et Rio-Grande, comme la réunion des bouches par lesquelles ce fleuve s'écoulait dans l'Océan; le Falème, lui-même, supposé d'abord une branche séparée, fut alors réuni au tronc principal. En examinant les cartes dressées à cette époque, on remarque avec étonnement combien Tombuctou se trouve rapproché de la mer, c'est-à-dire au tiers, à-peu-près, de sa distance réelle, et pas même à la hauteur où l'on place actuellement la source du Sénégal (1). En

(1) Voyez livre 1er chapitre 4.



des géographes arabes, en assurant qu'il représente tous les lacs décrits par ces auteurs dans les diverses parties de la Nigritie. A l'est du lac de Guardia, il place la ville de Gana, et autour de ses rives, toutes les villes de Wangara qui se trouvent à l'ouest de Gana; tandis qu'il est réellement à l'est de cette ville, dont plusieurs centaines de milles le séparent. Delisle, dans sa Carte du Monde, publiée en 1714, fit de nombreux changemens; il sépara le Sénégal du Niger, donna pour origine à l'un et à l'autre deux lacs voisins, dirigea l'un à l'est, l'autre à l'ouest, supprima le lac Guardia, et suivit, dans le tracé de la partie orientale de la Nigritie, les données d'Edrisi.

Danville poursuivit la réforme et communiqua, en 1755, à l'Académie Française, son « Traité (1) sur les rivières de l'Afrique intérieure, » dans lequel, au lieu d'un seul fleuve traversant toute la largeur de ce continent, il en distingue trois: 1°. le Sénégal coulant à l'ouest et tombant dans

minant son cours au lac Reghebil dans le pays de Wangara ; 5°. un autre fleuve encore plus à l'est, mais coulant dans une direction opposée à celle du Niger. Quoique portés à croire, d'après Danville, à l'existence de ce fleuve, nous pensons qu'il commit une erreur manifeste en donnant, pour le Ghir de Ptolémée, la rivière de Bornou et le Nil des Nègres d'Edrisi ; ce dernier est évidemment le même que le Niger sur lequel il avait lui-même indiqué toutes les positions marquées par Edrisi sur le Nil des Nègres. Au surplus, le point important est la séparation du Sénégal et du Niger, et la direction orientale de celui-ci. Il faut que Delisle et Danville aient travaillé sur d'excellens renseignemens particuliers ; Labat même, dans sa collection de toutes les relations des voyageurs qui ont visité cette partie de l'Afrique, déclare qu'il ignore à quelle source ils ont puisé. Ils commirent néanmoins une grave erreur dans les détails, en assignant aux deux fleuves, pour point de séparation, le lac Dibbie qu'ils nommèrent Mabeiria et partagèrent en deux lacs dont l'un donne naissance au Niger coulant vers

l'est, et l'autre au Sénégal coulant vers l'occident; il résulta de cette disposition, que cette portion du Niger qui traverse la contrée de Bambara, visitée par Park et bien connue des Européens, se trouvait réunie au Sénégal et coulait, ainsi que lui, vers l'occident: Park, le premier, découvrit et fit remarquer cette erreur.

Ces découvertes, généralement adoptées par les géographes du premier rang, furent consignées sur toutes les bonnes cartes d'Afrique: mais tels sont les tardifs progrès de la science, qu'en 1756 Adanson, homme instruit, et en 1767 Dumanet qui avait résidé plusieurs années au Sénégal, restent fidèles au vieux système, confondent le Sénégal avec le Niger et paraissent ignorer les travaux de Delisle et de Danville. Golberry, même après les observations de Park, persiste dans ses doutes, doutes bien naturels dans tous ceux qui désiraient la prospérité des colonies établies sur le Sénégal, puisque la réalité de l'ancienne hypothèse pouvait seule placer ces colonies au premier rang. Golberry ne dissimule pas le sentiment de jalousie nationale qui l'anime, et demande comment

les Anglais ont pu, les premiers, découvrir un fait qui, s'il était vrai; n'aurait point échappé aux recherches de ses compatriotes favorisés par leur établissement du Sénégal.

A cette époque, il faut l'avouer, les géographes anglais ne possédaient ni la science, ni l'activité des géographes français. Le voyageur Francis Moore est le seul qui se soit occupé de la question que nous traitons; il se déclara avec chaleur pour l'hypothèse qui, de l'extrémité de l'Afrique, amenait le Niger dans l'Océan, et soutint, en bon patriote, que la Gambie, siège des établissemens anglais, était la principale branche de ce grand fleuve. Il prétendit retrouver, le long de cette rivière, les principales positions indiquées par Edrisi: Ulil devint Joally, île située à l'embouchure de la Gambie et d'où il paraît que les cantons riverains tirent actuellement leur sel; Sala devint Bur-Salum, et Gana, Yani. Malheureusement aucun nom ne lui offrit la possibilité de le façonner en celui de Wangara : peut-être, parce que les Européens n'avaient pas pénétré assez avant. Les rapports du capitaine

Stibbs, qui revenait de visiter les cantons du haut Gambie, dérangèrent toutes les conjectures de Moore. « La Gambie, suivant Stibbs, ne prenait pas sa source dans un lieu aussi éloigné que le prétendaient les géographes ; elle ne sortait pas d'un lac ; elle ne communiquait avec aucune autre rivière ; les naturels affirmaient que sa source se trouvait dans le voisinage des mines d'or, à douze journées de Barraconda. Il regardait, néanmoins, la Gambie comme le plus long de tous les fleuves du continent africain qui se jettent dans l'Océan Atlantique ; il établissait enfin qu'il devait être le Niger, *Si quelqu'un de ces fleuves l'était réellement* ». « Mais, dit Moore, il semble penser que le Niger n'existe même pas. » Puis, il s'efforca d'accabler son adversaire sous le poids des témoignages d'Edrisi, de Léon, de Ludolphe, de Labat et d'autres savants : mais Stibbs, sans prétendre se comparer avec ces érudits, soutint la vérité des faits qu'il avait observés de ses propres yeux, et jeta Moore dans une grande perplexité.

La question demeura indécise jusqu'au

moment où les découvertes importantes de Park donnèrent une face nouvelle à la géographie de l'Afrique. Cet illustre voyageur prouva enfin que le Niger est un fleuve totalement séparé de tous ceux qui aboutissent à l'Océan Atlantique; qu'il coulait vers l'est, dans le centre du Continent, et qu'il fallait lui restituer plusieurs centaines de milles de son cours que les meilleurs géographes modernes avaient attribuées au Sénégal. Sur cette donnée, le major Rennell fonda son système relativement au cours du Niger; ce cours, il est vrai, avait été suivi par Park jusqu'à trois cent milles seulement de sa source: mais des témoignages concordans, anciens et modernes, établissaient l'existence d'un cours continu de plus de mille milles au-delà, jusqu'à l'extrémité du pays de Wangara. Les géographes arabes entourent et entrecoupent cette contrée par les branches du Niger (le Nil des Nègres); ils y placent, au moins, deux lacs, et la représentent comme entièrement inondée pendant la saison pluvieuse. Le major Rennell en tire la conclusion assez probable que la contrée de Wangara est le Delta du Niger,

dont les eaux dispersées par la séparation de ses branches, étendues par les débordemens et par la formation de plusieurs lacs, sous les rayons enflammés d'un soleil vertical, sont absorbées par le seul effet de l'évaporation.

Long-temps cette hypothèse prévalut. Reichard de Weimar en proposa une nouvelle. Selon lui, le Niger traverse le territoire de Wangara, et dirigeant sa course au sud-ouest, se rend dans l'Océan au golfe de Benin, par une suite de larges canaux dont les embouchures seules nous sont connues. Cette supposition est au nombre de celles qu'il est aussi difficile de prouver que de combattre; cependant l'auteur s'efforce d'établir, par une suite de calculs mathématiques, que la seule évaporation ne suffit pas pour absorber l'énorme quantité d'eau qui afflue dans le Wangara. Sans rappeler ici toutes les circonstances qui rendent ces sortes de calculs incertains, nous observerons seulement que M. Reichard conduit dans le territoire de Wangara les grandes rivières occidentales de Missélad et Wed-el-Gazel, non-seulement sans aucune preuve, mais

encore en opposition avec les faits. Son estimation de l'étendue des lacs de Wangara est, d'ailleurs, entièrement calculée d'après l'espace que ces lacs occupent sur les cartes modernes; mais rien dans les auteurs arabes, notre seule autorité, n'aide à former la moindre conjecture sur leur dimension, et l'on doit regarder comme tout-à-fait arbitraires les proportions établies, à cet égard, dans plusieurs cartes. En définitive, cependant, si le Niger doit aboutir à l'Océan, cette hypothèse présente autant de probabilité que toute autre. Il existe, en effet, un nombre de larges embouchures qui indiquent, ou le Delta du Niger, ou une chaîne parallèle de montagnes d'où sortent tous ces courans. Dans ce dernier cas, une telle chaîne, étant la prolongation de la grande ceinture des montagnes de la Lune, doit opposer une barrière insurmontable au passage de tout fleuve vers les régions méridionales de l'Afrique.

Une hypothèse non moins célèbre identifie le Niger avec le grand fleuve qui traverse le royaume de Congo. L'extraordinaire largeur de ce fleuve; la prodigieuse

masse d'eau qu'il lance dans l'Océan dont il adoucit les flots l'espace de plusieurs lieues; la constante plénitude de son lit, plénitude accidentelle pour les autres fleuves des tropiques, et durant seulement quelques mois; la circonstance de l'enflure sensible de son cours pendant deux saisons au lieu d'une; tout se réunit pour y faire voir un fleuve dont les eaux, épuisées en partie par l'immense étendue de pays qu'il parcourt, sont alimentées par les pluies de l'un et de l'autre tropiques. Tout s'explique dès qu'on admet que c'est le terme inconnu du Niger, et le mystère qui couvre le cours de ce grand fleuve central est dévoilé. Jusqu'à présent, aucun réceptacle suffisant n'a été découvert ni cité; il faudrait une mer intérieure semblable à la mer Caspienne ou à la mer d'Aral pour contenir les eaux de ce fleuve immense grossi par une foule de rivières pendant un cours ultérieur de plus de mille milles.

La probabilité de ces argumens et la chaleur que le célèbre Park mit à les défendre, attirèrent de nombreux partisans à ce système qui trouva de puissans soutiens dans deux savans journaux critiques, souvent

divisés d'opinions sur d'autres matières, mais parfaitement d'accord dans cette occasion. Nous aurions admis également ce système, si nos recherches et nos études ne nous avaient pas suggéré une hypothèse différente, sous quelques rapports, de toutes celles qui ont été présentées jusqu'à ce moment. Malgré la juste défiance que nous éprouvons en présentant des vues nouvelles sur un sujet traité par des géographes d'un si éminent savoir, comme notre opinion est le résultat d'un long et scrupuleux examen, nous espérons que nos lecteurs voudront bien en accueillir avec indulgence le court exposé. (1)

Quoique le Niger, en traversant le pays de Bambara, entraîne, avec lui, vers l'orient, toutes les eaux de l'Afrique centrale, il est constant que, du côté opposé du Continent, les eaux coulent dans une direction inverse. Sans recourir à d'autres autorités, nous citerons seulement Browne.

---

(1) Si quelqu'un éprouve le desir de voir un développement plus étendu, nous l'invitons à lire l'article Afrique dans le supplément à l'Encyclopédie Britannique, publiée par M. Napier.

Il dit expressément que, suivant tous les rapport, les fleuves autour et au-delà de Darfour, coulaient vers l'ouest et le nord-ouest; quelques-uns, le Koulla, par exemple, sont tracés de manière que leurs cours prolongés doivent, selon toutes les probabilités, rencontrer le Niger. Ces fleuves réunis à quelque point intermédiaire entre les deux rives opposées de l'Afrique, portent-ils leurs flots mêlés dans l'Océan? Ceci forme une question à part, l'opinion générale place le point de réunion dans le pays de Wangara : de puissans témoignages s'accordent cependant à prouver que, plus loin, à travers le royaume de Cassina, le Niger conserve encore sa direction vers *l'occident.* Abulfeda, Edrisi, tous les auteurs arabes, sans exception, représentent leur Nil des Nègres comme coulant de *l'est à l'ouest.* Or, comme Gana était le centre des établissemens arabes et la principale voie de communication avec l'Afrique Septentrionale, il n'est pas probable que ces auteurs se soient trompés sur un fait qu'ils avaient sous les yeux : mais on peut supposer qu'ils ont connu seulement la partie du fleuve qui coule vers l'ouest

et point du tout celle qu'a visitée Park. (1)

L'assertion du Chérif Imhammed, natif du pays, et qui franchit plusieurs fois le Niger, confirme les précédents témoignages. Questionné par M. Lucas, il affirma « que la source et le terme du Niger » étaient inconnus, mais que son cours se » dirigeait de l'est à l'ouest; Il ajouta que » la violence du courant, dans le royaume » de Cassina, ne permettait à aucun navire » de remonter le fleuve; qu'on le traver- » sait sur de mauvais radeaux; que sa pro- » fondeur était de vingt à vingt-quatre » pieds, et sa largeur telle que, de la rive » septentrionale, le son de la plus forte » voix parvenait à peine à l'île de Gongou » où résident les bateliers. » Tous ces détails, et notamment la rapidité du courant, ne permettent guère de supposer qu'il se soit trompé sur sa direction; et quel motif eût-il eu pour en imposer?

D'après la réunion de tous ces témoignages, il y a lieu de croire, selon nous, que ce grand fleuve, auquel les Européens ont appliqué le nom latin de Niger (nom ignoré en Afrique), se compose réelle-

---

(1) Voir la note qui termine le présent chapitre.

ment de deux fleuves, aboutissant l'un de l'est, l'autre de l'ouest, à un réceptacle commun. On objecte, il est vrai, qu'on n'a jamais parlé de l'existence d'un pareil réceptacle : mais le pays placé entre Cassina et Tombuctou est si peu connu, que ce réceptacle pourrait bien y exister malgré l'ignorance des Européens à cet égard. Nous observerons, en outre, que les plus récens voyageurs parlent de l'existence d'un grand lac, ou mer intérieure, dans cette contrée; Jackson, entr'autres, décrit un immense lac appelé mer de Soudan, situé à quinze journées de marche de Tombuctou; Park entendit parler, à Sansanding, d'un lac bien plus grand que le lac Dibbie, séparé de cette place par un mois de marche, ce qui s'accorde avec le calcul de Jackson. Le plus récent de tous les voyageurs, prenant le nom d'Ali-Bey, vit un prince africain qui, ayant long-temps résidé à Tombuctou, lui assura que le Nil-Abid (le Niger) coulait vers l'est de cette ville, et formait ensuite une mer intérieure d'une vaste étendue. L'existence d'un grand lac, capable de servir de bassin aux deux fleuves supposés venir des parties opposées

de l'Afrique, paraît donc non-seulement possible, mais appuyée par de puissans et nombreux témoignages.

Depuis cette dernière hypothèse, quelques notions importantes et inattendues, sur cette partie de l'Afrique, sont parvenues en Europe. Adams, ainsi que nous l'avons dit dans l'analyse de sa relation, rapporta qu'une large rivière nommée Mar-Zahr ou Zarah passait tout près de Tombuctou et coulait vers le sud-ouest, à ce qu'il présumait : mais rien n'est moins authentique que cette dernière assertion, puisque M. Dupuis qui, le premier, vit et interrogea Adams à Mogadore, ne reçut de lui aucun renseignement analogue ; Adams, au contraire, lui dit « qu'il n'avait » fait aucune remarque particulière, et que » le fleuve coulait si lentement qu'il était » difficile d'en distinguer le courant. » Interrogé de nouveau à Londres, Adams répondit que le fleuve coulait vers le *sud-ouest*, mais il parlait avec moins d'assurance sur ce sujet que sur les autres points de sa relation. Cependant, un concours de témoignages dignes d'attention s'élève en faveur de son assertion : Léon, en parlant

de la navigation de Tombuctou à Jennie, dit positivement: « Nous naviguâmes en sui- » vant le courant. » Ben-Ali, après une résidence de six mois à Tombuctou, assura, en 1790, que la rivière de Tombuctou coule à l'ouest. Un prince africain en dit autant à M. Denon ; et des marchands arabes, venus en Nubie, confirmèrent, dit-on, ce rapport au Cheik-Ibrahim. On conjectura, d'après cela, que le Mar-Zarah était une rivière tributaire, et réunissant ses eaux à celles du Niger ou Joliba qui coule certainement vers l'est (1). Mais, dira-t-on, comment supposer deux grands fleuves coulant parallèlement, et si près l'un de l'autre, dans une direction opposée? Nous allons essayer de répondre à cette objection.

Nous rappellerons ici le rapport de Sidi-

(1) Il faut rendre justice à Danville en faisant connaître que, dans sa carte de l'Afrique centrale, insérée dans le volume 26 des Mémoires de l'Académie, il a marqué une rivière coulant auprès de Tombuctou dans la direction du sud-ouest et se jetant dans le Niger. On n'a pas suivi cette donnée : mais il est probable que ce savant géographe ne s'était décidé que d'après des notions positives.

Hamet, inséré dans notre analyse de la relation de Riley. Selon lui, le Zolibib (Joliba) coule pendant six journées de marche *à l'est* avec une légère inclinaison vers le sud ; arrêté par de hautes montagnes, il tourne ensuite au sud-est et conserve cette direction jusqu'à Wassanah. Des informations prises dans cette ville, portent à croire que le fleuve qui la traverse est le même que le Congo. S'étayant de ces faits, l'ingénieux critique qui s'est montré le plus habile défenseur de cette hypothèse, la modifie de la manière suivante : Il adopte l'existence des deux rivières coulant en sens inverse, et auxquelles on applique aujourd'hui le nom commun de Niger ; mais il les suppose séparées par la chaîne de montagnes que franchit Sidi-Hamet ; il place au midi de cette chaîne le *Niger de l'est*, le Zolibib et Zad de ce voyageur ; au nord, le *Niger de l'ouest*, rivière de Cassina, Nil des Nègres chez les Arabes, qui coule vers l'Occident, et va se perdre dans la mer de Soudan ou quelque autre grand lac. Ce système, au milieu des incertitudes qui nous environnent, paraît, après tout, le plus probable. Nous exposerons, en peu

de mots, une dernière conjecture : Est-il impossible que le Gozen-Zayr de Sidi-Hamet et le Mar-Zarha d'Adams soient le *Niger de l'ouest*, et Tombuctou le point de jonction où toutes les rivières centrales de l'Afrique prennent leur direction vers le sud ? Les détails relatifs au Gozen-Zayr ne sont pas très-clairs ; Sidi-Hamet l'appelle, une fois, une *petite* rivière ; une autre fois, il lui donne une largeur de deux cent cinquante verges (750 pieds) ; ce qui paraît contradictoire. Dans une autre occasion, il dit que c'est la même rivière que le Zolibib, supposition à-peu-près inadmissible d'après sa grandeur et sa situation. Ce qu'il dit de la petite rivière, sèche en certains temps, qui passe à Tombuctou, ne peut s'appliquer au Mar-Zarah dont la largeur, suivant Adams, est d'environ trois quarts de mille. Il serait possible, cependant, qu'une explication peu forcée dissipât ces obscurités, causées trop souvent par l'inattention des observateurs ou l'ambiguité d'un mot. Il faut remarquer que l'ensemble de toutes ces suppositions donne à penser, que le fleuve encore inconnu, coulant à l'ouest, doit seul être regardé comme le fleuve si.

fameux dans l'antiquité, le Niger de Ptolémée, le Nil des Nègres et des Arabes ; ces derniers, surtout, ne connurent rien du Niger de Park ni de la branche indiquée par Sidi-Hamet (1). Nous pourrions mul-

(1) Cette ignorance s'accorderait mal avec le caractère entreprenant et l'activité prodigieuse des premiers conquérants arabes qui, après avoir étendu leur domination jusqu'aux rives de l'Océan Atlantique, franchirent le détroit de Gibraltar, conquirent une grande partie de l'Espagne et pénétrèrent jusqu'au cœur de la France. Comment supposer que de tels hommes, vivant dans leur patrie sous un ciel aussi brûlant que celui de l'Afrique, habitués aux fatigues d'une vie errante, familiarisés avec l'aspect des déserts, lancés d'ailleurs par la puissante impulsion que leur imprimèrent les successeurs de Mahomet, comment supposer, disons-nous, que de tels hommes se soient arrêtés dans leur course au milieu de l'Afrique, sur les rives d'un fleuve qui devait exciter leur curiosité et dont le cours et les ramifications promettaient d'importantes communications? Nous inclinons donc à penser qu'ils ont connu la rivière à laquelle Park a donné le nom de Niger, et que cette rivière est réellement celle de Sidi-Hamet. Les auteurs arabes s'accordent avec les anciens sur l'existence d'un grand fleuve coulant de l'est à l'ouest à travers l'Afrique centrale, traversant le

tiplier les observations : mais c'est assez de conjectures ; espérons que M. Campbell et

---

pays de Wangara, de Cassina, et conservant encore au-delà cette même direction. Les Anciens, il est vrai, hasardèrent diverses conjectures opposées sur son cours : mais les Anciens ne travaillèrent pas sur des données positives, tandis que les Arabes, témoins des faits, entretenant des relations fréquentes et suivies avec les naturels, s'accordent tous sur se point. Toutes les probabilités semblent donc se réunir pour faire regarder ce fleuve, tout à la fois comme le Niger des Anciens et comme le Nil des Nègres. Mais tout ceci ne résout point la grande difficulté : où le Niger (le Nil des Nègres) prend-il sa source ? où termine-t-il son cours ? Les opinions des divers voyageurs à cet égard, loin d'éclaircir les notions antiques et les rapports des Arabes, font naître de nouvelles incertitudes ; la plupart adoptent l'hypothèse de Park, placent la source du Niger dans les montagnes du Manding et font couler ce fleuve vers l'Orient : mais le major Rennell prétend qu'il termine son cours dans l'intérieur du pays de Wangara ; M. Reichard combat cette opinion, et suppose que le Niger aboutit à l'Océan dans le golphe de Benin ; M. Maxwell, soutenu par Park, représente le Zaïre ou Congó comme la continuation du Niger ; enfin Hornemann et Jackson cherchent à établir que le Nil est une continuation de ce même Niger qui communiquerait avec lui par la branche Bahr-el-Ada.

ses compagnons y mettront un terme. Il est probable qu'ils pénètreront jusqu'à

La diversité et les contradictions de tous ces systêmes font penser, qu'il aurait peut-être mieux valu chercher à concilier les notions antiques avec celles des Arabes dont l'autorité, nous l'avouons, nous paraît, ici, préférable à toute autre.

Nous hasarderous, non pas une hypothèse nouvelle, nos faibles connaissances ne nous le permettent pas, mais un simple doute, et nous demanderons si cette manie de systême, ce goût de *complément* dont l'auteur parle dans l'introduction de son ouvrage, n'auraient pas entraîné trop loin certains géographes et certains voyageurs, et ne les auraient pas écartés du chemin le plus simple, et le plus propre à conduire à la solution de la question?

En effet l'analogie doit faire regarder comme probable, comme certain même, que le continent de l'Afrique renferme des mers ou lacs intérieurs, ainsi que les autres parties du globe.

En comparant les grandeurs respectives des continents connus, ces mers intérieures doivent égaler celles de l'Asie, de l'Amérique, et surpasser de beaucoup celles d'Europe. M. Malte-Brun, dans son excellente géographie, regarde, en effet, comme très probable l'existence de lacs intérieurs en Afrique, et pense, d'après cela, que les fleuves de ce continent n'ont pas tous besoin d'un écoulement dans la mer.

Ne paraît-il pas résulter de la configuration phy-

Tombuctou, et qu'ils expliqueront du moins, ce qu'il y a de mystérieux dans le

---

sique du continent africain et de la position de ses principales chaînes de montagnes, que ses mers, ou du moins la plus vaste de ses mers intérieures, doivent être situées dans le grand plateau compris entre l'Atlas au nord, les montagnes du Manding et du Kong partie à l'ouest partie au sud, et les montagnes Abyssiniennes attenant à celles de la Lune, partie à l'est partie au sud?

N'est-il pas également probable que, de ces diverses chaînes de montagnes, de grands fleuves descendent dans le plateau central par des directions opposées, et vont terminer leur cours dans la mer intérieure dont toutes les probabilités établissent l'existence à peu près au centre de ce plateau?

Alors, au lieu de donner au Niger de Park un cours aussi prodigieux, n'est-il pas plus simple et plus naturel de supposer que ce fleuve, coulant en effet de l'ouest à l'est, va se perdre dans une mer intérieure placée à quelques degrés à l'est de Tombuctou? et n'est-il pas plus naturel aussi de supposer que cette même mer reçoit également les eaux du Niger antique (du Nil des Nègres) qui, ainsi que les Arabes l'ont dit positivement, coule de l'est à l'ouest? et serait-il donc impossible que les montagnes Abyssiniennes et les monts de la Lune donnassent naissance à deux grands fleuves comme le Nil d'Egypte et le Nil des Nègres, tandis que, des montagnes de Man-

cours des diverses branches du Niger, près et autour de cette ville.

---

ding et de Kong, sortent le Sénégal, la Gambie, le Rio-Grande, le Mesurada et, enfin, le Niger de Park, indépendamment d'une foule de petites rivières tributaires? Ces suppositions ne répondraient-elles pas d'une manière satisfaisante aux doutes qu'on élève, aux questions qu'on propose sur la source et l'embouchure du Niger? (*Note du traducteur.*)

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le deuxième volume.

Fin de la table du second volume.





